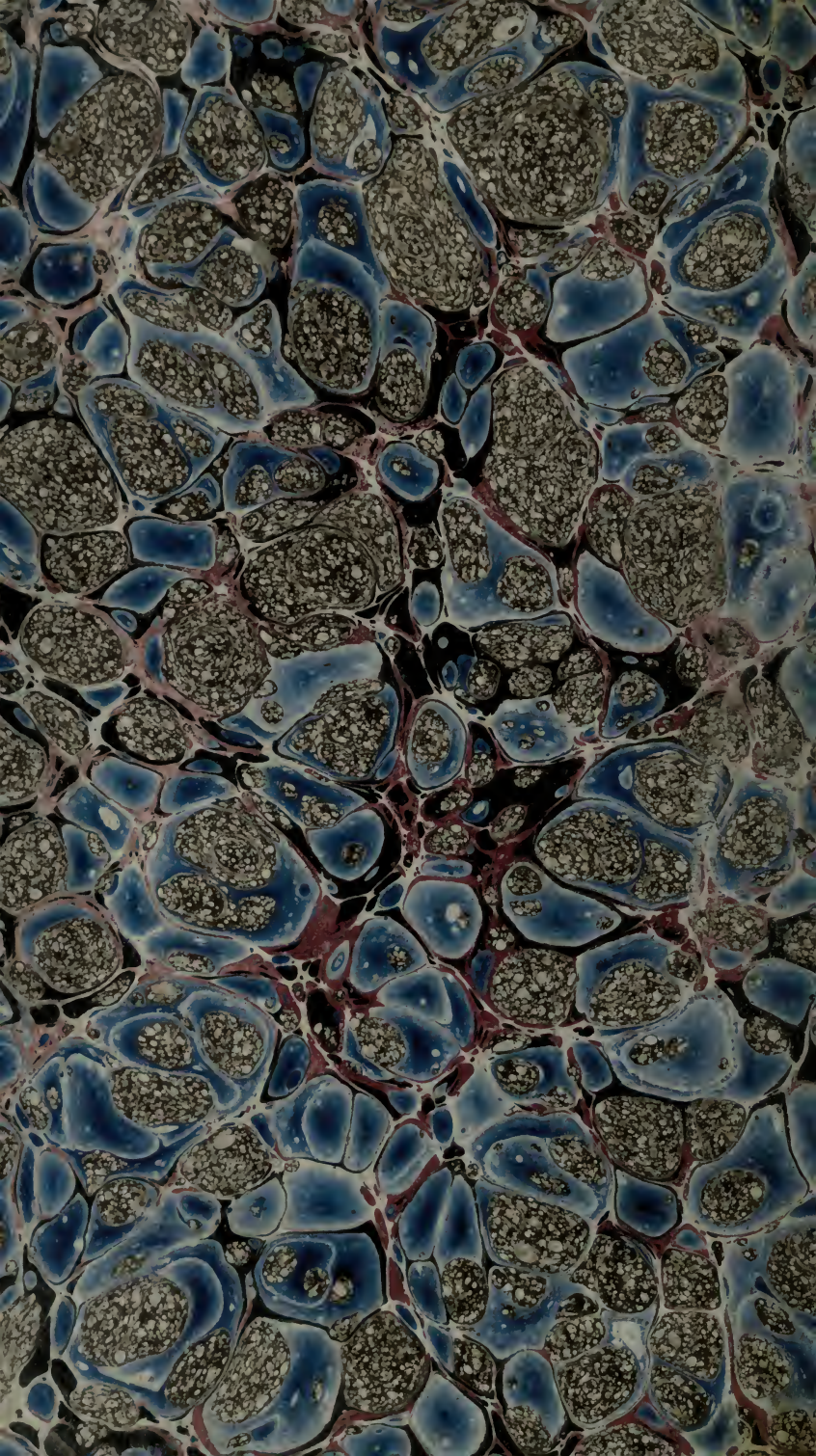
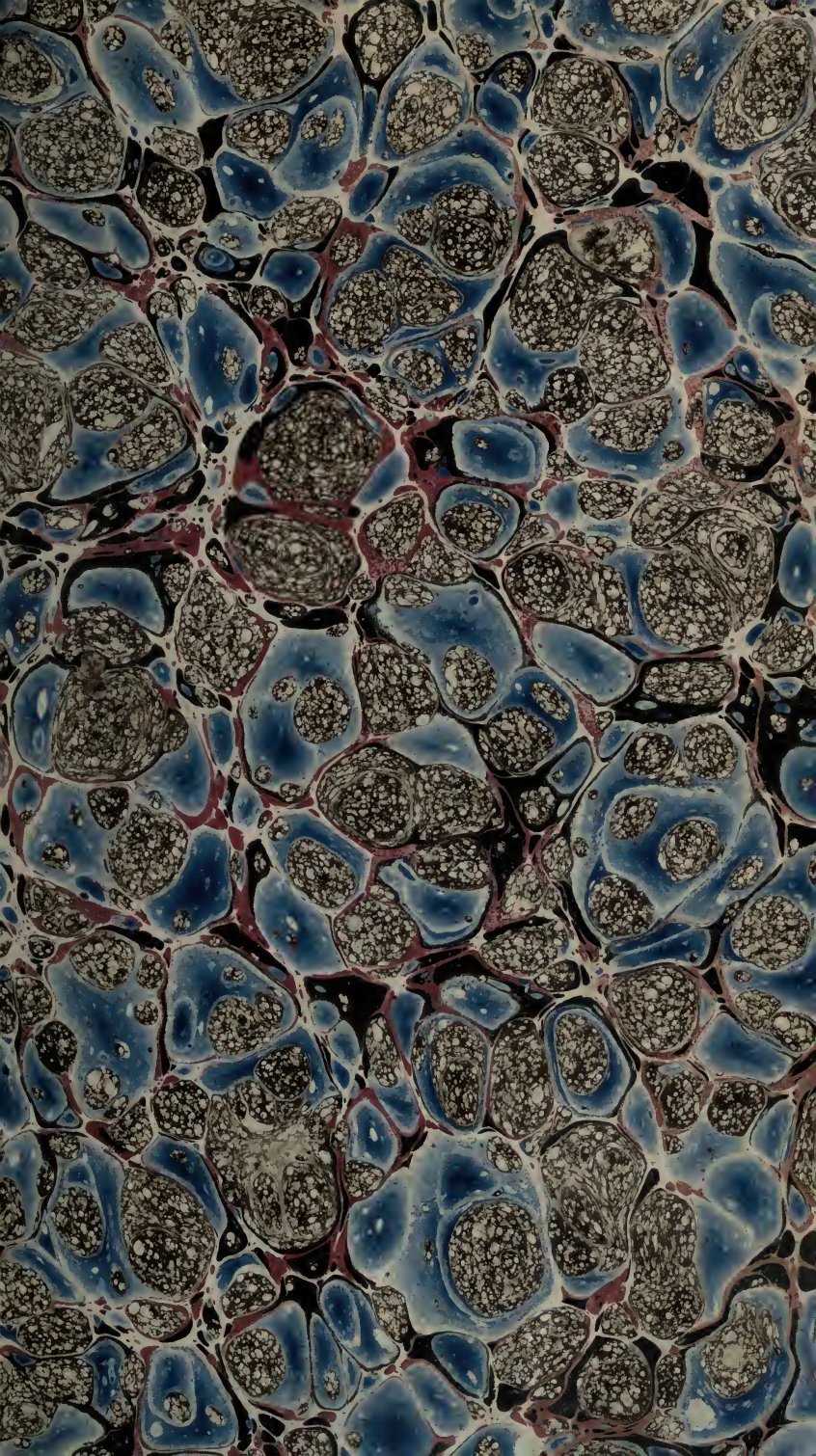




MÉMOIRES

ET

MÉLANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

TOME III.

MÉMOIRES

ET

MÉLANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR

LE PRINCE DE LIGNE;

ORNÉS

DE SON PORTRAIT ET D'UN FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

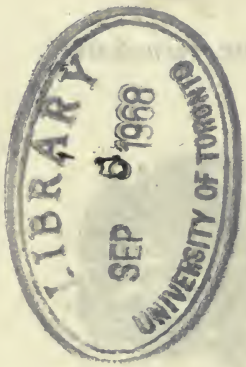
AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, PAR M. DE NORVINS;

RUE VIVIENNE, No 16.

1827

PQ
1999
L47A16
1827
t.3



Lentul par vous, Mon Jean
vraime de m'avoir. La
lente
grand plaisir. Puisqu'elle

AVANT-PROPOS.

Les Écrivains militaires sont nombreux ; il est facile d'en pénétrer la cause : l'homme qui consacra sa jeunesse au noble métier des armes et que la paix ou l'âge ont contraint à l'inaction, se replace, en écrivant, au milieu des habitudes de sa vie, au sein des périls qu'il est fier d'avoir affrontés ; dans les casernes, dans les camps, et lorsqu'un repos forcé l'a fait redevenir un homme paisible, il est encore soldat dans ses souvenirs. Si la nature l'a doué de génie, il dévoilera aux yeux de son lecteur les con-

ceptions profondes qui produisirent d'immenses résultats ; s'il n'a que de l'esprit, il décrira ces résultats eux-mêmes ; enfin, s'il ne possède que du bon sens et de l'observation, il pourra plaire encore par le récit des peines, des fatigues, des privations qu'il a éprouvées, et par l'indication de celles qu'une administration plus prévoyante, ou des chefs plus habiles et plus soigneux de son bien-être, eussent pu lui épargner.

On trouvera de tous ces genres de mérite dans *les OEuvres Militaires* du Prince de Ligne. A la vérité, il ne commanda jamais en chef, mais il occupa des emplois élevés, et sa position sociale l'initia de bonne heure à tous les mystères de la diplomatie militaire. Il fut, sans doute, l'un des hommes

de son temps qui surent le plus de choses sur la politique intérieure des divers cabinets de l'Europe ; aussi le voit-on souvent prévoir, avec une sagacité peu commune, l'issue d'une campagne ou les résultats d'une convention. Ses récits de guerre attachent, par une expression toujours vive et pittoresque, et une clarté de narration qui épargne toute fatigue à son lecteur pour le faire jouir davantage de l'intérêt inspiré par les détails ou l'évènement. Son esprit, plein de justesse, et son cœur, chaud de bienveillance, n'ont pas dédaigné de descendre jusqu'aux plus petits détails pour améliorer le sort de tout ce qui doit vivre sous les drapeaux, et assurer l'avenir que les chances de la guerre peuvent lui laisser. Ayant parcouru tous les grades pendant le

cours de sa longue carrière, il avait pu et voulu tout voir ; aussi n'est-il pas de partie de l'art militaire sur laquelle on ne trouve chez lui des conseils ou des réflexions.

Un des inconvénients les plus déplorables des livres militaires, en général, c'est qu'ils sont, pour la plupart, rédigés d'après un système personnel ou adopté. Dès lors, que d'hypothèses entassées les unes sur les autres ! que de faits faussés, dénaturés, pour les faire rentrer dans la ligne que s'est tracée l'auteur, ou pour les apporter en preuve de ses rêveries ! Le Prince de Ligne n'a pas encouru un tel reproche : son système unique est de n'en pas avoir, de conserver ce qui est bon, de changer ce qui est mauvais, d'inventer ce qui manque. Nous ne pensons pas qu'il se fût amusé à

transformer des chasseurs en dragons et des dragons en cuirassiers, sans ajouter à l'effectif de l'armée un homme ni un cheval; qu'en temps de paix, il eût, contre l'usage de tous les pays, voulu diminuer les cadres, si précieux, des sous-officiers; que même il eût réuni des camps de plaisance presque ridicules par leur faiblesse numérique, et où se fesait sentir une telle parcimonie, que plusieurs officiers ont regardé comme un malheur d'être appelés à en faire partie, et qu'on y a vu des généraux manger ensemble *en pension*. Il est vrai que le Prince de Ligne n'était qu'un bon général, qu'un délicat observateur des choses et des convenances, qu'un homme de goût et d'esprit, mais non pas un ministre.

Quoi qu'il en soit, cette foule immense

d'idées qu'il a jetées sur le papier, à mesure qu'elles se présentaient à lui, n'a pas été perdue pour son pays, et même pour les étrangers. Entre plusieurs exemples, nous citerons le Chapitre, page 248, où M. le maréchal marquis de Gouvion-Saint-Cyr a puisé les bases de l'ordonnance de création du corps royal d'état-major. Nous avons vu dans les mains de M. le général de S. un exemplaire des *Préjugés et Fantaisies militaires*, dont le premier feuillet portait la signature : *Buonaparte, général en chef;* l'état du volume attestait qu'il avait été fréquemment parcouru.

Mais, si les plus habiles chefs militaires n'ont pas dédaigné l'instruction qu'ils pouvaient puiser chez notre auteur, leurs utiles et modestes instruments pourront aussi

tirer un grand fruit de sa lecture. C'est surtout, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans la partie morale du service, que son jugement exquis et son âme élevée lui ont fait trouver des leçons et des ressources. Le jeune officier, nourri de ces préceptes, connaîtra, non seulement ses obligations envers ses supérieurs et envers le soldat ; mais il trouvera dans son cœur, plein de pensées généreuses, le sentiment noble de sa propre dignité.

Le Prince de Ligne professe une admiration bien naturelle pour l'armée autrichienne. Nous ne pouvons toutefois partager sa préférence exclusive pour l'organisation de cette armée ; mais il faut convenir que les bases en doivent être stables et éminemment conservatrices, d'après ce

que nous avons vu de nos propres yeux : pendant plus d'un quart de siècle, l'Autriche a éprouvé de constants revers, et toujours elle a reparu florissante sur les champs de bataille, après les plus épouvantables désastres. Cette patience, cette confiance en soi-même, qui empêchent de désespérer du salut de la patrie, méritent sans doute l'estime de toutes les âmes fortement trempées. Il n'est pas étonnant qu'un vieux général de ces courageuses bandes se soit complu à décrire les moyens par lesquels ont été obtenus de tels résultats ; mais s'il rend avec bonheur une quantité de détails que son expression piquante préserve de l'aridité, c'est surtout lorsqu'il peint les hommes et les grandes actions, qu'il parle puissamment à l'imagination, qu'il émeut

l'âme de son lecteur de toute la chaleur de la sienne. Lorsqu'il parle de ses frères d'armes, de ses modèles, de lui-même, on sent que son cœur entraîne sa plume, sans nuire à son jugement toujours sûr, toujours exquis.

Celui que ses habitudes paisibles ont sans cesse retenu loin des camps n'en lira pas moins avec plaisir les *Œuvres Militaires*: mille anecdotes, mille traits piquants viendront presqu'à chaque page réveiller et soutenir son attention; car, comme, dans ses autres ouvrages, le Prince de Ligne montre souvent le général dans les salons ou les boudoirs, dans celui-ci l'aimable conteur, le peintre habile, le brillant courtisan, percent souvent à travers l'uniforme.

Peut-être lui reprochera-t-on trop de négligence dans le style : il nous eût été facile de faire disparaître cet inconvénient, au moyen de quelques corrections; mais nous avons craint de le priver par là de ce cachet si précieux d'originalité, véritable physionomie d'un écrivain, auquel on ne peut toucher sans lui faire perdre sa force, sa grace, sans le faire enfin cesser d'être lui. Quelques mots allemands se rencontrent à de longs intervalles; nous n'en avons pas donné la traduction pour ne pas surcharger les pages de notes inutiles, puisqu'ils sont toujours suffisamment expliqués par le sens même de la phrase dont ils font partie.

Enfin, si les autres volumes des *Mémoires et Mélanges* sont destinés à toutes les

classes de la société, celui-ci s'adresse plus particulièrement encore aux militaires ; et nous sommes heureux de l'offrir à nos compagnons d'armes, avec l'espérance que sa lecture leur procurera du plaisir et de l'instruction.

ŒUVRES MILITAIRES.

A MON MAITRE.

Je ne vous fais pas honneur assez pour oser vous nommer. Vous ne m'avez pas encore assez rapproché de vous, pour oser me nommer moi-même : si l'on veut deviner qui nous sommes tous deux, qu'on sache que vous êtes le meilleur des Généraux et le plus brave des Soldats, et moi le premier de vos admirateurs et le meilleur de vos amis *.

* Dans la première édition publiée par le Prince de Ligne, l'auteur ne se nommait point; nous ne croyons pas aujourd'hui affliger son ombre en faisant connaître le nom de celui qu'il appelait *son maître*. Chaque page de ses ouvrages d'ailleurs nomme le Feld-Maréchal de Lacy.

A MON MAITRE

Je ne veux, Jac. pas donner mon pour
mer vous nommer. Vous ne m'avez pas
nommé mon copropriété de vous, pour vous
me nommer maintenant ce n'est pas vous dire
ce que nous nommons vous dire, parce
sache que vous êtes le meilleur de l'ami-
mais et le plus heureux de Bordeaux, et sur la
personne de vos adversaires et le meilleur
de vos amis ".

PRÉFACE.

Dans ma première édition j'ai été modeste comme un ange : on ne gagne rien à être modeste ; et la modestie est une fatuité ou une sottise, quand on n'a pas le mérite le plus éclatant. Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste, il faut avoir un grand fonds de grandes actions pour cela ; c'est l'indifférence sur le plus ou moins de connaissance qu'en a le monde, qui rend le grand homme modeste ; il n'est pas à cela près, et il enchante par le peu de prix qu'il y met. D'ailleurs les batailles qu'il a gagnées, ou fait gàgner, sont là ; elles déposent vis-à-vis de la postérité, et font assez enrager plusieurs de ses contempo-

rains. Mais quand on n'a fait que contribuer, et quand on a beaucoup vu, il est permis de parler de soi, de se croire de l'expérience, si ce n'est pas du talent, et d'avoir un avis sur le Militaire. On se compare quelquefois à ceux qui, tout d'un coup, se sont trouvé une réputation, sans savoir comment : on a vu, dans plusieurs pays, créer et disparaître des Héros avec des provinces ; on a vu des Dieux et des foudres de guerre redevenir de pauvres mortels. On se compare aussi aux auteurs sur la guerre, et il est permis de se dire : plusieurs ressemblent au Philosophe grec qui, à la cour d'Antiochus, impatientait Annibal. Plusieurs savent la composition des phalanges Thébaines, des sections Macédoniennes et des légions Romaines, et ignorent celle des armées dont ils portent l'uniforme. Rarement ceux qui savent écrire vont aux

casernes, et rarement ceux qui y vont savent écrire. La peur de passer pour un fou, si l'on dit du neuf, ou pour un sot, si l'on dit ce qui est à peu près connu, retient quelquefois; mais Horace m'a rassuré, et au lieu de *Carmina Musarum* et *Virginibus*, je m'écrie, *præcepta non priùs audita Martis sacerdos militibus canto;* ou plutôt je ne chante pas, je dis bien simplement ce que m'ont appris douze campagnes, et quelquefois trois heures de réflexion par jour sans en avoir l'air.

Il y a moins de préjugés dans la législation, la physique, les écoles d'éducation; on en a détruit d'utiles peut-être en religion et en morale, et on a laissé exister ceux qui, à la guerre, sont connus nuisibles tous les jours.

Je ne conçois pas que tant de choses qui peuvent se prouver géométriquement,

essuient les doutes et les contradictions.

Je m'en vais dire, dans cette première partie, ce qui est mal ; je dirai, dans la seconde, ce qui est mieux. Si je n'ai pas raison dans celle-ci, qui est la plus difficile, j'aurai peut-être raison dans l'autre.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉJUGÉS MILITAIRES.

DES CHANGEMENTS.

Il y a deux ou trois préjugés là-dessus : on craint d'en faire, on a tort : quand tout va mal, on en fait peu ; on ne remédie à rien : on serait toujours au même point si on n'en avait pas fait, et le monde ne serait pas bien avancé ; mais en revanche, quand les changements nécessaires sont achevés, on est bien coupable ou mal avisé d'en vouloir encore.

En remontant bien haut dans notre Militaire, je vois, comme partout ailleurs, des insurgents pour les souverains, et des masses repoussantes ou attaquantes, celles des ennemis et des voisins. Je vois, comme partout, le ban et l'arrière-ban : mais je vois disparaître plus tôt

qu'ailleurs la bannière des gentilhommeries ; elle cède à l'étendard des empereurs, ou se range autour de leurs personnes. C'est ainsi qu'une noblesse brave, brillante et généreuse, dévouée au souverain et à la patrie, périssait pour les défendre. Je ne sais plus combien il y eut de fils, de frères, de cousins, tués à la même bataille. Celle de Markfeld, en 1278, fut sanglante pour l'Autriche. Ses souverains furent les premiers bien servis, ensuite avec plus d'art : ceux de l'Espagne le furent encore mieux ; leurs capitaines, accoutumés à la guerre avec les Maures, de capitaines en capitaines formèrent Gonzalve de Cordoue, surnommé avec raison le Grand-Capitaine.

Le duc d'Albe rendit égaux en tactique tous les sujets de la monarchie immense de Charles-Quint. Germanie, Bohême, Ibères, Italiens, Pannoniens, Scythes, Belges, Bataves, et une grande partie des Gaulois, tout fut discipliné de main de maître. Les armées de la maison d'Autriche étaient supérieures aux autres : Alexandre Farnèse les anima ; et si la branche des empereurs avait continué à avoir les mêmes généraux que la branche d'Espagne, on n'eût pas vu les Suédois aux portes de Vienne. Leurs leçons

dans la guerre de trente ans donnèrent à nos armées une sorte d'organisation. Waldstein, Buquoy, Tilly, Pappenheim, imitèrent les redoutes mobiles, ces espèces de carrés ou de colonnes fraisées de piques de Gustave-Adolphe; mais, sans la mort de celui-ci à Lutzen, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

Montécuculi fut le premier général chez nous qui sut écrire; il voulut donner de l'importance à l'artillerie et de la consistance à l'infanterie. Il parla exercice; mais cela paraissait si au-dessous des officiers de l'état-major de ce temps-là, qu'ils en avaient un maître comme on a un maître d'armes ou de clavecin. Le maître d'exercice s'appelait *triller*, et n'avait aucune considération; on changea souvent de nombre et de formation. Les piques devenaient rares : elles disparurent tout à fait peu de temps avant le prince Louis de Baden. Il travailla beaucoup à l'armée : le prince Eugène la trouva avancée; d'ailleurs son génie savait se passer des moyens nécessaires aux autres ; et quoique, de son temps, les dieux protecteurs des camps autrichiens furent avec Dessau les dieux des Prussiens, ainsi que dit Frédéric II dans son poème de l'Art de la Guerre, notre armée garda sa supé-

riorité sur les autres jusqu'à la fin du règne de Charles VI.

On avait senti la nécessité d'un règlement : un certain général Regal en avait fait un assez plat l'année 1716; mais il tomba tout de suite, parce que son régiment ayant mal fait à la bataille de 1717, sous les murs de Belgrade, les autres, qui s'étaient distingués, disaient : Faut-il se conduire à la Regal ? Le maréchal Khevenhuller fit un règlement de cavalerie pour son régiment de dragons : personne ne l'imita. Quatre batailles perdues contre les Prussiens, ouvrirent les yeux à notre cour. Le maréchal Daun fut chargé de faire un règlement pour toute l'armée, qui ne l'eut pas plus tôt, que chaque colonel mit son honneur à s'en écarter; et à la vérité leurs régiments s'en trouvèrent à merveille à la guerre ainsi qu'à l'exercice, car les mêmes régiments furent précisément ceux qui se distinguèrent le plus. Le reste de l'armée exécutait mal ou n'exécutait pas plus ce règlement qu'un autre; cependant petit à petit chaque colonel s'en fit un à lui, même je ne fus pas des derniers à innover. Je m'en fis un que chaque officier devait avoir dans sa poche, et c'est ainsi qu'on verra dans la deuxième partie

tout ce que je croyais bien pour l'habillement, l'armement, la manœuvre, etc., que je ne propose plus, puisque notre armée est à merveille sous tous les rapports, mais qui pourrait s'exécuter dans d'autres.

Par l'émulation que nous donnait outre cela la guerre la plus brillante, chacun voulait plaire au maréchal Daun en faisant mieux que ce qu'il avait ordonné : lui-même eut le bon esprit de s'en apercevoir, et, pour égaliser le zèle et les moyens que l'on prenait, engagea le comte de Lacy à faire le règlement que nous avons, et dont nous nous trouvons si bien. Fait et introduit par lui avec un travail infatigable qui rendit notre constitution militaire un chef-d'œuvre, le maréchal Lacy, successeur du maréchal Daun, prouva bien qu'il n'avait fait que les changements les plus nécessaires; car, pour consolider l'ouvrage qui était déja très avancé sous les ordres de son prédécesseur, il n'introduisit pas bien des choses qu'il avait voulu et dont on l'avait empêché. Quel malheur si l'on ne respectait pas toujours un si bel édifice! Trois cent mille hommes bien pourvus, bien exercés, bien payés, ne coûtent pas plus que cent mille autrefois; notre cavalerie, jadis si arriérée, est

à présent la meilleure de l'Europe. Tel négligé que paraisse être par hasard un régiment d'infanterie ou de cavalerie, il ne peut pas devenir mauvais, quand même on le voudrait. Il ne peut y avoir de différence entre eux que du médiocre au bon et du bon au parfait. Tel pauvre d'esprit que soit un général, major ou lieutenant-général, je le défie de ne pas savoir faire un développement et changement de front, qui suffit quelquefois pour gagner la bataille.

Tout cet ouvrage-ci est plutôt une paraphrase de notre règlement qu'autre chose; et c'est plutôt pour faire remarquer ce qu'il y a de mieux à en prendre à la guerre, comme les flancs et le prolongement de la ligne par le troisième rang, les *ausleusen* et les deux genres de déployer hors des masses ou des colonnes; c'est plutôt pour qu'on apprenne à distinguer l'*a b c* de l'école, l'école de l'exercice, l'exercice de la manœuvre, la manœuvre de la bataille, et à s'occuper de la partie morale de notre métier, qui est partout négligée ou inconnue.

DES EXCLUSIFS.

On s'est tué à écrire, lire, disserter, exercer, sur l'ordre mince et l'ordre profond. On dit : Les anciens étaient pour celui-ci : je le crois bien, ils n'avaient pas d'artillerie ; d'ailleurs les gens qui n'ont qu'un principe ressemblent à ceux qui n'ont qu'une affaire, ils sont insupportables : l'exclusion est aussi dangereuse à la guerre que dans le commerce ; elle y altère l'industrie et nous prive, dans la science que nous cultivons, des moments précieux que la fortune peut nous offrir.

Les grands hommes de ce temps-là s'alongeaient eux-mêmes tant qu'ils pouvaient : ils aimaient à montrer un grand front ; ils craignaient d'être tournés autant que d'être percés, et savaient varier leurs ordonnances : je ne vois rien de plus mince que ce qu'on oppose à l'ordre mince.

Je plaindrais le général qui à présent voudrait faire du Romain ou du Carthaginois dans une bataille. Il y a des auteurs qui ont eu la

bonté d'appeler l'ordre mince l'ordre prussien, comme si Frédéric II avait été le premier à se mettre sur trois rangs, et comme s'il n'avait jamais fait de colonne, de sa vie! Il savait quand il en fallait faire, et combattre comme s'il n'avait pas le temps ou la sûreté nécessaire pour les déployer.

L'ordre appelé prussien mal à propos par les partisans de l'ordre mince, a fait appeler de même le profond l'ordre français : ce n'est qu'un compliment à se faire. Je consens à l'instinct moutonnier dans une marche; mais j'ai mauvaise idée de ceux qui l'ont en manœuvrant devant l'ennemi.

La peur forme les colonnes, et c'est le courage qui les déploie. J'ai entendu dire que celle de Fontenoi ne se fit que parce que les deux ailes cherchaient à décliner le feu des batteries qui y étaient opposées. Le centre se trouva en tête, et les généraux perdirent la leur. Il n'y a point d'affaires où je n'aie vu cent colonnes que je tâchais de déformer à coups de plat d'épée, et mes caporaux à coups de bâton. Il est sûr que les premiers rangs se croient plus forts étant soutenus, ayant tant de chefs de file qu'ils s'imaginent être des parapets. De là je conclus

que, si j'étais Français, je l'appellerais plutot l'ordre turc, qui est celui de la peur et de la confusion.

Si j'avais le malheur de ne pouvoir avoir d'autre formation, je tremblerais de tous les petits ressorts de cette machine dépendante de tant de cordes, qu'une seule qui manque la dérange tout à fait.

Qui est-ce qui croit à l'impulsion à présent ? Les soldats se grimperont-ils sur les talons et sur les épaules pour enfoncer plus sûrement un bataillon? Et qu'arriverait-il encore quand il serait enfoncé? Il s'ouvrirait, donnerait passage aux colonistes, les passerait par les armes, se refermerait et prendrait tout ce qui serait échappé à son feu ; car les véritables colonistes ne veulent point se servir du leur, et recommandent bien de ne jamais déployer.

Je ne leur parle point du parti charmant qu'ils font à l'artillerie, parce qu'il y a trop de choses à dire là-dessus (c'est là ce qui s'appellerait battre son ennemi à terre). J'observerais cependant qu'elle fait un furieux effet dans la serpenterie inévitable de toutes ces petites colonnes, dont mille obstacles empêcheraient de faire marcher la queue aussi bien que la tête.

L'assurance où l'on serait que c'est la formation ordinaire d'une nation, ferait prendre des camps dont le front de l'attaque serait extrêmement étroit, les têtes de colonnes se joindraient, le canon s'en mêlerait, et cette *rudis indigestaque moles* serait battue avant de se battre.

J'ai demandé à ces calculateurs le temps qu'ils mettaient à parcourir l'espace jusqu'à l'ennemi. Tels efforts que nous fassions et que les amateurs des fifres et des tambours aient jamais pu faire, on ne peut marcher que cent pas dans une minute; mais on ne marchera pas deux cents pas dans deux, encore moins trois cents dans quatre. Or, dans quatre minutes, nous faisons seize décharges, à compter moitié moins qu'à l'exercice, où avec nos nouveaux fusils nous allons jusqu'à huit. Deux bataillons en colonnes auraient donc essuyé trente-deux mille balles de deux bataillons qui tireraient dessus comme au blanc; si, pour ne pas plaire aux colonistes, le général ennemi prend une position un peu élevée, en glacis par exemple, dont le feu est si meurtrier, je les plains bien davantage; ils monteront bien plus lentement que des bataillons en front de bandière: huit à dix minutes au lieu de quatre, et point

de coups perdus, les premières seraient bientôt dégoûtées de cet amphithéâtre de morts.

Je condamne les extrêmes : point de ces boyaux trop longs, de ces cordes flottantes qui ne présentent plus qu'un corps sec et décharné. Si j'avais vu plus de huit bataillons entrer dans le feu à la fois, je ne parlerais pas tant pour cet ordre-ci; qu'on les double, qu'on les triple, qu'on les quadruple. Comment résister alors à des attaques réitérées de divisions les unes derrière les autres? Mais certainement trois rangs, ou plutôt deux rangs, qui tirent et qui marchent, remplacés par d'autres, qui le sont par d'autres encore, doivent percer, pénétrer, tuer et emporter partout. Que les colonistes donc jettent leurs armes à feu et leurs cartouches, puisqu'ils ne veulent pas s'en servir; mais je les avertis que s'ils comptent sur les combats corps à corps, tels qu'on les voit dans les rues de Londres, les Poméraniens et nos Bohêmes sont plus forts que les Gascons.

DE LA CAVALERIE.

On a substitué la quantité à la qualité. Au lieu des gentilshommes, difficiles à discipliner, et que le nom de Maître ne désignait que trop, on recrute comme pour l'infanterie. Je voudrais qu'on fût délicat sur le choix des hommes; qu'on relevât l'existence de la cavalerie en hommes et en chevaux. Ne vaudrait-il pas cent fois mieux n'avoir que vingt mille hommes montés sur des chevaux excellents, que d'en avoir cinquante mille qu'une marche, un détachement, un fourrage, mettent presque hors de service? Qu'on donne trente ducats, s'il le faut, pour un cheval tartare ou moldave : voilà ce que je préfère à tous ces greniers à foin que nous amènent ces juifs d'Allemagne et de Danemarck.

Comme tout dépend de la manœuvre et de sa durée, il est clair que six escadrons montés comme des officiers abîmeront ceux qui ne le sont pas de même; fussent-ils cinquante, leur supériorité en nombre ne fera rien que de leur

faire perdre plus de prisonniers. Les six premières semaines de campagne, tout ce qu'il y aurait de grand'gardes et de patrouilles d'enlevées, dédommagerait de l'augmentation de prix ; les détachements n'oseraient plus aller à la petite guerre. La timidité s'établirait si bien chez l'ennemi, qui, toujours harcelé, pris, battu en détail, serait si faible et si diminué, qu'il n'aurait plus même l'avantage du nombre le jour de la bataille, pour peu qu'on la différât.

On a un sabre et des préjugés sur le sabre qui me feraient presque désirer le retour des lances. Le cheval occupe sept pieds et demi de long : le cavalier est par conséquent à sept pieds et demi aussi de l'ennemi ; le sabre le plus long, ajouté au bras le plus long, ne fait guère plus de cinq pieds. Je suppose qu'en se levant sur les étriers chaque cavalier vis-à-vis l'un de l'autre gagne un pied et un quart. Leur sabre ne peut presque pas se croiser ; on en a des égratignures au poignet : cela vaut-il la peine de disserter comment doit se donner ce coup de sabre, qui n'existe pas ?

Les Espagnols pointent, dit-on; les Autrichiens hachent, les Français appuient, les

prussiens blessent, les Turcs taillent : les uns tuent, les autres mettent hors de combat.

Erreur que tout cela. Pourquoi parler de ce qui n'arrive jamais? A-t-on vu ces charges imaginaires de cavalerie battre de front l'ennemi? A-t-on vu l'ennemi se retirer en gardant de l'ensemble et sans pouvoir jamais être entamé?

J'ai vu un jour trente hussards prussiens se retirer; on s'imagina faire des prisonniers. Ils se retirèrent au petit galop sans se déformer et se laisser dépasser devant deux cents des nôtres: les coups de sabre que ceux-ci essayaient de donner allaient à peine au derrière de la selle. Il faut bien corriger des principes qui tendent tout au plus à couper la queue du cheval ou du cavalier. Tout ce que l'on voit de blessé ne l'est que dans le désordre, où les battants et battus se sabrent en passant à côté des autres; et ce sont ordinairement les plus mal montés qui attrapent les coups.

C'est par la même raison qu'on a toujours mal raisonné aussi sur le choc : ne s'imagine-t-on pas des culbutes entières d'escadrons? Ne voit-on pas partir une troupe au galop pour en renverser une autre? et ne regarde-t-on pas la

supériorité de l'impulsion comme une chose irrésistible? On a toujours entendu dire qu'il fallait mettre la cavalerie sur trois rangs, parce que le troisième pressait les deux autres, comme si les chevaux s'avançaient sur les talons les uns des autres; comme si dans cette attitude ils pouvaient avoir de la force, et résister eux-mêmes, s'ils étaient prévenus dans le choc.

Les mulets du prince Eugène, dont parle le roi de Prusse dans ses réflexions sur la guerre, pourraient raisonner ainsi; mais il est singulier que ce soient des généraux de ce temps-là qui aient eu des yeux et qui n'aient pas vu.

Pour moi, qui ne le suis que de ce temps-ci, je n'ai pas vu de combat de cavalerie contre cavalerie de bonne foi, parce qu'apparemment personne n'en avait envie, car je sais bien qu'on peut s'entamer quand on le veut bien. J'ai vu des troupes s'arrêter comme à l'exercice, ce qui peut très bien venir de l'habitude qu'elles y prennent, puis se ranger parallèlement pendant une ou deux minutes, et se quitter ensuite pour toujours. C'est pour cela que pour bien tirer parti de la cavalerie, mon avis est de l'employer plutôt contre l'infanterie.

Je n'ai jamais compris comment on se représentait le choc. On a cru que c'était poitrail contre poitrail : cela est de toute impossibilité. Que deviendraient les têtes des chevaux si elles se heurtaient? Ce serait un mouvement bien incertain; et ce qui dépendrait de la tête plus ou moins dure du cheval pourrait être aussi fatal à celui qui attaque qu'à celui qui sera attaqué : si elles s'emboîtaient et qu'elles se fourrassent entre deux épaules du cheval du cavalier ennemi, ce serait encore un autre inconvénient.

Qu'est-ce encore que le poids de la cavalerie? Fût-elle montée sur des dromadaires et bardée de lames d'acier, vingt housards qui tomberaient dans le flanc de cinq cents de ces tristes et lourds cavaliers, s'amuseraient à merveille à leurs dépens. C'est des mouvements que dépend le succès des combats; c'est de la célérité et de la régularité des changements de front, des formations de flanc, d'une aile qu'on refuse en avançant l'autre : et c'est de la persuasion de tout cela que l'on doit attendre la défaite du corps de cavalerie ennemie; c'est lorsqu'il est rompu, qu'étant mal exercé, il donne jour à celui qui manœuvre devant lui, qu'il prête du faible quelque part, que l'on se mêle et qu'on

tombe, ainsi que j'ai dit, dans les ouvertures; on se sert du sabre et du choc, un cheval en pousse six, et un cavalier en sabre trois.

Le meilleur moyen, je crois, pour parvenir à trouver des vides heureux, c'est en provoquant l'ennemi par quantité de troupes légères avec qui il ferait peut-être la faute de se commettre, et en lui donnant tant de jalousie de tous les côtés, et menaçant ses derrières, qu'on l'oblige à manœuvrer; c'est alors qu'on aura beau jeu et qu'on s'apercevra de la nécessité de l'instruction.

Que conclure de là? Que tout ce qui est pesant en hommes comme en chevaux est inutile. Qu'on décore nos arsenaux de toutes les cuirasses et casques de la cavalerie, et qu'on ne prenne que des hommes de cinq pieds trois pouces tout au plus; que les chevaux en aient quelques uns de plus que les housards, et qu'on soit bien persuadé qu'un capitaine de dragons, lâché à toute bride, peut gagner une bataille.

Comment peut-on charger ces malheureux de tant de fer qui ne fait que les gêner? Celui de derrière n'est fait que pour conserver des misérables qui tournent le dos, et qui ne valent pas la peine de l'être; celui de devant ne doit

pas servir à grand'chose, si le général qui les mène a assez d'intelligence pour ne les exposer aux coups que lorsqu'ils seront près d'en donner. D'ailleurs, tout cela, la croix sur le chapeau, et ces bottes immenses et trop bien cirées, les font prendre et achever dès qu'ils sont démontés. Le poids des selles est encore une cruelle chose. Qu'on choisisse entre la selle anglaise et cosaque, ou plutôt que des deux on en compose une, plus légère encore, s'il se peut, qui ne se gâte pas si le cheval se roule par terre. Je ne parle point du feu de cavalerie; il est inoui qu'on en ait jamais parlé, qu'on le recommande presque, et qu'on ait donné occasion à ceux qui, sous prétexte que leurs chevaux ont peur, se livrent à la leur, de se dispenser de charger. Il ne me paraît pas concevable que pour quelques coups incertains de carabine ou de mousqueton, qui font si peu d'effet, on perde l'avantage immense de fondre sur l'ennemi avec la plus grande précipitation.

Chaque nation a presque une formation différente pour la cavalerie, depuis les Turcs, qui sont quelquefois sur vingt rangs, jusqu'aux Cosaques, qui ne sont que sur un. Je suis persuadé qu'il vaut mieux être, comme chez nous, sur

trois que sur deux : ce n'est point par cette mauvaise raison d'impulsion, qui est tout-à-fait ridicule; mais pour que le troisième remplace les morts et les blessés, et qu'il soit une caserne ambulante, partagée, si l'on veut, en petites troupes destinées à faire un flanc ou les premières attaques, les bloqueurs, les flanqueurs, etc., enfin tout ce qu'on voudra. Je suis aussi persuadé que la formation par division est la meilleure; qu'il est toujours plus aisé d'agir avec les grandes répartitions, quitte à les diviser entre elles; mais qu'il est plus avantageux de s'adresser à trois commandants qu'à treize, comme autrefois, et que les ordres en sont plus prompts et les mouvements plus sûrs. Je suis persuadé enfin qu'il n'y a rien à changer à ce qui est introduit chez nous. Ceux qui, pour intriguer ou critiquer, trouvent mal quantité de choses de notre constitution militaire, peuvent-ils décider, en passant, et sans être à même d'approfondir ce qui a été fait, le résultat de tant de calculs? Celui qui fait, est obligé de voir tout sous toutes les faces; celui qui censure ne le voit que sous celle qui lui convient.

SUR L'INFANTERIE.

Il me semble qu'on compte un peu trop sur son feu : je suis bien éloigné de croire aux baïonnettes, malgré tous les beaux traits qu'en racontent les Français dans toutes leurs guerres. J'ai assez vu dans toutes celles que j'ai faites qu'il était presque impossible d'aller attaquer une troupe ennemie en plaine sans tirer. Celle qu'on y mènerait serait écrasée, cela est tout simple; et, excepté l'affaire de Gorlitz, où, sans nous en douter, les Prussiens et nous, grimpant le Holtzberg chacun de son côté, j'ai eu des soldats de ma compagnie qui donnaient et recevaient des coups de baïonnette à côté de moi, nous n'avons jamais rien vu qui en approche dans nos armées autrichiennes. Les Russes (et je l'ai vu moi-même) attaquent ainsi les Turcs; mais c'est parce qu'ils sont une demi-heure à recharger, et qu'ils ne leur opposent que leur sabre, qui n'a pas beau jeu. Ce cliquetis d'armes blanches des deux côtés est superbe et imposant. Je voudrais que la baïonnette servît

à la défense contre la cavalerie, et cela n'est guère possible, vu son peu de longueur et de fermeté. Cependant soixante coups sont bientôt tirés, et il n'y a plus de ressource pour l'infanterie, qui a épuisé ses cartouches; c'est pour cela que j'ai proposé un moyen bien sûr pour qu'elle en trouve une autre, à laquelle personne n'a pensé jusqu'ici.

S'il ne s'agissait que de faire du bruit, on serait déja au-dessus de ses affaires. Plus de progrès, plus d'instructions, plus de remarques; on fait semblant de tirer soixante cartouches à la bataille, car on en jette la moitié; on en tire autant à l'exercice, et Dieu sait où. L'essai sur la tactique, dont je parlerai dans mon catalogue raisonné, auquel je travaille depuis plusieurs années, m'a fait faire des réflexions sur la ligne de tir et sur celle de mire. Les réflexions sans des épreuves ne serviraient pas à grand'chose dans notre métier. J'ai éprouvé une compagnie de mon régiment vis à vis d'une compagnie en peinture de troupes de....., car je ne sais encore quels sont nos amis et nos ennemis. Chaque homme avait dix cartouches, de sorte que nous avons tiré mille quatre cent quarante coups de fusil. De ces mille quatre cent quarante coups

il y a eu deux cent soixante-dix balles dans la toile où j'avais fait peindre quatre pelotons de file pour me faire un front égal. C'est grace à mes soins infinis que j'y suis parvenu : nous visions pour les soldats, et notre visière était la suite de nos calculs; on trouva qu'à cent pas il fallait ajuster aux genoux; à cent cinquante, à la boucle du ceinturon; à deux cents, à la poitrine; à deux cent cinquante, à la moustache; et à trois cents, un pied au-dessus de la tête. Je ne répèterai point ici ce que dit l'auteur de l'Essai sur les deux lignes sécantes des deux angles différents. C'est la vérité, qui, de deux armées bien éloignées, nous a rapprochés l'un de l'autre sur cet article.

Ce que j'ai prouvé par là avec plus de plaisir à cette compagnie et au régiment qui nous regardait, c'est que dans ces deux cent soixante coups de fusil que la toile avait essuyés, il n'y en avait pas trente de mortels, et il y en eut plus de soixante qui passèrent dans la toile, dans les intervalles de la tête et des jambes. J'ai remarqué que cela encourageait ceux que j'ai toujours excités jusqu'à présent à mépriser le feu de l'ennemi. Il est plus à mépriser que jamais, s'il ne fait pas l'attention que M. Guibert et moi

nous voulons qu'on fasse à ce qui décide, dit-on, de la victoire.

Une autre expérience que je fis ensuite, c'est qu'après avoir fait tirer dans des cibles avec tout le soin imaginable, nous sommes parvenus à y faire entrer plus de trois cents balles de deux mille cinq cent vingt que nous avons tirées, c'est-à-dire plus d'un huitième; dans ce nombre il y en eut vingt-huit dans le noir. Chaque soldat n'avait que trois cartouches; j'ai fait faire la première décharge homme par homme, chacun tirant pour son compte, et les deux autres par file, commandée comme l'exercice; nos cibles étaient à deux cents pas de mes dix compagnies, qui chacune en avaient une vis-à-vis d'elles, et j'observais la règle que la première épreuve m'avait enseignée. Je ne sais par quel hasard on tira mieux par file que séparément. De vingt-huit files, il y eut jusqu'à vingt-deux coups dans le blanc et deux dans le noir. Cette compagnie même eut trente-neuf balles dans sa cible.

Tout cela doit encore persuader d'attendre long-temps pour faire la première décharge; et si, après plusieurs exercices semblables, on la réserve à l'ennemi à cinquante pas, il y a à

parier qu'il n'ira pas plus loin. Ce serait bien le moment alors de marcher à lui, et de profiter des ouvertures que cette salutation doit produire dans son front.

On devrait aussi faire faire attention aux soldats de tirer beaucoup plus haut à la cavalerie. Une masse, par exemple, qui s'ennuierait d'être tourmentée, pourrait très bien se déployer, tirer à six hommes de hauteur, les trois premiers rangs mettant genou à terre. Il y a encore bien moins de risque à tirer sur autant de profondeur, si la cavalerie est éloignée, puisque, si elle est seulement à six cents pas, on peut élever le fusil jusqu'à dix pieds au moins, la balle finira sûrement sa parabole aux dépens de l'homme ou du cheval.

La guerre des Turcs déjoue terriblement les méthodistes en tous genres. On tire sur des gens éparpillés mille coups de fusil partout sur le front qui leur est opposé, et qui ne contient que cent hommes éloignés peut-être de trente pas l'un de l'autre, aucuns, en revanche, ne manquant leur coup. Ils tirent sur du plein, et les chrétiens dans le vide. Je crois qu'avant de faire cette décharge générale, il faudrait, renonçant à tous les feux de l'école, n'en faire

qu'homme par homme, et sans la presser.

Que peut-on espérer d'une petite arme comme notre baïonnette, qui n'est ni offensive ni défensive, qui ne sert qu'à estropier du monde à l'exercice et à crever les yeux de quelques malheureux en marche? car il y a de ces dormeurs qui laissent relever la crosse de leur fusil. Je sens bien que ce qui a beaucoup séduit en sa faveur, c'est l'avantage de pouvoir s'en servir et de faire feu à la fois; mais qu'est-ce que c'est qu'un coup de fusil mal assuré, après lequel on ne peut plus espérer de résister à la cavalerie, à qui la baïonnette doit en imposer bien peu. Le cheval, en s'y enferrant, tombe dans les rangs, si tant est qu'il en soit blessé mortellement, ce que je crois bien difficilement; et l'incertitude du fantassin sur le parti qu'il prendra, de ne plus se servir que de cette arme, ou bien de charger encore son fusil, fait qu'il ne se sert ni de l'un ni de l'autre. C'est aussi par incertitude que j'ai vu un régiment à Hochkirch ne pas remplir le but qu'on s'était proposé. Faisant la tête d'une attaque, il avait ordre de ne pas tirer : quelques soldats, pour avoir un prétexte de s'arrêter, lâchèrent quelques coups de fusil. Ceux qui étaient en avant ne surent plus que

faire; ceux qui étaient derrière tirèrent, parce qu'ils crurent qu'il en était venu un ordre. C'était la nuit! Le moyen d'y remédier dans des broussailles! Point de fusils ni de baïonnettes alors; sabre à la main, voilà ce qu'il faut.

Le résultat de cela, c'est qu'il n'y a point de marche, de règle, de principe invariable, de système à établir ou à combattre, pour le génie qui embrasse tout d'un coup ce qu'il y a à faire suivant le genre de guerre et d'ennemi, dont la formation et le caractère national le déterminent.

Mes camarades les auteurs, et surtout les Français, ne doutent de rien, parce qu'ils ne s'entendent à rien (excepté M. Duménil-Durand). Plus de deux cents ont écrit des absurdités pédantesques. Les livres des Prussiens se ressentent de l'esprit militaire de leur armée, et l'on y trouve l'école d'Anhalt, de Schwerin, de Frédéric, assurée par des succès en temps de guerre et pendant la paix.

Avant que le génie s'en mêle, il y a les premières données de l'esprit: ce n'est pas le cas d'entrer dans cette discussion éternelle sur ce qu'est l'esprit; voici celui que j'entends pour notre métier, c'est un peu d'imagination avec

un grand sens. Si l'une s'échauffe, l'autre se refroidit; le talent vient ensuite à leur secours. Ici commence la tactique : l'esprit vous dira les moyens de vous en servir; il vous enseignera d'abord à attaquer avec la baïonnette l'ennemi qui compte sur son feu et celui qui compte sur l'arme blanche, par un terrible feu de mousqueterie; il vous dira de harceler les peuples paresseux, de faire des campagnes d'hiver avec les frileux; de tomber en colonnes sur les lents à manœuvrer; de se déployer plus vite que ceux qui en ont envie; de porter plus du double de troupes, avec rapidité, sur un corps détaché ou sur une aile; de dérouter les Turcs et les Français par des marches, contremarches, changements de front, artillerie à cheval, attaques réitérées et réserves, en évitant les bois, les montagnes et les villages. Pourquoi aller à l'ordre chez l'ennemi? c'est l'ennemi qu'il faut obliger à se battre où l'on veut. S'il n'y a pas d'autre terrain absolument qu'un pays coupé, où il y a de l'avantage, qu'on fasse comme j'ai fait. Dans une nuit, j'ai fait couper tous les roseaux et broussailles, près de Beschania, et établi des ponts sur des branches du marais Pétraschbara.

Osman Bacha en fut surpris, le matin, à son

réveil. Qu'on abatte de même les haies; qu'on comble les fossés pour le passage d'un peloton ; qu'on brûle un bois ou un village, s'il le faut, pour voir clair dans ses affaires, et alors on pourra se servir de sa tactique : sans cela, ceux qui en ont le moins ont la supériorité. Les incendies sont un moyen horrible, mais puissant; le vainqueur peut aisément donner cent mille florins de dédommagement , lorsque , l'employant, il a acquis ou conservé peut-être des provinces entières. On ne croira plus au succès des généraux et des armées qui n'ont que du talent, car on les verra battus par celles qui ont plus d'esprit; mais si vous lui en opposez une somme égale , alors les moyens qui lui sont subordonnés, comme le courage et la tactique, vous en feront triompher.

DE LA TACTIQUE.

La ligne oblique est une chose excellente. Il ne faut pourtant pas en avoir la tête tournée. Il n'y a rien de si aisé que d'en abuser. Avec la volonté de prendre ainsi tout le monde en flanc, on peut très aisément se prêter soi-même; et d'ailleurs il faut être bien bon pour laisser porter sur son aile plus de troupes qu'on n'en a soi-même! on en fait autant, et on finit, comme on a commencé, à être encore en ligne parallèle. D'ailleurs, où trouve-t-on des plaines pour faire de ces contredanses-là? Il faudrait celles de Ketschkemet: on pourrait y faire des obliques de cent bataillons; et puis, tous les changements que je viens de dire arriveraient nécessairement et iraient même insensiblement jusqu'à des changements de front. Qu'on ne se donne pas tant de peine non plus, pour la formation des obliques. Une file qu'on ferait sortir des rangs, et qu'on place comme on veut, le long de son épée, peut donner l'alignement de six mille hommes. Si l'on prétend assurer davantage le degré d'o-

bliquité, une demi-compagnie qu'on aligne suffit pour l'alignement d'une armée entière : que tout le reste coure à cette ligne ; et au lieu de faire tant de points de vue ambulants, incertains, qui dépendent d'une mouche qui pique le cheval de ces aides-de-camp, dont on parlait tant en France, que les généraux et les officiers d'état-major menacent, en courant à bride abattue, tous les bouts des pieds qui passent la ligne : leurs chevaux s'y accoutumeront, et elle fera bientôt un cordeau. J'ai encore un vieux cheval turc, qui a fait toute la guerre, qui, sans être aussi habile dans la conduite d'une armée que la Pie de M. de Turenne, l'alignerait tout seul, si on le laissait aller.

Je n'ai pas encore vu plus de six bataillons s'engager à la fois ; on m'avouera que ce n'est pas la peine d'aller pour cela jouer ce grand jeu renouvelé des Grecs. Comme on les accommode ! Et tout ce qu'on leur fait faire ! C'est ainsi qu'Epaminondas... Philopœmen... On les voit comme on les veut voir ; et il n'y a pas un seul de nos modernes écrivains qui, pour tel sentiment qu'il ait, ne cite les anciens. Les colonnistes ont vu partout des colonnes ; les obliqueurs parlent sans cesse de Leuctres et de

Mantinée : quand on a coulé à fond les Grecs, on passe aux Romains. Quel fond peut-on faire sur des relations de temps si reculés et presque fabuleux? On défigure de nos jours la colonne de Fontenoi, ou plutôt on donne une figure à ce qui n'en avait pas; on appelle bataillon carré ce que je vis former, ou plutôt déformer, d'infanterie à Colin, ainsi du reste. On a vu du mince chez ces vieux prédécesseurs : c'est tout dire; imagination pure pour tout cela. Je ne crois et ne vois de vrai que lorsqu'on réduit, ainsi qu'on doit toujours faire, une bataille en affaire de poste; on se porte au plus vite en masses sur le point nécessaire à emporter, et on y développe les deux ou trois bataillons qui en font tout au plus la largeur sur une aile, si l'on peut, en refusant une des siennes : comment voudrait-on marcher en ligne oblique?

Si son aile et celle de l'ennemi sont à peu près au même point en marchant, on se fait prendre en flanc; si on la dépasse, l'ennemi n'a qu'à former un flanc retiré qui y fera front, et charger de côté tout le reste dont on peut séparer les troupes qui l'ont débordé. D'ailleurs, il a une seconde ligne, et de la cavalerie qui manœuvre suivant tous les mouvements, et qui a

bientôt tourné tout ce qui, étant en marche, ne mène pas avec soi ses appuis d'aile. Et puis les réserves. D'ailleurs, en faisant une ligne oblique, on la fait faire aussi à l'ennemi : on lui refuse l'aile gauche; mais, par la même raison, il refuse l'aile droite.

Si ce n'est pas, ainsi que je l'ai dit plus haut, un déploiement prompt comme l'éclair et écrasant comme la foudre, sur une aile prise presque à dos, je n'entends pas le parti qu'on peut tirer de ce qui fait la base de tant de livres et de conversations soi-disant militaires.

Je veux bien qu'on mène de l'oblique et qu'on le fasse, même, comme je l'entends; mais je préfère des divisions qui marchent en échiquier presque les unes derrière les autres, ou plutôt en échelon ou espèce de gradin qui puisse converger à droite ou à gauche, se mettre en petites masses, ou courir en front en ordre : s'il y a une ouverture, on en profite, on l'augmente; s'il n'y en a pas, on en fait : on gouverne aisément une troupe qui n'est ni assez alongée, ni assez profonde, pour que le mouvement en soit embarrassant.

Le soleil des militaires a éclairé d'abord son propre horizon : cela est tout simple; un grand

roi, qui parcourait une ligne au grand galop, traçait l'alignement de son armée. Je conçois cela : d'autres officiers le rectifiaient en le suivant. Je vois bien que cela sert à former beaucoup plus tôt quarante mille hommes en bataille; tout est dit avec cela : comment fait-on des mémoires et des essais pour prouver une vérité incontestable? Toujours des monstres à combattre! et l'on ne voit que des Bellérophons d'opéra qui font des chimères de carton pour les défaire devant deux ou trois mille spectateurs.

Il est clair que plusieurs points font la continuité de la ligne; qu'il en faut au moins trois pour décrire; qu'il faut les répéter souvent si elle est longue. On a eu l'air de l'avoir oublié tout d'un coup : et quand un officier prussien l'est venu dire aux Français, ils ont ouvert les yeux, et les aides-de-camp sont partis au galop; les aides-major ont suivi comme ils ont pu, et l'on a cherché des moulins, des potences et des églises. C'est très bien fait pour quarante mille hommes, pour une grande armée; mais des banderolles de temps en temps, si le terrain empêche la ligne de se voir, seraient plus sûres que le brin d'herbe, la pierre, le

clocher, qu'on cite si habilement, qu'on ne trouve pas toujours, et qui, lorsqu'on va en avant, n'est jamais parallèle avec cet autre brin d'herbe, cette autre pierre, cette tour, etc., que d'autres s'imaginent être la vraie perpendiculaire : il n'y en a de certaines que sur le papier.

Je viens de parler des banderolles : c'est que je voudrais qu'il y en eût quatre à la suite de chaque général. Ce serait d'abord comme marque d'honneur, ensuite pour savoir partout où il est, et puis pour marquer ou changer les directions. Je sais bien que quantité de points qui marchent à des points, qui marchent de même, n'en font pas un ; mais on pourrait, s'il est nécessaire, les fixer et être sûr de prendre l'alignement, le front ou l'obliquité qu'on voudra. Il y a une armée où la fureur des points de vue a été si loin, qu'on prenait tout ce qu'on trouvait, même une charrette qui allait toujours, et à qui on était étonné de ne pouvoir pas aligner une aile. Les banderolles seraient des espèces d'étendards, se verraient de loin et serviraient à merveille dans des terrains inégaux : il n'y aurait rien de mieux que cela.

Je permets tous les moyens possibles à l'exer-

cice : jeu d'enfant pour jeu d'enfant, cela est égal ; d'ailleurs on s'aide comme on peut. Que tout ce qui donne de l'aisance aux uns, soit mis en usage; mais qu'on n'y compte point trop. Dans les simulacres de la guerre, la tiraillerie qu'on fait de pied ferme, ou même en avançant, n'instruit guère; il faut des mouvements sur les flancs, des mélanges d'armes et des changements de formation ; mais cependant, pour en venir au point d'employer tout cela, il faut bien marcher pendant quelque temps de front à l'ennemi. Voici ce que je recommanderai dans les camps de manœuvre, pour qu'on s'en souvienne : Dans nos beaux jours de fête à la guerre, on dira à quelques colonels de marcher droit à tel drapeau ou droit à tel canon. Le général cherchera telle ouverture de bataillon ou telle hauteur pour le point de vue des autres ; et quand on s'accoutumera ainsi à aller où il est essentiel de se porter, on remportera des victoires. Si les bataillons qu'on va attaquer étaient aussi forts que les nôtres, on pourrait dire aux *fatzman* cadets de marcher à ceux de l'ennemi. D'ailleurs, il serait maladroit et fatigant de faire déployer ses colonnes trop tôt : mais si le feu de l'artillerie les gêne à quinze cents pas, c'est l'affaire d'un

quart d'heure, et un quart d'heure est bientôt passé ; on ne s'approche guère à moins de cent, malheureusement. Que le feu commence, même celui de la canonnade, il est difficile de chercher le brin d'herbe et la pierre; et quand même on les aurait trouvés, la réponse du canon de l'ennemi dérange furieusement les rayons visuels. Adieu la géométrie des yeux. Heureux encore quand le reste des sens ne se trouve pas intercepté ! La fumée de la direction des batteries peut seule annoncer qu'il faut y marcher. Voilà un point de vue lorsqu'on n'y voit goutte, et les banderolles augustes de l'honneur se découvrent toujours assez pour qu'on y porte son centre. On pourrait, à cette occasion, dire qu'il vaut mieux le pousser en avant que les ailes, qui prêteraient le flanc si le centre était en arrière. Il vaut mieux que celles-ci arrivent comme elles peuvent et comme le terrain le permettra. C'est au centre à frapper tous les grands coups : si la division des drapeaux est bien ensemble (ce qui est aisé à obtenir si l'on y porte presque toute son attention), les deux autres, qui se règlent sur elle, y seront aussi. Le premier des principes est qu'il n'y ait ni ouverture ni flottements; et tous ceux qui songe-

ront trop à l'alignement et aux points de vue, y seront beaucoup plus exposés que ceux qui, tout bonnement, soit un peu trop en avant ou un peu trop en arrière, mettront plus d'importance à ce que chaque soldat ne serre ni n'abandonne son voisin.

Les files ouvertes sur une ligne d'infanterie seraient dangereuses par le flottement; mais aussi le pressement est bien à éviter. Qu'on n'exige point trop sur rien : on exige beaucoup pour être sûr, dit-on, d'obtenir quelque chose : erreur que cette maxime. Qu'on soit terrible un jour d'exercice et un jour de bataille, si on ne l'exécute pas.

On ne saurait prendre trop de précautions en établissant des principes sur la guerre. Prenez garde aux interprètes, aux commentateurs; soyez vous-même et le texte et la glose. On recommande avec raison la célérité dans le feu et dans la marche; mais a-t-on soin de dire que l'une et l'autre peuvent être nuisibles à la guerre? Il ne faut pas à l'exercice assujettir tellement le soldat à cette habitude, qui fait, dit-on, la seconde nature, qu'absolument il tire, charge, retire et recharge, comme s'il n'avait pas eu une volonté déterminée, une fois dans

sa vie. Nous éprouvons tous les jours qu'au bout de trente coups, sans être tirés même prodigieusement vite, on ne peut plus tenir son fusil dans la main. A quatre coups par minute, ce qui n'est pas bien fort, un régiment, au bout d'un demi-quart d'heure, ne pourrait plus tirer. Il lui resterait cependant encore autant de cartouches, et, après un repos qui serait peut-être très-dangereux, on serait pour la seconde fois tout à fait sans feu; car, je ne sais si je l'ai dit ailleurs, il ne faut pas compter sur les réserves de munitions. Supposez qu'on exécute, un jour de bataille, aussi parfaitement les feux en avançant que dans les camps de paix : après avoir tiré ces trente premières cartouches, on n'aura fait que cent pas; et si même on pouvait parvenir à rafraîchir les canons de fusil, au bout des cent autres pas on aura tout tiré. Il faudrait cependant avoir bien peu d'humeur pour ne pas recommencer à trois cents pas de l'ennemi ; car il est certain qu'on aurait perdu bien du monde, même avant d'y arriver. Que ferait-on à cent pas de lui sans feu, si lui surtout a encore dans ce moment-là trois bonnes décharges à faire de pied ferme? car c'est alors le seul cas où il faudrait tirer et charger vite.

Je suppose que la troupe dont je viens de parler se mette à courir à cent pas ; n'ayant pas de maintien et étant par là obligé d'aller à ce qu'on appelle l'arme blanche, quand même, dans la plus grande vitesse de l'ennemi, il ne tirerait qu'un coup par quinze secondes, le bataillon qui irait l'attaquer serait si éclairci et si en désordre, que, ne pouvant être encore alors qu'à huit ou dix pas de lui, il n'irait pas, dans le mauvais état où il est, déranger des gens qui jusqu'alors ont eu le plus grand ordre, et qui ont la même ressource de la baïonnette à opposer; et puis, que serait-ce que ce combat de baïonnette à baïonnette ? Quel serait ce genre d'escrime ? Dix housards qui viendraient pendant que de pauvres athlètes, déja tout harassés par tant de marches, essaieraient des coups mal assurés et jamais appris, les feraient tous rendre prisonniers de guerre.

Il n'y a qu'un changement de front si le flanc est menacé, une batterie à emporter, un appui à prendre, une troupe à soutenir, qui autorise non seulement à aller vite, mais à courir s'il le faut.

Il n'y a aucune troupe qui, se voyant prête à être attaquée par la cavalerie, ne se dépêche

à tirer et charger le plus vite possible pour lui faire le plus grand tort ; elle peut même commencer alors sa tirerie à six cents pas. Si je le commandais, je recommanderais mes ailes à mes voisins, parce que je me priverais tout de suite de la moitié de mon front, en m'y mettant à six. Le besoin de l'ordre, qu'il serait aisé de faire voir à l'infanterie de conserver dans ce moment intéressant, pourrait faire croire qu'elle ne le perd pas ; qu'on soit bien sûr qu'avant que le sixième rang eût tiré, le premier rang aurait chargé. Je ferais plus, même : pour que le feu fût plus meurtrier, car c'est alors qu'il faudrait faire un tour de force, les deux premiers rangs tireraient genou en terre et y chargeraient ; les deux autres tireraient debout et se jetteraient à terre pour charger, et les deux autres tireraient et chargeraient debout. Comme dans cet espace de six cents pas à parcourir pour la cavalerie il y aurait des chutes, soit par les morts, les blessés, le terrain, la peur et la maladresse, elle n'aurait pas en arrivant un front bien imposant à présenter. La nouvelle difficulté à vaincre, de percer six hommes que la crainte aussi, si ce n'est l'honneur ou la discipline, rend immo-

biles comme un mur, l'arrêterait au moment où des décharges à brûle-pourpoint en rendraient bon compte. C'est pour se mettre à six hommes de hauteur qu'il faut faire plus de cent vingt pas par minute dans une occasion aussi critique; et c'est alors qu'il faut tâcher de tirer cinq coups dans une minute, et même charger le sixième, ce qui peut se faire aisément avec nos nouveaux fusils.

J'ai entendu dire à celui qui a rendu notre armée ce qu'elle est par le meilleur des règlements, qu'il voulait parler à des officiers, et non à des machines; qu'on ne pouvait pas tout prévoir; que le bon sens était le meilleur des règlements à suivre; que tout dépendait des circonstances; et qu'il n'y avait trois sortes de pas dans notre exercice, que pour prouver qu'il fallait aller plus ou moins vite suivant la nécessité : quoique mon naturel, à moi, soit d'aller toujours extrêmement vite, je me sentirais pourtant très fort capable de ne faire que dés quinze ou trente pas dans une minute, soit pour faire croire à l'ennemi que je suis lent dans mes mouvements, soit pour en cacher un autre que je ferais faire à ma seconde ligne.

Mais ne dirait-on pas que les batailles sont à

deux ou trois minutes près? Croyez-vous qu'on a quelque chose de mieux à faire ce jour-là? Encore si c'était pour poursuivre, qu'on fût ainsi la montre à la main! et voilà précisément ce qu'on ne fait pas. Il n'y a plus personne qui arrête le soleil : il n'y en pas davantage qui en sache profiter.

Malheur à ceux qui s'imaginent que tout est perdu si l'on est percé quelque part, ou si l'on est pris en flanc! Si j'avais une armée aussi bien dressée que mon régiment, je trouverais des ressources jusqu'au dernier moment.

On croit trop aisément que tout est perdu à la guerre, et on le croit parce que cela est plus commode. On dit qu'on n'en peut plus : il n'y a plus de munitions ; on n'en a souvent pas tiré le quart! On s'en va, on dit qu'on est tourné : qu'on se tourne vis-à-vis des tourneurs, on a toujours la ligne intérieure à parcourir, par conséquent moins de chemin à faire et plus de facilité à la manœuvre.

D'ailleurs il faut plus de temps à ces preneurs en flanc pour culbuter une troupe, qu'à celle qui est à ses côtés pour faire front; en manœuvrant avec de la tête, on peut les déborder eux-mêmes.

Si l'on est percé, qu'on se rassure; on enfermera les perceurs, et l'on n'a de réserves que pour boucher les trous. Je crois en vérité que ce qui faisait qu'on s'imaginait tenir au feu autrefois, c'est qu'on ne savait pas se remuer; et l'on ne savait pas se remuer parce qu'on avait peur de renverser son front ou de changer les ailes, ou de mêler les pelotons. Cela est si vrai, que j'ai vu un régiment de cavalerie qui tenait si bien à une canonnade, que je le croyais le plus brave du monde, on voulut le faire marcher sur sa droite par pelotons : il alla à tous les diables; tant nous étions dans l'ignorance encore pendant les premières campagnes de la guerre de sept ans ! On a senti à cette occasion la nécessité qu'il y a d'apprendre au soldat à combattre à une autre place que la sienne, à obéir à la voix d'un commandant et à faire feu de tous côtés. Chaque officier peut prendre sur lui de ramasser tout ce qu'il trouve pour former une ligne quelconque, un flanc, tout ce qu'il jugera à propos; et, comme il n'a qu'un très petit moyen de défense dans son épée, il est de son intérêt d'avoir toujours une troupe formée auprès de lui.

DE LA

SUPÉRIORITÉ DE L'ENNEMI.

Je n'ai pas l'honneur de la connaître en nombre, à moins que pour dépenser la sienne on ne veuille tout garder en ne gardant rien, et qu'on n'établisse un cordon non interrompu depuis la mer Caspienne, Azoff et le Caucase jusqu'à Agram, et depuis Czernowitz, capitale de la Bukowina, jusqu'à la mer Adriatique, par un demi-cercle de deux mille lieues, chose incroyable, mais qui est arrivée en 1788 aux deux empires qui faisaient la guerre à celui d'Orient. Cinq cent mille hommes sous les armes, sans qu'il y eût presque une armée, n'eurent d'un côté pour succès qu'une indigne forteresse sans fortifications, au mois de décembre, et de l'autre une bicoque, au mois d'avril.

Si l'on prend la résolution d'avoir toujours ses troupes ensemble, capables de marcher rapidement au premier corps de l'ennemi, en manœuvrant sur un de ses flancs et peut-être à dos, elles

seront plus fortes que lui et s'en déferont aisément en le prévenant partout avec rapidité.

Une armée plus faible peut même présenter un front égal partout, soit étant entourée, soit étant attaquée par deux flancs auxquels les deux qui seraient en dedans opposeraient autant de monde que l'ennemi, quoique plus fort de la moitié : en voici la preuve.

S'il s'agit de pénétrer par un défilé, la troupe plus forte et la plus faible ont de même un front égal. Si l'on fait la sottise, en plaine, de marcher à lui, centre contre centre, certes on est dépassé des deux ailes à battre, à coup sûr; mais si, comme le jeune Cyrus à la bataille de Cunaxa, et Fréderic à Leuthen, on se place sur une aile de l'ennemi en lui refusant la sienne; avec la facilité qu'on a à remuer une petite armée, il sera battu avant que le grand tour qu'il doit faire pour attaquer cette aile refusée soit achevé. La supériorité en manœuvre et en discipline est la seule que je respecte, et on peut se la procurer.

Le moyen de se la donner en nombre, c'est de s'abstenir de faire des détachements, et de marcher à ceux de l'ennemi avec le double de forces, comme d'envoyer mille housards après

cinq cents des siens, faire marcher deux bataillons contre un qu'il envoie en exécution dans un village pour fourrager; c'est ainsi que, ne pouvant pas moissonner autant de lauriers que j'aurais voulu pendant la campagne de 1778, j'ai moissonné du foin en conservant tout le pays entre la Poltzen et l'Iser, et que je fis un jour une chasse charmante des avant-postes du général Belling à Hunerwasser.

C'est une gloire si terne, que je me cite et ne m'en vante pas.

On occupera des camps plus étroits, on cherchera la plaine si l'on est moins faible en cavalerie, et, si c'est un pays coupé, quatre bataillons peuvent s'y moquer de huit. La supériorité de génie donne la supériorité en tous genres, même en finances; car celui qui ne sait pas mener grand train une campagne, est plus pauvre avec quatre-vingt-dix millions de florins qu'il faut à présent, que celui qui, n'en ayant que quarante à dépenser, brusque les opérations et vit aux dépens de l'ennemi, ne fait prendre personne dans les places, n'abandonne pas son artillerie, ne fatigue pas ses troupes et ne les envoie pas à l'hôpital en traînant la guerre en longueur.

DES AVANCEMENTS.

On ne fait pas assez de distinction des deux genres de mérite dans notre profession : les officiers, extrêmement brillants à la guerre et qui ne sont bons qu'à cela, et ceux qui sont utiles pour former le soldat, l'instruire et le manœuvrer. Les deux genres sont nécessaires, et ceux qui réussissent sont faits pour les grandes récompenses ; mais lorsque les talents ne se trouvent pas joints avec la valeur si brillante dont je viens de parler, sans décourager ceux-ci il doit y avoir des avancements proportionnés à leur mérite. Du grade de capitaine ils peuvent très bien passer à celui de lieutenant-colonel, de celui de lieutenant-colonel à celui d'officiers généraux, parce qu'ils sont très en état de faire des dispositions, et trouveront plus aisément des gens habiles pour les petits détails que d'autres capables peut-être de former des projets et de les exécuter vigoureusement. C'est par cette raison-là que je voudrais qu'on fît lieutenants, puis adjudants, puis majors, puis colonels, ceux

qu'on jugerait les plus capables. C'est ainsi que je suis fâché de ne pas voir passer dans différents genres de service ceux qui ont des dispositions pour aller au grand.

Deux campagnes dans les Croates, une dans les housards, une dans l'infanterie et une dans les dragons, formeraient plus un officier que le règlement : il est fait à merveille, et on y avait pourvu; mais la pratique, jointe à cette méthode et à cette explication excellente de tous nos devoirs, nous rendrait bien supérieurs à ce que nous sommes.

L'ancienneté pour l'avancement est quelque chose de bien pernicieux : on se repose là-dessus, et l'on ne fait rien pour mériter ce qu'on croit qui est dû. Les actions de guerre, les blessures, l'intelligence à dresser des recrues et à en faire des soldats, à commander sa compagnie, son bataillon, voilà des titres. Que ce soit le mérite, et non l'almanach, qui décide des fortunes; sans cela, à quoi servirait le pouvoir de les faire? Asservi à la date, on avance malgré soi les officiers les plus anciens, mais aussi très souvent les plus ignorants de l'armée.

Les généraux trop économes et trop pauvres, qui regardent leur régiment comme un bénéfice,

qui n'y vont peut-être jamais et qui n'y dépensent rien, ont une considération nuisible au bien du service. Qu'on leur donne plutôt des gouvernements ou des pensions, s'ils sont braves et bons. A cela près, les souverains souvent se privent d'un grand plaisir, par la crainte, bien louable certainement, d'être injustes : ils s'asservissent à une loi contre eux-mêmes : ils donnent des droits à l'ancienneté, par exemple, pour avoir des régiments ; on les avait regardés comme affaire de grace, et il n'est pas indifférent de les donner à un général intéressé ou qui y laisse tous ses gages.

C'est très bien fait, je crois, de ne pas payer les généraux plus qu'ils ne le sont, puisque l'on ne se soucie pas qu'ils fassent plus de dépense qu'ils ne le peuvent; et j'estime plus celui qui ne donne à dîner qu'à son adjudant pour pouvoir assister quelque blessé, que celui qui ennuie ou se laisse ennuyer par trente convives, et ne fait pas de bien à l'armée ; mais c'est surtout le colonel propriétaire qui y est presque obligé, puisque son régiment augmente de beaucoup ses appointements.

Un colonel propriétaire doit être le père et la mère de son régiment : il faut qu'il surprenne

le secret d'un brave officier pour l'aider, sans blesser sa délicatesse, ou payer ses dettes à son insu. Les femmes, les enfants, les veuves des bons soldats, un courageux bas-officier, qui a quelques défauts qui l'empêchent d'être avancé, ont droit à ses bienfaits. On peut ainsi réparer un passe-droit nécessaire. Une autre dépense, qui ne l'est pas, mais dont un grand seigneur, qui est colonel propriétaire, ne peut pas se dispenser, c'est l'embellissement du régiment par la beauté des hommes, à qui il faut, par conséquent, donner plus d'engagement ou de paie, et par tout plein de recherches, de plumes, de panaches, de coquetteries, et nombreuse musique, etc. C'est par toutes ces raisons et pour épargner la recrue ou les cantons que les princes de l'Empire sont très propres à avoir des régiments, où ils envoient beaucoup de leurs sujets : et c'est ainsi que la maison d'Autriche se les attacherait et aurait encore une plus belle armée.

Les recommandations, les attestations, sont encore souvent la cause du mauvais choix que l'on fait, soit pour les avancements, soit pour ces régiments à donner dont je viens de parler; il faudrait un châtiment exemplaire pour ceux

qui par là feraient tort aux bons sujets. C'est cette malheureuse coutume qui a créé souvent des chevaliers qui ne ressemblaient pas aux chevaliers romains, ni à ceux de la belle chevalerie. C'est aux feux des soldats, le soir d'une bataille; c'est aux grand'gardes, aux piquets, en marche, aux détachements : c'est là qu'on apprend ce que vaut un chacun : il n'y a point de meilleurs juges : on ne se trompera jamais à les écouter; et si quelques uns se laissaient aller au plaisir de dire du mal, il n'y aurait qu'à recourir à la pluralité des voix pour s'en assurer.

Les feldzeugmeister demanderaient aux lieu tenants-généraux, ceux-ci aux généraux-majors, et ceux-ci ensuite aux officiers d'état-major, ceux qu'on a vus se distinguer; et le lendemain d'une affaire, des croix, des pensions, des avancements distribués à propos dans l'armée, la rendraient invincible.

Mais aussi le moindre petit doute devrait être éclairci. Il ne faudrait point de ces réputations équivoques, de ces sens louches, de ces éloges si faibles ou si méchants, de ces *mais* si terribles..... « Il est brave, mais..... » Les cassations devraient être le fruit de ces propos, s'ils sont

justes, ou de cette incertitude de bravoure, si elle est au point d'être mise en doute.

Les souverains, par trop d'envie d'avancer, de récompenser, se sont ouvert, sans le vouloir, des sources d'embarras pour eux et de mécontentement pour les autres : ils peuvent s'épargner bien des sollicitations, et à l'armée bien des inquiétudes. La soif des avancements qu'on croit possibles ne laisse personne jouir tranquillement de son grade. La Russie, l'Angleterre, la Prusse et la Hollande sont réservées pour le grade de feld-maréchal : un, quelquefois deux, rarement trois, en sont le nombre; personne ne songe à le devenir. Il y a peut-être quatre ou cinq contents de moins que dans notre armée et dans celles du roi de France, mais aussi quarante mécontents de moins. Ce grade, moins multiplié, en a bien plus de considération, et ne serait donné qu'au très peu de généraux qui ont rendu les plus grands et les plus vieux services, ou qui sont destinés à en rendre à la tête des armées, au commencement d'une guerre.

Voici encore un avancement qui m'a toujours déplu, et qui fait plaisir à deux ou trois généraux, mais de la peine infailliblement à quarante

qui se trouvent dans le calendrier, mais point à l'armée, où il n'y a guère que deux ou trois généraux de cavalerie, ou *feldzeugmeister*, qui sont deux mots et un grade qui m'ont toujours paru déplacés.

On devrait dire, comme chez les Romains, *général de cavalerie ;* mais ils n'en avaient qu'un, et nous en avons trente : si l'on ne dit pas *de la*, cela ne signifie pas le grade, puisque le général major et le lieutenant-général de cette armée sont aussi généraux de cavalerie.

Un autre tort de ce mot-là, c'est qu'un général doit être autant d'infanterie que de cavalerie ; il a les deux armes sous ses ordres, et doit s'entendre autant à l'une qu'à l'autre. Le mot de *feldzeugmeister* est encore plus ridicule, et j'en ai eu toute la honte lorsque, l'étant devenu lorsque j'étais à une armée étrangère, tout le monde venait me faire des questions sur notre artillerie : j'étais obligé de dire que le grade ou moi nous étions mal nommés, si cela avait voulu dire véritablement *général d'artillerie*. L'origine de cela vient peut-être de ce qu'un général qui y présidait eut le rang sur les lieutenants-généraux de l'armée, et qu'ensuite on nomma de même les plus anciens, à qui l'on

voulait accorder aussi le rang sur les autres.

Nous avons communiqué ce même tort dans les armées de l'empire. Les Russes disent *général en chef* tout aussi mal-à-propos; car cela a l'air d'être au-dessus des maréchaux, puisque nous en avons quelquefois trois ou quatre dans une armée qu'ils ne commandent pas : c'était le prince Eugène qui en était le général en chef, puisqu'il les avait sous ses ordres. Les Prussiens et les Hollandais disent *général d'infanterie :* il y a à dire là-dessus ce que j'ai dit du général de cavalerie.

Puisqu'on ne peut pas nommer ce grade intermédiaire entre le lieutenant-général et le maréchal, ce serait presque une raison de le réformer. Une autre moins frivole, c'est qu'on déshonore un brave lieutenant-général en l'y nommant et le renvoyant chez lui, si l'on ne le croit pas en état de commander une aile.

On se prive ainsi de quantité de braves gens, excellents comme lieutenants-généraux, mais peu capables d'occuper le rang supérieur, à qui l'on doit confier de gros détachements et des commissions intéressantes, sans alarmer la délicatesse des anciens lieutenants-généraux. Il y aurait moyen de ne les donner qu'à ceux qui

en sont plus capables. La cajolerie du commandant de l'armée, son adresse à trouver des prétextes, une espèce d'envie qu'on témoigne d'avoir les premiers auprès de soi, s'entendent avec leur amour-propre. On gagne du temps; ils espèrent devenir l'un des deux ou trois maréchaux; la guerre recommence, et on suppose qu'ils le soient devenus. Ils ne sont pas assez aveugles sur leur compte pour se présenter; le service se fait, et tout le monde est content.

Quelle belle institution que la croix de Marie-Thérèse et les médailles, et quel beau but surtout on s'est proposé! Les abus qui s'y sont placés d'abord à côté, ne peuvent pas en balancer l'avantage; mais ne pourrait-on pas les diminuer?

S'il y a des actions qui parlent d'elles-mêmes, il me semble que le général-commandant qui porterait vingt croix dans sa poche à la bataille devrait en distribuer sur le champ de la victoire.

Il me semble que les assauts, les prises de redoutes, de batteries, les réserves ou soutiens donnés à propos avec rapidité, sont de ce nombre; qu'un officier de ligne, ne pouvant pas faire plus que son camarade, ne peut guère l'avoir dans un chapitre où il y aurait de l'intrigue.

Les officiers qui le composent sont quelque-

fois à trois cents lieues des affaires, dont ils jugent très mal d'après les relations, trop bien ou trop mal faites, et des attestations données légèrement. Il y a même de l'air à en donner : on fait entendre par là qu'on a été à cette attaque, pour laquelle on dédaigne de demander la croix pour soi.

On devrait faire le procès à un officier qui, évitant peut-être un plus grand danger qu'il partagerait avec sa troupe, la quitterait pour faire, à bon marché peut-être, à lui tout seul une espèce de belle action. Tout cela n'empêchera pas que l'ordre militaire créé par l'immortelle Marie-Thérèse, qui regardait son armée comme sa famille, ne soit pas le plus bel ordre du monde, ainsi que celui des soldats.

Les médailles d'or et d'argent, dont on a l'obligation à l'empereur Joseph, attirent à ceux qui les portent le respect de toute une ville : il ne s'agit aussi, pour les bien donner et pour que le résultat même n'en soit pas pernicieux, qu'à examiner si le soldat n'est pas sorti de son rang pour faire parler de lui : dans une occasion, bien rare à la vérité, il peut se distinguer tout seul, par un grand service : certes, la médaille est bien donnée.

DE LA DISCIPLINE.

On a quelquefois été tenté de croire qu'en ôtant cette effervescence à la jeunesse qui compose une armée, on lui ôtait une partie de son courage; ou qu'en domptant sa vivacité dans la conduite particulière de tous les jours, on s'en privait un jour de bataille, où cependant elle est bien nécessaire : point du tout. Comme c'est un jour de fête, où l'on passe ordinairement beaucoup de liberté, et où la confusion qui règne la favorise, les troupes, qui sont retenues tout le reste de la campagne par la plus grande sévérité, s'en trouvent dispensées ce jour-là. Après avoir fait leur devoir avec le plus d'ordre qu'il a été possible, elles en sont plus ardentes; et quand on les lâche dans ces occasions, elles sont comme ces dogues anglais que l'on a retenus long-temps à l'attache : le plaisir et le profit qui suit ordinairement une bataille gagnée les consolent aisément d'être si long-temps dans la gêne pour y parvenir.

La première discipline consiste à régner sur les esprits. Quand on ne peut pas aller par l'enthousiasme, comme feu le roi de Prusse, ou le fanatisme, comme Mahomet, il faut aller par la confiance : la route est sûre, et elle est connue. Il faut distinguer la discipline de la subordination : celle-ci existe souvent sans celle-là, et celle-là fait peu d'attention à celle-ci, qui va toute seule.... Le prince Eugène aurait fait pendre un colonel ; mais il riait avec les enseignes d'ordonnance. J'ai vu une armée où il n'y avait de discipline qu'une demi-heure le matin, et deux heures et demie le soir : c'était à la parade et à la comédie. Il en faudrait à la cour, qu'il faut subjuguer au point que personne n'y raisonne ; il en faudrait au quartier-général, où l'on prendrait par la tête le premier officier-général de mauvais augure ; il en faut en marche, où la moindre petite difficulté, où une remarque, une de ces impossibilités qu'on trouve toujours quand on en permet, peut faire le plus mauvais effet. Pour ne pas employer, à établir la subordination dont j'ai parlé plus haut, les ressorts si précieux et si nécessaires pour la discipline, il est utile d'avoir au service de grands noms. L'éducation d'un corps d'officiers bien composé

et les égards qu'on est accoutumé d'avoir pour la naissance, dispensent un colonel de dire : « Res- « pectez-moi, parce que je suis colonel. » Cela doit être, quand même il aurait été soldat dans le même régiment, et le mérite qu'il lui a fallu pour arriver à ce grade est un moyen peut-être encore plus sûr; mais le colonel qui est entre ces deux classes, a plus à faire pour établir la subordination; et comme je suis bien éloigné de croire aux qualités d'un grand seigneur plutôt qu'à celles des autres, qui en ont souvent davantage, ce n'est qu'à mérite égal que je juge que la préférence qu'on lui donnera sera utile, surtout dans cette occasion-ci. D'ailleurs, je veux que le soldat respecte son caporal autant qu'un feld-maréchal; que le caporal en fasse autant pour son sergent; ainsi des autres. Alors l'on est sûr que la discipline est bien établie dans un régiment, par conséquent dans une armée. Il ne faut pas la mal dépenser : plus on fait de lois, plus on crée de fautes; mais de même il y en a pour des choses de peu de conséquence. Si un général ou un soldat met du prix à des minuties, elles cessent de l'être dès qu'elles sont ordonnées. Il ne faut pas s'en permettre le nom. Ce que des gens peu profonds

nomment ainsi est nécessaire, parce que si l'on défait le plus petit anneau de la grande chaîne, tout se défait ensuite. La toilette du soldat, le chapeau de l'officier, le bouton de sa culotte, tiennent par cent anneaux imperceptibles au premier des chaînons. Un ordre donné pour une bagatelle est aussi sacré que l'ordre pour battre l'ennemi. Qu'on tremble et qu'on s'abaisse; qu'il n'y ait qu'une seule ame dans tout le militaire, une seule voix; que tout y soit égal et traité également; point de faveur ni de prédilection en la moindre chose.

Quelle armée dans le monde, quelle troupe ne doit pas tomber sous les coups de celle que l'ordre, la valeur et la sévérité mènent à coup sûr à enfoncer les rangs de l'ennemi!

Il faut de grands châtiments pour en épargner de petits, mais fréquents; ou il faut fermer les yeux sur une faute commise peut-être par légèreté, ou par quelques officiers ou soldats recommandables par quelque belle action. S'il y a eu quelques choux ou quelques pommes de terre de pris en marche, en passant, lorsqu'il n'y a qu'à se baisser, sans arrêter pour cela la colonne, ou à cent pas du camp, je crois qu'on peut faire semblant de ne pas s'en apercevoir. Si l'on prend

plus qu'à manger, si l'on prend de quoi vendre; pour l'honneur du service, pour l'humanité offensée et pour se faire aimer, il faut faire passer les verges à celui qui aura battu, volé ou pillé: l'autre punition est le bâton, que je recommande pour les raisonneurs; mais il faut distinguer parmi ceux-ci les raisonnants et les raisonnables.

On confond trop les uns avec les autres. Je conçois très bien que si, au lieu de faire un flûteur, M. de Vaucanson avait pu réussir à composer deux cent mille soldats, ils auraient d'abord été beaucoup plus aisés à nourrir, car il n'eût fallu que de l'huile pour les entretenir, et ils auraient eu plus sûrement la volonté déterminée de celui qui aurait fait mouvoir les machines: mais comme il ne faut pas plus dégrader notre espèce qu'elle ne l'est déja, qu'elle est assez humiliée par les misères attachées à la triste humanité, qu'on lui permette au moins de sentir, si on ne lui permet pas d'exprimer; qu'on punisse les propos et les actions, mais qu'on ne pénètre pas dans les pensées. Le soldat qui raisonne pour lui seul est assez malheureux, puisqu'il voit qu'il est la victime de l'ambition des uns et de la charlatanerie des autres. Ce ne sera point de raisonner

qui lui fera fuir le danger : il le regardera peut-être comme une borne à son esclavage, et le soldat raisonnant sera assez raisonnable pour n'être pas raisonneur. Qu'on pardonne ainsi aux nations qui ont le malheur de réfléchir, et qu'on n'appesantisse pas la main sur elles avant de savoir si par le raisonnement même, par des représentations, des exemples, des encouragements, on ne peut pas les exciter à l'honneur. Si ce moyen manque, il est bien aisé d'employer celui de la toute-puissance. Qu'on ne s'imagine pas que le soldat russe soit automate; il raisonne par saint Nicolas, patron heureux de ce brillant empire; il raisonne par la prédestination; il raisonne par Catherine-le-Grand, qu'il croit et qu'il rend invincible. Le soldat français est excellent dans les armées qui ne sont point de sa nation et qui sont disciplinées : sa raison le porte à éviter de commettre des fautes pour lesquelles il serait puni, et surtout à n'être pas raisonneur. Il voit d'abord à quel homme il a affaire : dès qu'il connaît son officier, il se range lui-même pour sa conduite. Ainsi de quelques autres nations encore, à quelques nuances près. Mais si le raisonnement annonce de la mutinerie, ou pouvait l'exciter, ou était

une réponse sous les armes, ou un regard, un air de mauvaise humeur, c'est le cas du bâton; de même qu'une mutinerie, une désobéissance, le bras levé d'un soldat contre son supérieur mérite le *standrecht*.

Où le sentiment finit, le bâton commence : point de milieu. Les *mezzi-termini* ne valent jamais rien. Ou de l'honneur, comme les nations vives, spirituelles; ou la verge de fer, comme les autres, souples à force d'être dures, bornées et obéissantes : le soldat a bien des maîtres; il faut commencer par les observer, et voir si plus de cent pédagogues subalternes, sans les autres, n'abusent pas de leurs marques de dignité; quels licteurs que nos caporaux, et que leurs faisceaux sont pesants! que de cannes levées au moindre mot pour frapper souvent l'innocent! Que ce châtiment, admirable quelquefois, est employé mal à propos! Comme il devient inutile à force de s'en servir souvent! Il n'est point à réformer, mais il faut savoir l'employer. Je ne trouve point que des soldats qui se sont battus en duel en gens d'honneur, et à qui cela n'est jamais arrivé, soient dans le cas de l'essuyer. Il appartient à ceux qui s'y sont pris de mauvaise grace, ou à qui cela arrive

souvent, parce qu'ils comptent sur leur adresse, ou bien que ces combats qu'on peut arrêter d'abord par d'autres punitions, sont l'effet de l'ivrognerie. Ce crime est si horrible à mes yeux, que je ne ferai jamais aucune difficulté de faire battre ceux qui y sont sujets, de même que les raisonneurs, ceux qui volent leurs camarades, les incorrigibles, et quelquefois les maladroits à l'exercice: ceux-ci ne sont pas toujours tout à fait dans le cas d'être assommés; mais la plus petite réplique d'un mutin n'est jamais sans conséquence. Je crois cependant qu'il vaut mieux en donner rarement et beaucoup que peu et souvent: ceci est vilain à détailler; cependant il faut bien le dire. Du reste, il est prouvé qu'il vaut mieux en donner sur le derrière que sur le dos, puisque nous en avons souvent vu des suites affreuses à la poitrine pendant toute une campagne. On peut faire voir aisément au reste des soldats, qu'on ne traite ceux-là de cette façon-là que parce qu'on ne les juge pas dignes d'en porter le nom, et qu'ils font si bien déshonneur au régiment, qu'on s'en défera à la première occasion.

Il n'y a point à craindre que cette manière d'obtenir son congé prenne à un certain point.

Il n'y a point d'honnêtes gens, tels dégoûtés qu'ils soient de notre métier, qui voulussent le quitter au prix de cinq cents coups de bâton; car il faudrait en avoir eu autant entre cinq ou six reprises pour être jugé indigne de l'honneur de servir son prince. Voici ce qu'il faudrait faire : Le bâton devrait plutôt être une baguette renforcée qui pique bien, mais n'estropie point : on n'a pas le temps, à la guerre surtout, de faire un procès à un coupable; on n'a pas d'arrêts à lui donner, et d'ailleurs c'est une punition agréable aux paresseux; faire porter les armes, mettre aux fers, aux doubles fers, et ce qu'on appelle à la dernière maille, déforme et défait la position qu'on cherche à donner toute l'année au soldat. Qu'on laisse le préjugé du déshonneur pour l'espèce de bâton dont je veux qu'on ne se serve plus que pour donner quelques coups en passant si l'on en mérite; mais que ce qui s'appelle châtiment à la compagnie se fasse par de bonnes et grandes gaules entre les mains d'un bas-officier. Toutes les peines militaires se réduiraient à ces deux-là, excepté la mort pour ceux qui ont tué, et les travaux publics pour certains déserteurs et les pécheurs endurcis.

DE LA SÉVÉRITÉ.

La véritable ne s'annonce pas ; elle n'est pas revêtue d'un appareil odieux ; la terreur ne marche pas devant elle ; mais la fermeté et une crainte juste l'accompagnent. Il faut la distinguer de l'austérité : celle-ci met du prix à toutes les non-valeurs ; à tous les jugements rétrécis par l'ignorance et la prévention. Elle fait fuir le plaisir ; elle fait la guerre même aux tolérants, inquiète même tout le monde, et porte le trouble et la désolation dans les garnisons et dans les camps. Qu'on punisse ceux qui font des fautes en secret, sachant qu'ils font mal : tous ces petits crimes à la dérobée ont des suites plus fâcheuses que ceux qui se commettent ouvertement. Je passerais plutôt une grande table de Pharaon aux postes avancés, où il faut tenir les officiers alertes et dispos, réunis et fort gais, que tous ces tête-à-têtes et ces petites parties de gens qui se ruinent. La publicité de Lacédémone devait ôter beaucoup aux plaisirs, et

c'était peut-être l'intention du fondateur. La publicité, par rapport au jeu dans une armée, ferait connaître ceux qui s'y livrent le plus ardemment. Cela les retiendrait, et avec l'air de laisser faire à chacun ce qu'il voudrait, on viendrait à bout de ce qu'on ne peut guère empêcher.

Il me semble que la première sévérité ne doit se porter que sur les premiers chefs, la seconde sur les grades inférieurs, la troisième sur les officiers de l'état-major. On peut être sûr que ceux-ci la feront passer avec tout l'empressement possible aux officiers, à qui l'on peut très bien ôter un peu de liberté pour la donner au plus grand nombre, qui dépend d'eux.

Les avancements faits, surtout pendant la guerre, à l'égard des jeunes gens qui se sont distingués, les mettent dans le cas de prêcher, de corriger et d'instruire leurs anciens camarades. L'amitié, le goût pour le plaisir, qui réunit encore le besoin de liaison, la société enfin, quoique très éloignée du ton de familiarité, que des subalternes passablement élevés ne peuvent prendre...: tout cela engage à bien de l'indulgence; on se dissimule ce que l'on voit, on craint de décourager : c'est pour

éviter ces inconvéniens qu'un chef doit tout examiner et redresser par une sévérité qui l'empêche d'être obligé d'être dur dans la suite.

L'ajustement, la police intérieure, l'exercice, tout en va mieux. Si les premiers généraux sont bien grondés, si les autres sont mis aux arrêts, et si ceux qui dépendent d'eux sont mis au prévôt, la crainte des fers contiendra bien souvent les derniers grades; de compte fait au bout de l'année, il y aura bien peu de punitions, et le colonel indulgent, pressé par ses supérieurs, sera même justifié à leurs yeux. La raison se manifeste aisément, surtout quand elle est armée. Des fers ! dira-t-on ; quelle expression ! Le cachot des Français me paraît moins lyrique; prison n'est pas plus harmonieux et éloigne les officiers de leur corps dans un temps où ils peuvent se distinguer. Que cela est cruel et maladroit ! Quel plaisir c'eût été pour des jeunes gens qui ont peut-être culbuté des tentes ou troublé le repos du quartier-général, de réparer leur étourderie les armes à la main !

Il y a un article sur lequel je crois que l'on ne saurait trop sévir; c'est celui des manœu-

vres, même en temps de paix; on doit envoyer au prévôt un officier-général qui formerait sa troupe sous le canon de celui contre lequel il manœuvre. On devrait faire mettre aux fers un officier particulier dont le peloton fait feu sur un autre de son régiment ou d'un régiment voisin; car cela arrive à la guerre et à l'exercice, et je crois que ceux qui perdent la tête ne la retrouvent pas un jour de bataille.

S'il y a des ouvertures dans une ligne, si l'on n'est pas partout à deux ou trois hommes de hauteur, s'il y a la moindre confusion à laquelle les officiers ne remédient point sur-le-champ, les punitions, et, je dis plus, les humiliations doivent fondre sur les auteurs de toutes ces fautes-là. Ce sont des crimes même, puisque de là dépend la vie de tant de milliers d'hommes et le salut de l'état. Que le chef de l'armée fasse pleuvoir ses bienfaits sur l'officier dont il trouve le peloton parfaitement en ordre, bien joint, bien aligné aux deux qui sont à côté, et ses trois rangs bien formés, malgré la poussière, le tapage et la fumée de l'exercice. Il est inconcevable qu'on exerce sans tirer : cela ne sert absolument à rien. Quantité de régiments qu'on célébrait

grands faiseurs de tours, grands escamoteurs de fusils, ne savaient plus ce qu'ils faisaient dès qu'ils avaient de la poudre; elle ne suffit pas même; il faut des balles, et de ces deux points, employés par gradation, on passera aisément au troisième et à la dernière, qui est d'en essuyer.

Si la sévérité que je recommande ne s'exerce que sur nous dans un gouvernement, quoique je ne le veuille pas tout-à-fait militaire, je crois que l'armée ne peut pas se soutenir. Il serait bien juste et bien excellent, pour entretenir la parfaite égalité dans un pays, d'employer dans les charges civiles et dans la magistrature les braves et les respectables officiers que les blessures ou les fatigues empêcheraient de servir. Ils me rappelleraient bien plutôt l'image d'un sénateur ou d'un consul dans les beaux jours de la république, que des écoliers, de mauvais avocats, qui, pour avoir passé licence, en prennent beaucoup dans les pays où ils sont employés. La justice distributive serait bien plus exactement observée : nos procédures, à nous, sont courtes; on n'y gagne point d'argent, et l'on s'y ennuie. On finit le plus tôt possible; il n'y a ni vacations ni commissions, ni ce qu'on

appelle descente sur les lieux. Nous ne pillons ni l'accusé, ni l'accusateur, ni le souverain. On serait prompt, juste, sévère; les deux parties d'un état seraient traitées également. Et quand je parle de faire justice, comme il y a justice de bonté et justice de sévérité, que la grace soit toujours à côté du glaive. Surtout point d'échafauds; ils ne présentent qu'un spectacle horrible pour chaque individu qui pense séparément, et amusant pour les mêmes, dès qu'ils sont rassemblés. On court aux bourreaux comme aux Cassandres, et les exécutions ne font pas plus d'effet à présent qu'une tragédie de Shakespeare.

EXCELLENCE DE NOTRE ARMÉE.

Je parierais qu'elle n'est pas généralement reconnue : il faut donc la prouver. C'est à l'extinction des préjugés détruits par notre constitution militaire, dont je parlerai ensuite, que nous la devons ; raison de plus pour que je dise toujours *guerre aux préjugés*. L'armée autrichienne est la seule armée nationale, quoique composée de plusieurs nations. Le roi de Prusse a très peu de monde de la sienne dans ses troupes, et recrute dans le monde entier. C'est pour cela qu'il nous faudrait des soins et des dépenses dans l'Empire pour y enrôler et le prévenir. Le roi de France a des Allemands, des Suisses et des Irlandais; mais ce sont des mercenaires qu'un rien mécontente, et qui dépendent de l'union du ministère avec les princes de l'Empire, avec les cantons helvétiques, et des intelligences qu'il faut avoir en Angleterre. Louis XVI ne régnait que sur des Français; François II règne sur vingt peuples différents, depuis le golfe de Venise jusqu'à la Manche, et bientôt, j'espère, de la mer

Noire jusqu'au Rhin. La fidélité, la bravoure et l'enthousiasme des Poméraniens, des Brandebourgeois, ont opéré des prodiges pendant la guerre de sept ans; mais cette dernière partie était personnelle à Fréderic-le-Grand. La manière de tirer parti de cent mille étrangers qu'il avait dans son armée, parmi lesquels il se trouvait toujours trente mille Français, tenait encore au génie de ce prince général-soldat. Tous les Français se ressemblent, à peu de chose près, depuis l'Escaut jusqu'aux Pyrénées : ils portent au moins le même nom, et il n'y a pas assez de caractère distinctif d'une province à l'autre pour y exciter autrement l'émulation. D'ailleurs, comme il n'y a pas de cantons pour les régiments, le soldat gascon, de garnison à Condé, est tout aussi étranger que s'il était à Prague ou à Berlin, ce qui fait que l'armée française n'est pas nationale. Soixante mille Croates, qui ne désertent jamais, sobres, obéissants, faciles à conduire, infatigables, et aussi beaux qu'excellents, font l'honneur et la sûreté de notre armée. Il y a sous ce nom, qu'on donne mal à propos à plusieurs nations, des nuances de caractère dont on peut tirer le plus grand parti. Il est également tourné au bien. Les Lycaniens, les

Agaliens, les Sluyniens, les Warasdens, les Creutzers, les Saint-Georges, les Broders, les Carlftœders, les Gradiscaners, les Péterwaradins, les Banalestes, les Illyriens, les Esclavons, les Wallaques, ont, avec des esprits différents, les grandes qualités que j'ai citées plus haut. Soixante mille Hongrois, pleins de valeur et d'intelligence, en font une autre partie bien considérable; dix-sept mille Wallons, qui joignent l'honneur des Français et leur gaîté dans le plus grand feu à la patience des Allemands, ont toujours rendu les plus grands services, et, par la milice qu'il serait très raisonnable d'y introduire, sans être le moins du monde à charge au pays, pourraient être portés à trente mille. Six mille Italiens, ambitieux et vifs, sont excellents à employer, et ne valent rien, à la vérité, lorsqu'ils sont mal commandés. J'ai été bien content des miens, au siège de Belgrade. Des milices du Tyrol et de Bregentz, si l'on veut, peuvent être employées bien utilement. Vingt mille Polonais Galliciens, qui sont répartis dans les régiments allemands, sont excellents. Quand le pays sera encore plus accoutumé à nous, il sera peut-être encore mieux, pour l'esprit de corps, d'en faire des régiments nationaux. Il n'y a rien de meilleur

en Allemagne que la petite partie que la maison d'Autriche possède en Souabe. Les Bohêmes et les Moraviens, qui font le plus grand fond de l'armée, sont solides et admirables pour des réserves, parfaits manœuvriers et *inbattables* s'ils sont bien disciplinés et menés par d'habiles et braves officiers d'état-major. Les pays héréditaires, qui ne passaient pas pour être si militaires, le deviennent tous les jours. On a vu, au milieu de la guerre, Vienne même fournir un régiment qui a fait des merveilles partout. Nous ne faisons pas mal, malgré cela, de glaner un peu sur les autres nations, pour ménager nos cultivateurs et nos manufacturiers. Les Français ressemblent beaucoup aux Turcs, en furie générale, en valeur personnelle, en désordre et en découragement. Il n'y a cependant point de pays où il y ait plus de point d'honneur et d'esprit. Les Anglais sont plus acharnés, mais ils sont braves sans être soldats, et chevaliers sans être officiers ; c'est-à-dire que le service et la discipline ne se verront jamais chez eux. Les Allemands restent, dans le plus grand feu, de pied ferme, sans la moindre difficulté. Je n'en ai jamais vu mal faire, que lorsqu'un régiment était

mal tenu, mal discipliné et mal exercé. Ceux qui ont les trois avantages opposés à ces défauts sont, à mon avis, la plus grande perfection du mécanisme qui répare le manque de l'art : les roues en sont admirables; mais cependant, si plusieurs cordes manquent à la fois, je ne réponds de rien. Les Russes sont des murailles, m'ont dit les Prussiens; mais les murs ne marchent pas: ils ne sont pas assez instruits pour une guerre européenne. On les tuait, mais on ne les battait pas. En les attaquant en marche, les tournant, autrefois, et envoyant souvent de l'artillerie avec la cavalerie, où ils ne s'y seraient pas attendus, on les aurait battus peut-être, mais cela ne peut plus arriver depuis le règne de Catherine-le-Grand; car l'enthousiasme pour elle les rend sûrs de vaincre partout. Voir les Turcs, courir à eux, croiser la baïonnette, leur sabre, l'enfoncer dans leur sein, escalader les murs, a été, pendant deux guerres, l'affaire de quelques minutes.

Les Espagnols sont morts à Rocroy; les Hollandais, à Malplaquet : les Suédois ont paru, disparu; mais ils vont encore disparaître. Les vrais enfants de Mars se trouvent tou-

jours dans les rangs des Gustave-Adolphe, des Charles XII, Henri IV, Fréderic, et ceux qu'animeront les discours et l'exemple d'un grand roi.

Bientôt l'éducation rendra l'éducation si égale, qu'on ne connaîtra plus personne. Un jeune homme élevé à Pétersbourg, Stockholm, Bade ou Milan, ou La Haye, par des maîtres français, qui sont répandus partout, ressemble à celui qui est né à Paris. Le spectacle, qui s'établit à présent dans les pays éloignés de la capitale des théâtres, rend encore le maintien, la tournure, le ton et la langue plus générale. Berlin avait la même gloire par rapport aux armes que Versailles, pour la grace. Bientôt on ne connaîtra plus les armées, puisque toutes veulent devenir celles de Fréderic. Si l'on a des corps de nation assez considérables pour se donner la peine d'y en entretenir l'esprit, je le conseille. Si l'on n'en a pas assez, il faut que les étrangers prennent celui du service où ils sont; qu'on ne distingue ni Turcs, ni Français, ni Polonais, ni Allemands dans les rangs autrichiens; que tout soit soumis au même traitement, et qu'il n'y ait qu'un seul esprit vivifiant

qui de son souffle anime ce qui n'est sans cela que *rudis indigestaque moles*. J'ai peut-être déja cité ce latin-là; mais c'est que rien n'exprime mieux une mauvaise armée.

DE NOTRE CONSTITUTION.

La vente des emplois n'est pas; mais, pour l'avoir permise pendant quelque temps, on s'en est bien trouvé pour établir le travail infatigable de l'intérieur d'un régiment. N'ai-je pourtant pas vu tout le monde s'élever contre cela? On a donc bien du plaisir à trouver tout mauvais? « Quelle cruauté! disait-on. Les blessures, « le service, ne sont donc plus des titres? C'est « le riche, le jeune, qui l'emportent sur le pau- « vre et sur l'ancien ! »

Mais c'est que ce n'est pas cela du tout : la vente qu'on permet quelquefois dans une monarchie où l'état militaire a une aussi bonne constitution que la nôtre, est un moyen de récompense et de repos. Un officier de fortune, par sa valeur, a mérité à quarante-cinq ans une compagnie ; il ne peut guère se flatter de commander l'armée ni même un régiment; c'est un grand avantage pour lui de se retirer du service avec un capital de mille louis, un ca-

ractère d'officier d'état-major, et l'indépendance.

Quand on dit que tout cela va mal, c'est pour qu'on croie que si on laissait faire celui qui crie, tout irait mieux. J'ai la bonhomie de chérir le règlement à l'exercice et l'usage de l'armée où je sers. La vente qu'on a interrompue, parce qu'on en a abusé, est un moyen de se débarrasser de tous les mauvais officiers qui ont trop bien servi pour qu'on les casse, et trop mal pour qu'on les avance. Je compte parmi ceux-là ceux qui n'ont pas assez de bonne volonté à la guerre, et assez de talent à la paix. Ce sont presque toujours les mêmes. Autrefois il y avait encore de ces vieux brillants un jour de bataille, qui se moquaient moyennant cela du petit de taille de leur troupe: mais heureusement il n'y a plus de ces teneurs de mauvais propos; ainsi l'on peut croire à tout hasard, que celui qui ne veut pas obéir, qui ne veut pas s'instruire et qui n'aime pas son métier pendant la paix, fera fort mal dans tous les temps.

S'il y a de ceux-ci parmi les acheteurs, parce qu'il est très possible de se tromper dans le choix; s'ils n'ont pas fait la guerre, il n'y a aucune grâce à leur faire; on peut très bien leur

faire prendre leur démission; et, au lieu d'avoir privé les plus anciens d'un emploi qu'ils n'auraient peut-être pas eu de long-temps si celui qui l'occupait ne l'avait pas vendu, ils l'ont au bout de deux ou trois ans qu'on a reconnu l'inhabileté et l'incorrigibilité d'un jeune homme qui est entré au service.

Et puis, quelle économie pour la caisse des invalides! Il est tout simple d'ailleurs que ce ne sera pas celui qui est près d'y aller ou près de mourir, ce qui est à peu près la même chose, à qui l'on permettra de vendre. Il est très aisé de décrier un service : on vend tout, dit-on. Ne dirait-on pas que la cour vend les gouvernements, les emplois, les régiments des officiers morts? Il serait beau de voir des officiers qui se sont distingués dans une action acheter des places de leurs supérieurs tués à leurs côtés! C'est une foire que l'armée, une boutique.... Quel propos! C'est de temps en temps, comme j'ai dit plus haut, un homme dont la conduite est équivoque, l'honneur médiocre, et la maladresse connue, dont il s'agit et dont on se défait sans le rendre malheureux; mais c'est à le remplacer beaucoup mieux qu'il faut mettre tous les soins. Je parlerai ailleurs de ce choix si nécessaire. Végèce et

les autres ont dit et écrit mille lieux communs sur le choix des soldats. Les gens de la campagne, disent-ils : c'est à peu près indifférent ; la discipline égalise tout; et l'armée fût-elle composée de statues, le génie les anime. A la vérité, il n'y a guère de Pygmalions parmi les généraux qui commandent depuis quelque temps. Celui qui sera à la tête des nations vives comme les Français, les Anglais, les Italiens, les Hongrois, doit employer son feu à régler le leur; celui qui commandera aux Russes, aux Allemands, aux Bohêmes, aux Hollandais, doit, comme Prométhée, voler le feu du ciel pour leur en donner. Tout est bon, ou le devient en bonnes mains. « Quel malheur! disaient certains officiers; nous n'avons que des recrues! » J'aime les recrues, moi; elles ne connaissent pas le danger; elles soutiennent à merveille la première bataille ; mais il faut les débourrer, les former, les discipliner et les instruire pour la seconde.

DE LA MÉDECINE.

C'est sans avoir pris le bonnet de docteur, sans thèse, sans avoir tué personne, sans avoir lu Hippocrate, et sans le moindre respect pour ceux qui l'étudient, que je vais dire ce que le service m'a appris. Le pain mal cuit, la friponnerie d'un entrepreneur qui y met beaucoup d'eau pour lui donner le poids; le mauvais fruit, trop de farine; l'eau bourbeuse, l'eau même la meilleure en marche pendant la chaleur; le brandevin, les poëles trop échauffés dans les maisons des paysans, la vieille paille pourrie, l'ordure des cantonnements; toutes les injures de l'air, qu'on essuie sous ces malheureuses canonnières; les ligaments trop serrés, les boutons aux guêtres, les habits trop étroits, la circulation arrêtée; des cols, les jarretières (je ne veux ni des uns ni des autres); une position trop gênée et trop longue sous les armes, l'exercice pendant la canicule, les cuirs qui se croisent sur la poitrine; le poids d'une gibecière raide et chargée de cuivre, qui écrase l'estomac :

Voilà les causes des maladies des soldats. Qu'on ne les gêne pas, qu'on les habille, qu'on les arme, qu'on les équipe, qu'on les campe, comme j'en donne le modèle et la description, je réponds de conserver l'armée ; qu'on les fasse marcher et manger aux heures que je voudrai; qu'on les fasse baigner; qu'on me permette de faire pendre le premier médecin à qui je verrai dans un hôpital faire saigner la droite et purger la gauche, le premier chirurgien qui fera des expériences sur ces pauvres malheureux, et le premier entrepreneur qui voudra gagner sur eux; qu'on donne du vin dans certaines circonstances; qu'on n'épargne pas le veau, le lait, le bouillon, le poulet, aux malades convalescents; dans la mauvaise eau, de l'ail, et le pain trempé dans du beurre et de l'eau chaude, pour ne pas manger toujours froid, lorsqu'on ne peut pas s'arrêter, et avec du vinaigre, toutes les troupes du monde se porteront bien; qu'on ne les tienne pas enfermées, qu'on les loge et qu'on les amuse comme j'ai dit; point d'huile dans les chambrées, ni de houille, vapeurs dangereuses l'une et l'autre; point d'habit de laine, si l'on pouvait, car elle s'imbibe de sueur et exhale une odeur putride;

point de chandelle mal éteinte; un ventilateur pour renouveler l'air; une espèce de gouttière pour l'urine, qui se jette dans les lieux qui seront nettoyés presque tous les jours, et un bouchon à cette gouttière pour que l'odeur n'en revienne pas; point de casseroles de cuivre étamé, elles sont dangereuses; les casseroles de fer-blanc à la guerre, et de terre en garnison; point d'eau dormante, mille petits animaux y déposent leurs œufs; point d'eau de pluie, elle ne désaltère point; on trouve des fontaines et des rivières, les premières sont les meilleures; mais qu'on fasse des étangs près des casernes, et qu'on fasse filtrer l'eau. Que le soldat n'achète point de vin; celui qu'on lui vend n'est autre chose qu'une décoction de quelques fruits rouges avec de l'eau-de-vie, et lui donne des coliques affreuses : la bière est ce qui lui vaut le mieux. D'où vient une si grande quantité d'épileptiques dans les troupes? On devrait en chercher la cause. Il n'y a point de goutte et très peu de petite-vérole. La raison de l'une est, je crois, qu'elle se place dans les articulations et qu'elles sont toutes en mouvement, qu'elle ne peut pas s'y établir. On devrait réfléchir sur les deux objets, et cela serait

même utile pour ce qui n'est pas soldat. Presque point de rhumes, et moins de malades encore, dans la cavalerie que dans l'infanterie, parce que l'odeur de l'écurie est saine, de même que le fumier, lorsqu'il n'est pas vieux : cela est singulier, mais cela est vrai.

Mon régime de corps et d'esprit, mes logements, mes vêtements, feront certainement éviter beaucoup de maladies; mais lorsque deux ou trois fléaux se joignent l'un à l'autre, il faut avoir recours à des praticiens, à qui je ne ferai pas même le tort de donner le nom de médecins, qui est toujours alarmant. Je voudrais que, de même que le capitaine, le père, le gouverneur, le législateur, ne sont bons que lorsqu'ils préviennent les crimes, et point du tout lorsqu'ils les punissent, puisque cela est très facile; je voudrais, dis-je, que les médecins pussent faire de même : mon expérience, ou plutôt celle que j'ai vu faire à des chirurgiens des armées, me porte à croire qu'une demi-once de camphre qu'on porterait sur soi, emportant ou contrebalançant le méphitisme, et exhalant un air défensif, peut préserver de la putridité, de la corruption, des marais, des brouillards, peut-être même de la peste.

Fièvre putride. Ne point saigner, boire sans cesse de la limonade, mais, pour les soldats, du *kislitschi*, boisson russe, excellent acide, et saine; de l'eau d'orge avec du sel de nitre ou de l'esprit acide de vitriol, de l'émétique en lavage; premiers symptômes, constipation, rétention d'urine, assoupissement, rêves, mal de tête, douleurs dans les articulations, fatigue, etc. Si l'émétique n'avance pas assez par le haut, et quelquefois même en bas, purgation avec du sel amer; crise quelquefois le neuvième jour, quelquefois le onzième, et par extraordinaire le vingtième. Pour éviter la rechute, point de bouillon ni de laitage: soupe aux herbes et à l'eau; grande diète, vinaigre et citron.

Colique. Saigner quand elle menace d'inflammation: mais si c'est de l'estomac, vomir; et des intestins, purger et lavements.

Dyssenterie. Du vin, mais point trop aigre, point de laitage, de fruit; du raifort, quelque bonne nourriture farineuse qui engraisse les boyaux; évacuation selon l'indication; purgatifs en petite dose; donner du ton; mais réparer et établir le velouté des boyaux.

Fièvre chaude et inflammatoire. A peu près

même traitement que pour les fièvres putrides.

Du rhumatisme. Celui-ci est plus sérieux, mais ne leur arrive jamais qu'après quelque repos. Tout le temps que la transpiration a lieu par la marche, les exercices ou les batailles, il n'y a rien à craindre; ce n'est que lorsqu'elle est interceptée que le rhumatisme et même d'autres maladies en sont la suite. On y doit prendre garde sans cesse, surtout après des fatigues ou des jeux dans le camp, où ils courent et s'amusent comme des enfants. La tente, la paille, une couverture et la capote préservent; mais dans le temps de repos, ou en quartier d'hiver, par exemple, la plus petite négligence procure ce mal et ne peut se déraciner que par les sueurs les plus fortes.

D'ailleurs, soit pour ce mal, soit pour d'autres, c'est au chirurgien du bataillon à connaître chaque tempérament; car il y a autant de dissemblance de l'un à l'autre que dans les traits du visage. Ce qui guérit un soldat ne fait rien à l'autre. Qu'on se méfie des remèdes à tous les maux comme des selles à tous les chevaux, et qu'on étudie sans cesse l'homme et la nature, on aura dix mille malades de moins

dans une campagne; mais seulement de l'attention à mille petites choses.

Point de prison malsaine, sale, obscure; petite chambre, si l'on veut, éclairée d'en haut, et là au pain et à l'eau tant qu'on voudra, car, en même temps; la diète est saine. Le châtiment des verges fait circuler le sang, il n'y a pas grand mal. Mais point de coups de bâton pour la santé: sur le dos, ils abîment la poitrine; sur les fesses, ils empêchent de marcher de long-temps et occasionnent de grands maux dans les environs. Point de rangs serrés en marche, que l'air y passe à l'aise; point de gêne que celle qui est nécessaire pour les soldats, qui sont aussi enfants que les enfants mêmes; qu'ils ne fassent pas de chemin inutile; si par hasard quelques régiments ou quelques compagnies sont obligés de camper dans un terrain humide, qu'on fasse au plus vite des rigoles autour des tentes, cela est tout simple: on pourrait avoir sur l'un des chariots du régiment une fontaine de sable, même en campagne; on pourrait entourer le puits qu'on fait, de cailloux, et y employer au fond du gravier, s'il est possible: qu'on y jette du sel. Si le pain, par un accident qu'on n'a pas pu parer, est humide, il faut le

couper en tranches et le faire griller. Pour les latrines, je crois que tous les huit jours il faudrait les combler, en faire de nouvelles et les éloigner davantage. Nous avons assez de housards pour ne pas craindre qu'on vienne y enlever nos gens ; c'est du peu de précaution à cet égard, ou plutôt de l'obligation de ne pouvoir pas y faire de grands changements, que les assiégeans dépérissent presque toujours. Il n'y a qu'à voir la différence de la mine d'une armée de siège à une armée de bataille. Ma science, à moi, n'est pas de guérir les maladies, mais c'est de les prévenir. Ma médecine en vaut bien une autre ; pour en avoir même le ton, je dirai : *Ablatâ causâ, tollitur effectus.* La corruption, ce malheureux partage de notre vilaine existence, augmente au point de la finir tout à fait : tout y porte malheureusement ; les éléments même, excepté un seul qui purifie, y contribuent. Il faut bien travailler contre l'un surtout ; se sécher souvent et préserver les pieds et les jambes, car c'est par là que bien des gens périssent. Il faut bien prendre garde aussi à ne pas laisser son vêtement à terre ; on meurt, en détail, de l'humidité et du froid. J'ai vu souvent mourir de chaud subitement ; mais

c'est à cause de ces guêtres serrées que nous avions et de tous ces désolants ligaments. Que de rapports! que de détails! que d'épreuves à faire! Qui sait, par exemple, que le linge des femmes est pernicieux? C'est un sexe charmant, mais un peu incommode, dont il faut se garantir, même dans sa bienfaisance. On voit nos dames en temps de guerre faire de la charpie : on ne peut ne pas les remercier de ce zèle pour l'humanité, et admirer leurs jolies petites mains qui y travaillent; mais si ce n'est pas du linge des hommes ou de table, au lieu de guérir c'est le poison qu'on introduit dans la plaie. J'ai demandé si c'était peut-être le temps d'une santé déréglée ou bien réglée, comme on voudra l'appeler; si c'était celui des accidents auxquels un mari ou un amant les rend sujettes : Dans tous les temps, m'a dit l'habile homme qui en a fait l'expérience. En tout, je ne sais pas si l'usage trop fréquent de la charpie n'est pas un abus; car il me semble qu'elle empêche les chairs de se rejoindre. C'est du physique que tout cela. Veut-on du moral? en voici : Qu'on ne gronde point; qu'on ne tourmente pas. Les officiers molesteurs peuvent très bien déranger la santé. De la gaîté : cela est bon dans tout, à tout.

O nature! nature! C'est vous qu'il faut rechercher; c'est vous à qui les grands miracles sont réservés. N'est-il pas juste que ce soit elle qui raccommode ce qu'elle a dérangé? Le soldat l'a aidée à ce dérangement. Il faut que le colonel, le capitaine, et, s'il le faut absolument, le chirurgien, l'assistent dans cette réparation. Il ne s'agit que de la seconder. Pourquoi les drogues de l'Amérique, les demi-poisons qui souvent en deviennent tout à fait? Pourquoi tant de frais? Imitons les chiens, qui cherchent dans la prairie et qui y trouvent ce qu'il leur faut: imitez presque toujours les autres animaux. Le remède est (j'ai cette bonne idée de la Providence) dans la même partie de l'Europe que le mal. Que deux chirurgiens (il y en a dix-huit) ne soient que des herboristes ou herboriseurs ou botanistes, qu'on leur apprenne à connaître les simples; que deux chirurgiens ne soient que des apothicaires, qu'ils fassent les préparations, qu'ils achètent la matière première, on évitera les comptes et les quiproquo de ceux de la ville; que deux autres soient employés à guérir, ce qui, au lieu de donner la vie, donne souvent la mort; qu'il y ait encore des surnuméraires de ces trois talents-là, en

cas qu'il y en ait de malades; que deux autres soient habiles dans les maladies des os; deux au moins anatomistes; deux excellents pour les blessures; que les autres veillent aux hôpitaux, et, indépendamment de ce talent de discipline, qu'ils aient des connaissances, et surtout de l'humanité. Qu'un chirurgien-major soit assez savant pour savoir qu'il ne sait rien : mais qu'il soit bien élevé, bien instruit, philosophe presque, fort expérimenté, encouragé par de bonnes récompenses dans sa vieillesse; qu'il fasse de bons bandages pour les ruptures; qu'il soit le confident et l'ami des soldats. Je parie ma tête qu'avec tout ce que j'écris ici depuis une heure, et de tout mon cœur, il n'y aura jamais plus de dix malades, un jour portant l'autre, à l'hôpital, et que l'hôpital ne coûtera pas cinquante ducats par an. Point tant de mercure, employé si légèrement, qu'il fait plus de mal que le mal même; plus de précaution dans la manière de l'administrer : point tant de sublimé corrosif; beaucoup d'eau en dehors et en dedans; des bains et de la tisane. Les pauvres malheureux ont bien de l'avance sur nous pour la guérison; ils sont toujours en régime. Qu'on visite les femmes et les filles du régiment. Que les chirurgiens des

villes, menés par les curés mêmes, s'il le faut, qui devraient en faire une fonction pieuse, visitent les femmes et les filles un peu pauvres de leurs paroisses, sous prétexte que ce soit pour la sûreté et la santé des mariages, qu'on ne devrait pas permettre sans cela; on assurerait, à l'abri de la sainte sévérité d'un sacrement qui devrait être aussi charmant qu'il est sacré, les amours des citoyens et des militaires; on ne les y encouragerait pas pour cela : mais il me semble que tant qu'on n'arrêtera pas ce penchant si doux, reçu en naissant et mis en valeur quatorze ans après, on doit l'empêcher de faire au moins du mal, autre que celui de la société, qu'il dérange quelquefois; c'est du bas souvent qu'il arrive, il monte quelquefois jusqu'à la cour. Si dans tous les étages, les rangs et les pays, on prenait ces précautions, on verrait les roses et les lis à leur place : le paradis terrestre serait partout, car on aurait chassé le serpent.

DES HOPITAUX.

Il pourrait y avoir le plus beau règlement du monde là-dessus, et l'on pourrait y faire des dépenses exorbitantes, que l'on manquerait souvent à ce qui est le plus nécessaire. Il est très malsain de coucher deux lorsqu'on se porte bien; cela devient mortel lorsqu'on est malade : on en revient, heureusement pour l'humanité. Quel spectacle affreux pour un malade, de tourner ses yeux à demi éteints vers un camarade expirant à côté de lui de la même maladie !

Il s'y passe des duretés bien incroyables; souvent, en visitant, on me dit dans la langue du malheureux que les chirurgiens condamnent, qu'il mourra le soir, et un petit rideau que l'on place un instant après au pied du lit est l'étendard de la mort. C'est là le champ de bataille où il périt plus de monde que dans les combats. C'est en faisant transporter les ma-

lades, c'est en les chargeant en piles sur des chariots où ils le deviendraient s'ils ne l'étaient pas, qu'on les prive de la moitié de la campagne. On craint que l'ennemi ne les prenne : quand même ces ennemis seraient le peuple des Caraïbes ou des anthropophages, ils ne choisiraient pas ce moment-là. Outre les représailles d'humanité que les deux armées se rendraient mutuellement, intérêt même à part, qui peut douter que l'ennemi vaincu, preuve de la gloire du vainqueur, ne cesse d'être ennemi dès que sa prise même atteste sa puissance? Les arbres d'une forêt, frappés par la foudre, étaient même sacrés chez les païens. C'est en hôpitaux qu'il ne faut ni entreprises ni administrations générales; que toutes les maisons auprès du camp soient retenues pour les malades de chaque régiment : que les généraux étalent, s'ils veulent, dans le camp la pompe de Darius; qu'ils élèvent jusqu'au ciel les pavillons d'or et d'azur; mais qu'ils laissent les villages à des gens souvent plus utiles qu'eux.

On verra aisément la dépense et l'emploi : pourquoi se servir d'infirmiers ? Si ce sont des jeunes gens, ils seront durs, et sont faits

pour aller se faire blesser eux-mêmes ou en blesser d'autres ; s'ils sont vieux, ce sont des espèces de vieilles garde-malades qui leur donnent tout ce qu'ils demandent, à l'insu du chirurgien-major.

DES TERMES.

Ce n'est que pour les étrangers et les pays où il y a malheureusement des exemptions de conscriptions et des privilèges qui les mèneront à leur perte, surtout lorsqu'ils seront entourés de ceux où il n'y en a pas. Trois ans sont trop peu : arriver à seize ans, partir à dix-neuf! on n'a pas le temps de faire un soldat. A six ans, on l'a fait; mais on est fâché de s'en être donné la peine sans aller à vingt-deux..... Douze dégoûtent de s'engager sans terme, désolent ceux qui sont pris : il faut un milieu à tout cela. Je crois que neuf ans est ce qui vaut le mieux. Celui qui a servi ce temps-là a de la peine à faire autre chose; il se rengage, et deux termes font la vie d'un soldat. Si pendant le premier et le deuxième de ces engagements il veut pour quelque argent, comme il est introduit si utilement chez nous, vendre sa capitulation, il s'assure une vieillesse heureuse et tranquille; les maladies lui donnent des droits

aux invalides, de même que les blessures. Fût-il étranger, il devient citoyen; on prend de lui un nouveau soin, et l'on se charge de sa famille, s'il en a.

C'est en vain qu'on s'imagine que cela tourne la tête; que ce poste, pris par intérêt ou par légèreté, porte le désespoir dans l'ame, ôte le goût du service et oblige à déserter. La désertion est une maladie qu'on ne fait passer qu'en ôtant les occasions. J'ai vu pendre plusieurs hommes qui devaient avoir leur congé dans quelques jours. C'est en faction souvent que le mal leur prend; rien ne peut alors les arrêter. Mille potences, si elles étaient plantées sur le chemin, ne serviraient qu'à en augmenter l'envie. C'est si bien même un attrait pour eux, que l'on ne voit guère exécuter un déserteur sans qu'il y en ait un ce jour-là. Cela tient à l'imagination; et celui à qui il ne passe pas par la tête de ces malheureuses extravagances, sera aussi content au régiment, devant y passer sa vie, que s'il n'avait que deux ans ou deux jours à y demeurer. C'est même une consolation pour eux, puisqu'ils savent qu'ils n'ont plus besoin de chercher ailleurs le repos et la récompense. Ils connaissent le service où ils sont; ils s'ac-

quièrent l'estime et la reconnaissance de leurs supérieurs ; ils y mènent une vie beaucoup plus agréable ; on les cite aux recrues ; ils sont considérés, et la considération vaut mieux qu'un morceau de papier où il est écrit *six ans*, après lesquels ils en vont chercher d'autres pareils dans tous les services du monde.

DES SEMESTRES.

C'est ce qui met notre service au-dessus de tous les services du monde. Le citoyen rendu à son pays, le fils à son père, le laboureur à son champ, l'amant à sa maîtresse, pendant six mois, si l'on n'a pas besoin de lui, inspirent l'amour pour le prince et la confiance pour le colonel. Que de mauvais propos n'a-t-on pas encore tenus là-dessus? S'il travaille, dit-on, cet homme n'aura plus l'air soldat. Il n'y a point de danseur de l'opéra qui donne meilleure grâce, et en moins de leçons, qu'un de nos bas-officiers : c'est l'affaire de quinze jours. La canne sous le menton, des mains et des maximes vigoureuses.

Au bout d'un mois que le recrue est au régiment, on peut le laisser retourner où il veut. Il gardera l'air soldat pour le dimanche à la grand'messe de la paroisse : il aura peut-être un peu l'air de son village en faisant ses foins ; mais, dès qu'il verra au régiment celui qui lui

a appris les belles manières, il les reprendra bien vite; et puis, disait-on, ce soldat ne voudra pas travailler. Il retourne chez lui pour obliger ses parents à lui donner deux culottes de toile blanche. Il leur est à charge au lieu de les aider. Le curé en a peur; il séduira les filles, il battra les hommes.

Point du tout. On désire les semestriers; on les reçoit bien; on est content d'eux; ils sont contents de tout le monde. Quand il y en a peu, et pour peu de temps, ils prennent le premier genre; mais, lorsqu'il y en a beaucoup, et qu'ils ont des permissions de huit ou dix mois, ils ne peuvent plus faire les fats et les seigneurs. On ne fait pas attention à eux. Ils redeviennent ce qu'ils étaient, et l'armée coûte moins, augmente et s'embellit sans diminuer ni appauvrir les quatre ou cinq royaumes et les cinq ou six grands pays qui la fournissent.

DES MARIAGES.

Malheur à ceux qui voient *contre* avant de voir *pour* ! c'est bien fait de plaindre tout en soi-même avant de juger. Qu'on examine tout d'abord en bonne part. Le mauvais côté à saisir se présentera assez de lui-même. C'est comme cela que l'établissement le plus raisonnable est celui qui attache à la patrie ; qui en resserre les nœuds si l'on en est, et qui les donne si l'on n'en est pas. Il faut à la vérité songer à des entreprises, des manufactures pour les enfants : il faut faire filer les mères, les loger sainement pour qu'elles donnent à l'état des gages de leur reconnaissance et de leur santé; elles n'en donnent que de misère, par le peu d'attention qu'on fait souvent à un objet bien essentiel : si l'on peut procurer des filles de bourgeois à de beaux soldats bons sujets, on fera la fortune de ces jolis garçons, qui feront une jolie race à l'état.

Si on en a soin, on ne verra pas cet air malsain des enfants qui à peine peuvent grimper

les escaliers détestables et raides des casernes. On ne fait, en permettant de mauvais mariages, que se préparer une génération mal bâtie qui ne sera jamais propre au service.

DE LA CONSCRIPTION.

Si elle avait été bien faite du temps de David, il aurait mieux fait de choisir la guerre que la peste. Je ne suis pas étonné que ce mouvement de vanité lui ait si mal réussi, s'il n'a pas eu en vue de connaître la force et le nombre de ses sujets pour régler la composition de son armée. Il serait cruel, sans doute, ce moyen, et l'on pourrait en abuser si l'on voulait. Mais le souverain qui ne veut que remplir par là les devoirs d'un père de famille, ne sera pas exposé à faire des injustices en taxant à volonté des pays qu'il ne connaît pas. Tel n'a de préjugés contre telle ou telle autre opération que parce qu'il n'a pas eu le mérite de la proposer; la prévention reste, les résultats sont attaqués, et la faveur décide. Peu s'en est fallu qu'on ait empêché cette conscription dans nos pays, et on l'attaque encore bien mal à propos. La raison est qu'on est fâché de ne pouvoir plus cacher au souverain la popu-

lation, les facultés de chacun et le petit despotisme des seigneurs et de leurs gens d'affaires. Quoiqu'il y ait peut-être quinze mille hommes inscrits dans un canton pour un régiment, il n'y en a peut-être pas un quart qui y entre. Comment, sans cette obligation de servir sa patrie, pourrait-on avoir trois cent mille hommes en campagne? Si l'on ne comptait que sur les recrues volontaires, on serait bientôt subjugué par ses voisins. D'ailleurs, avec les semestres et les invalides, cette cruauté apparente est au contraire le bien du sujet et du souverain à la fois. Qu'on se souvienne de la faiblesse de notre armée, ou plutôt de sa non-existence, à Molwitz, et à tous les commencements des guerres que nous avons toujours eues en voulant les éviter, et où l'économie et la difficulté du recrutage ne faisaient paraître nos régiments complets que sur le papier.

DES MAGASINS.

Je pourrais, comme un autre, élever ma voix contre tout ce qui se fait de bon dans une armée; je pourrais dire : on ne pensait pas ainsi autrefois, et tout allait bien. J'ai déja assez vu pour voir que tout allait mal : examinons les mauvaises raisons qu'on oppose à l'établissement des magasins. *C'est un argent mort :* que deviennent les corps de métiers ? Le marchand craint-il d'avoir dans sa boutique vingt mille aunes de drap? Pense-t-il que cela ne contribuera pas à la circulation? Il les a considérées, au contraire, avec joie, et s'attend bien à tirer l'intérêt du temps que cela reste inutile dans ses armoires immenses; que cette même quantité, si tant est que c'en soit une, se trouve chez le souverain ou chez le particulier, les manufactures n'en profitent pas moins; et, si l'on pousse l'économie jusqu'à même se servir des matières premières, tous les citoyens profitant de la diminution du prix

que cela doit apporter dans un pays, supposé même que cela ne soit pas, qu'est-ce que vingt ou trente mille hommes à habiller dans quelques provinces où il y a plusieurs millions d'habitants? Et supposé encore que ce souverain tire à lui l'avantage que retireraient cinq ou six particuliers de ses états, n'est-il pas bien plus heureux de reverser ce profit de la caisse de quelque riche négociant dans celle de gens qui n'en ont pas? Moins de cadenas à des bureaux que le luxe commence déja à embellir, moins de gens inutiles dans un comptoir. S'imagine-t-on que les tailleurs et les cordonniers sont fort utiles dans un gouvernement? C'est un bonheur de plus d'en diminuer le nombre. Il est aisé de calculer la quantité de gens à qui les uns et les autres ont affaire. On trouve que les uns et les autres, après avoir vêtu et chaussé leurs villages, sont très-souvent ces fainéants que l'on rencontre sur les grands chemins, la canne sous le bras, comme en Bohême surtout, qui demandent des secours aux passants. Ils aiment mieux chercher un autre pays que d'être utiles à celui où ils sont nés : des laboureurs et des soldats, voilà ce qu'il nous faut; c'est aux villages à fournir les uns et les autres : des ar-

tistes et des artisans dans les grandes villes, et dans les petites des manufacturiers de choses bien communes.

Qu'arrivait-il lorsque l'armée avait souffert un échec considérable? On faisait des affaires avec les entrepreneurs, comme nos enseignes font souvent avec les juifs de Prague, de Metz et de Presbourg. Nos colonels étaient traités en jeunes gens de famille : ils recevaient pour peu beaucoup; mais qu'importe? La cour payait, le régiment devait être tout neuf à l'entrée de la campagne, parce que d'un premier coup-d'œil à la revue dépendait souvent la fortune des officiers d'état-major, et ce qui coûte à présent cinq cent mille florins coûtait alors plus de trois millions. A vingt-un ans, chef du régiment de mon père, mon colonel étant pris, mon lieutenant colonel, mon major et mes camarades tués, ne pensant qu'à mon bonheur et mon plaisir, je remerciais un nommé Herzel Kuh d'avoir la bonté de ne pas faire payer plus cher son drap, son cuir, sa toile.

On dira peut-être que cela n'est utile qu'en temps de guerre, et qu'alors il est difficile de transporter les hôtels, les édifices, avec soi; il est aussi égal qu'il y ait au quartier-général

pour soixante régiments cent vingt chariots, que si chaque régiment en traînait deux à la suite, comme il nous est souvent arrivé pour notre Mortirung; et puis on dira que tout cela se gâte et devient inutile si la paix est longue. Dès qu'on est chargé de la partie la plus importante à l'Etat, on ne doit s'occuper que du temps où elle lui rend les plus grands services; il faut choisir entre avoir la paix, parce qu'on est prêt à faire la guerre, ou avoir la guerre, parce qu'on n'est pas prêt à la faire; et quand même tous les soldats seraient les premiers ouvriers de la monarchie, ne sont-ils pas ses premiers enfants? Tant mieux si c'est à eux qu'on doit un trésor qui entretient trois cent mille hommes chaque année, et qui est en état d'équiper deux fois à neuf le même jour deux grandes armées prises, défaites, dépouillées, sur le bord du Rhin, de la mer Adriatique, du Danube ou de l'Océan. Que tout se taise en faveur de la promptitude, de la sûreté et de la simplicité de la manutention militaire, qui exécute à présent le projet le plus vaste et le plus économique.

DES LOGEMENTS.

On voit des pays se plaindre si on leur envoie beaucoup de troupes. Ils disent que les soldats sont à charge aux paysans chez qui ils logent, qu'ils les tourmentent, qu'ils les empêchent de travailler, qu'ils sont exigeants; le curé dit qu'ils sont de mauvais exemple; les seigneurs, qu'ils recrutent leurs vassaux. D'autres pays prétendent que, s'ils avaient des troupes, il y aurait plus de consommation de vivres, que l'argent ne sortirait plus, que la population même y gagnerait. Je vois partout le militaire faire des mécontents d'une façon ou de l'autre. Ce n'est point un roman que je fais : l'exécution serait facile. Qu'on distribue dans les landes, les bruyères, les pays perdus, trop secs ou trop humides, des terres aux soldats, ils dessècheront les unes, ils arroseront les autres, ils défricheront, ils laboureront; on verra encore renaître ce temps, ce beau temps où *gaudebat tellus vomere laureato*; on en fait plus en agriculture et en guerre

à présent que *Cincinnatus*. Nos soldats sèmeraient mieux dans le mois de mars, exerceraient mieux le mois d'avril, de mai et de juin, moissonneraient mieux ensuite, vendangeraient peut-être, et planteraient encore après. Ces villages militaires seraient entourés comme les camps des Romains; sans avoir l'air de se méfier de personne, on observerait tout le monde. Les généraux, les chefs de tous les ordres, les officiers, les métiers et les marchands les plus nécessaires logeraient extérieurement et entoureraient ces habitations par une ligne circulaire, quoiqu'il serait nécessaire d'y établir la confiance, et qu'établissant ainsi le soldat il est tout simple qu'on la gagnerait. Il y aurait des patrouilles, des piquets, des gardes, pour entretenir toujours l'esprit de service. Les vergers deviendraient des champs de Mars, et les troupeaux feraient place aux bataillons. Si l'on trouve ce projet trop vaste, en voici un autre bien plus simple.

Que les villages, que les paysans qui logent, et que les villes qui logent mal, se rachètent de cette obligation; que l'on bâtisse des casernes, et qu'on les bâtisse à mon gré; qu'on y déploie, s'il est possible, toute la magnificence de la première cour

de l'Europe ; que les soldats autrichiens soient mieux logés que les électeurs; que des trophées, des colonnes et la noble architecture décorent nos façades. Si les circonstances présentes empêchent une dépense dont on retirerait cependant bien l'intérêt, qu'on s'occupe au moins de l'intérieur; qu'au lieu de ces lits larges, épais, noirs et malsains, il n'y ait que des sangles suspendues avec quelques lattes pour les soutenir; que l'air moyennant cela puisse y passer toujours, en employant des matelas épais de cinq pouces et larges de deux pieds et demi, que chaque homme ait le sien; qu'il y ait au moins un grand pas de distance de l'un à l'autre, et jamais de feu dans la chambre où l'on couche; il vaut beaucoup mieux qu'il y ait soixante lits dans une grande salle éclairée de deux côtés; et il est nécessaire que les fenêtres ne soient qu'à deux pieds au-dessus du lit; car si elles étaient plus haut, l'air ne pourrait pas emporter les miasmes. Une autre salle pareille à l'autre extrémité du bâtiment, où logerait l'autre moitié de la compagnie; deux salles de la même grandeur, qui seraient leurs salles d'assemblée, chauffées un peu pendant l'hiver, et au milieu une cuisine générale. On ouvrirait

les fenêtres partout; on ne coucherait pas, on ne passerait pas la journée dans cette infection et cette odeur de mangeaille si malsaine. Dès qu'on aurait fini son repas sur les cinq grandes tables qui seraient dans chaque salle d'assemblée, on rapporterait les pots au buffet général; des bancs plus larges qu'ils ne le sont ordinairement serviraient de canapés tout le long de la muraille; il y aurait outre cela des bancs circulaires autour de chaque table, et quelques sièges volants pour ceux qui n'aiment pas l'ordre. C'est là que se mettraient les conteurs, les plaisants et les musiciens; on danserait peut-être autour d'eux, et, dans les joies générales, on verrait de ces rondes qui annoncent si bien la gaîté. On s'accoutumerait pour cela à faire passer dans la cuisine les cinq tables, qui seraient faites de manière à être transportées, de même que pour exercer lorsqu'il ferait mauvais temps. Ce serait de ces canapés qui resteraient que, partie en ordre, partie en manière de plaisir, les vieux soldats instruiraient les recrues. Qu'on ne dise point que tout cela est chimérique : chaque salle serait de quarante-cinq pieds en carré. Ce serait par conséquent deux cent vingt-cinq pieds pour une compagnie :

doublant cela, ce serait quatre cent cinquante. Deux étages et le rez-de-chaussée logeraient un bataillon ; une petite mansarde légère, ou plutôt un attique avec un toit à l'italienne, qui lui donnerait de la grâce, logerait les femmes, les enfants et les magasins. Qu'on examine les horribles bâtiments où sont renfermés nos malheureux condamnés à l'ordure et à l'obscurité; on trouvera qu'avec la perte du terrain par les escaliers toujours roides et mal faits, avec les corridors et les dix ou douze mauvaises petites chambres qu'il faut à chaque compagnie, on occupe plus d'espace de cette façon-ci que de la mienne; mes escaliers, à moi, seraient pris dans les angles de la cuisine générale, que j'arrondirais pour y donner plus de grace en manière d'ovale.

Pour l'économie, il y aurait certainement les deux tiers de profit à faire sur le chauffage seul; mes petites sangles feraient un objet très considérable, eu égard à la dépense présente des bois de lit; plus de plaintes, bon air et l'air gai partout. La propreté, et la santé qui en dépend, devraient être seules deux motifs assez puissants pour exécuter dans l'instant ce que je propose ici. Les armes seraient les plus

beaux meubles de ces appartements. Dans l'élévation, qui serait aussi de quarante-cinq pieds, il y aurait la garde-robe de chaque soldat, placée dans des tablettes au dessus de son lit; son fusil et son sabre en sautoir à côté de lui; les bas-officiers auraient chacun un petit bureau pour leurs affaires, et une armoire en tous genres de commodité; on ne négligerait rien pour donner la plus grande idée de l'ordre de cet établissement. Je ne sais si les cuisines dans les souterrains ne vaudraient pas encore mieux que ce que je dis plus haut. Il faudrait alors avoir des voûtes fort plates; que la cave eût trois pieds au dessus de terre et la fenêtre cinq... Point enfermer les casernes; que tout y soit exact; mais que tout y respire la liberté; que ces bâtiments soient au milieu d'une grande prairie qui en fasse la cour; qu'on y exerce, qu'on y saute, qu'on y coure aux barres, qu'on y joue à toutes sortes de jeux qui fortifient le corps et amusent; que cette prairie ne paraisse pas être entourée, mais cependant qu'elle le soit d'un haha qui ne lui ôte pas la vue de la campagne, lui en communique le bon air. Pour ne pas perdre de terrain, on ne peut guère prendre plus de la largeur du bâtiment, qui se-

rait d'un demi-bataillon. On pourrait marcher comme cela, en avant, en arrière, à peu près cent cinquante pas : et, après avoir travaillé dans les chambres d'assemblée s'il pleut, pendant l'hiver, dans la prairie s'il ne fait que froid seulement, on n'exercera plus que par bataillon, par régiment, et même par brigade, à l'automne ; après la moisson, dans les champs.

DES SUCCESSEURS.

Je passe à un fils d'abattre le dernier corps-de-logis du château que son père vient d'achever de bâtir, cela est dans l'ordre apparemment, car cela arrive tous les jours, mais il faudrait respecter un édifice aussi respectable que celui qui est bâti sur l'exécution des ordres et sur l'uniformité. A-t-on vu souvent l'officier-général qui arrive à la tête de ce que nous nommons aile, département ou brigade, faire cas des ordres qu'il y trouve? Il n'y a que quelques paresseux, qui, n'examinant rien heureusement, laissent les choses comme elles sont. Si l'on a un peu de talent, on veut en donner des preuves; et comme on travaille toujours plus pour soi que pour l'intérêt général, on veut s'annoncer par quelque trait de lumière.

Que les ambitieux attendent; que les imaginatifs s'arrêtent: il y a tant d'occasions dans le cours d'une carrière militaire!

Pour le colonel qui arrive, on sait qu'il sera

doux, si son prédécesseur a été sévère. Heureux encore si ce n'est qu'à l'égard du soldat, et qu'il tienne bien les officiers ! On est sûr aussi que, pour se faire un mérite vis-à-vis de ses généraux, il sera dur si celui qu'il remplace n'était qu'indulgent. L'un arrive au point de gagner la confiance de ses inférieurs, l'autre se trouve dans le cas d'avoir celle des supérieurs. Le grand nombre séduit le premier ; la puissance console le dernier. Si celui-là ne faisait qu'alonger, ou celui-ci raccourcir les habits, il n'y aurait pas encore là de quoi se fâcher tant ; mais c'est à la discipline, à l'exercice, et presque à la justice, qu'ils en veulent. Il y a les points fondamentaux de tout cela : il y a bien les règles générales du service ; mais on ne peut pas tout prévoir, et au lieu d'une abnégation de soi-même, l'amour-propre, vrai Protée, qui prend la forme du zèle et du désintéressement, vient faire souvent bien du ravage dans notre métier.

DES RECRUTEURS
ET DES RECRUES.

Les beaux esprits militaires ne savent seulement pas ce que c'est. Ils les dédaignent tout au moins; c'est cependant une chose bien essentielle, ce sont nos nourrices. Il faut bien les choisir. Quoiqu'on puisse fermer les yeux sur la quantité de petites ruses innocentes, il ne faut pas leur en laisser faire qui ôtent la confiance. Les masques sont permis; les recruteurs prennent souvent des uniformes comme ils veulent. Ils supposent de nouvelles levées. Les housards, par exemple, séduisent beaucoup en général. Il n'y a point de pays où l'on n'aime mieux servir dans la cavalerie. Il faut que le commandant de la recrue soit de la plus grande rigueur. La première faute de subordination ou de friponnerie doit être sévèrement punie. C'est par l'exactitude à payer et l'adresse à pénétrer dans l'intérieur des familles, et à se mêler des affaires de tout le village, qu'on en fait tout ce que l'on

veut. Il faut aller à toutes les fêtes du pays, et les deux ou trois premiers jours ne rien proposer; mais lorsque l'argent commence à manquer aux paysans, c'est alors qu'ils sont aisés à avoir. Il faut profiter des querelles : il y en a toujours dans ces occasions-là, et plutôt que d'avoir des affaires avec la justice, ils s'engagent; ils aiment beaucoup mieux recevoir vingt ou trente écus, que les donner pour un coup de poing: d'ailleurs ils sont regardés comme des tapageurs dans la paroisse : c'est ce qu'on leur fait envisager. Peut-être même que des gens moins délicats feraient naître ces disputes pour en tirer parti. Je trouverais horrible tout ce qui tend à priver un citoyen de sa liberté, si on ne la lui rendait pas de temps en temps, et si on ne lui rendait pas la privation aisée : mais indépendamment de la sûreté des citoyens qui ne servent pas et qui seraient troublés dans leurs possessions, sans les citoyens qui servent; indépendamment de l'obligation de défendre son pays, on ne fait pas une si mauvaise affaire. Ceux qui favorisent l'industrie des recruteurs sont obligés d'en remplir toutes les promesses. S'ils prennent réellement à cœur les intérêts de leurs régiments, ils ne négligent pas ceux de

l'humanité. Les semestres dont je parle ailleurs en sont une preuve, et puis il faut dédommager les parents, si on leur fait du tort en les privant d'un sujet qui leur serait utile : le service des souverains est comme celui de Dieu. Si on en remplit sèchement tous les devoirs, on ne doit être agréable ni à l'un ni à l'autre. Si j'étais dévot, je serais fanatique, mystique tout au moins; j'aurais, je crois, des révélations : je suis soldat, et je suis enthousiaste; je veux qu'on le soit. Je trouve que, pour faire son devoir, la gloire est quelque chose de si rare, qu'il faut s'en donner tant qu'on peut. L'amour de soi bien dirigé devient l'amour des autres. Qu'importe même la cause, lorsque l'effet en est excellent? Qu'on mette, par exemple, un luxe de bienfaisance, d'humanité, à avoir un beau régiment, on donnera du grain et du charbon aux pères de famille. On fera quelques pensions à de bonnes vieilles mères; on les chargera d'en élever les plus jeunes enfants qui promettent de grandir; on achètera aux unes; on consolera, on dédommagera les autres. On répandra de l'argent dans sa patrie : on la débarrassera de gens sans aveu et sans métier, et ceux-là qui n'ont rien de chez eux n'auront rien de mieux

à faire que de monter des gardes et de rester en garnison, pour que les autres puissent en sortir, et ceux-ci feront une classe supérieure qui mériterait d'autant plus de confiance, que, s'ils en abusaient, leurs familles en répondraient; elles seraient intéressées à les renvoyer fidèlement à leurs régiments aux termes convenus. C'est à plusieurs de ces gens honnêtes, qui, par attachement pour leurs drapeaux, y en ramèneraient d'autres de leur village, qu'il faudrait accorder ce que nous appelons la passe de recruteurs. C'est un profit considérable pour eux et leurs parents.

Dans les ruses dont j'ai parlé plus haut, point de mélanges de boisson, pour enivrer plus vite. Qu'on s'en donne le temps, cela vient tout en jasant. Il serait fâcheux de devoir une femme à ces moyens; mais on en a plus aisément que des soldats; ainsi il faut avoir recours aux autres; il faut les amuser de même; car c'est toujours par là qu'on commence pour réussir. Il faut plaire, et l'on ne plaît que par la gaîté et le plaisir. Voici un moyen moins coûteux et plus sûr, que j'ai proposé, il y a vingt ans, exécuté en partie, sans que je croie qu'on ait lu ce qu'on va voir.

Je suppose cent enfants par bataillon; cela fera un fonds de vingt mille recrues à une puissance qui a deux cents bataillons. Ils coûteraient 1,666 florins 40 kreutzers par jour; par conséquent 508,333 florins 20 kreutzers par année. Il y en aurait au moins tous les ans cinquante en état de porter les armes par régiment. Cinquante recrues qu'on ferait ailleurs coûteraient plus de 1,000 florins; par conséquent, soixante-dix régiments en coûteraient 70,000, à rabattre sur la somme de 508,333. On en pourrait tirer cinquante aussi, pour chacun de ces soixante-dix régiments, des maisons de force où l'on enferme quelques étourdis qui ont cassé des vitres, ou qui ont manqué de respect à une vieille tante. Ces deux objets feraient sept mille recrues; cent hommes que l'on engagerait des déserteurs des autres puissances, suffiraient pour compléter tous les régiments, à qui je ne suppose pas une perte aussi considérable chaque année; et tous ces moyens de recrues coûteraient bien peu, et ne seraient point à charge au reste de la nation.

On ne désolerait point les familles par des engagements forcés, on ne porterait point l'alarme dans les villages ces jours de fête des-

tinés à se réjouir ; on n'arracherait point dans les villes, à ceux que l'industrie a placés à la tête de quelques établissements, les ouvriers utiles aux manufactures. Si, par hasard, les sujets venaient d'eux-mêmes se ranger sous les drapeaux de leur souverain, on pourrait être sûr d'une classe de gens à qui l'amour de la gloire et le zèle pour la patrie ont fait prendre un parti qui est ordinairement la suite de la séduction de l'ivrognerie, de la ruse ou du crime. Ce serait dans les corps les gouverneurs des étrangers, et des enfermés dont j'ai parlé plus haut ; on en ferait des bas-officiers excellents et bien fidèles ; ils ne coûteraient presque rien d'engagement, parce que ce serait l'envie de servir seule qui les y déterminerait. Si l'on trouve que tout ce que je destine à la recrue n'est point assez pur, ou assez sûr, qu'on sache qu'à présent l'ordre et la discipline égalisent les caractères, les humeurs, les dispositions, et qu'un Perse qui aurait fui devant un Macédonien, aurait été dans nos armées aussi brave que lui. Tout ce que dit Végèce et tous les livres de guerre, du choix des recrues à la campagne plutôt qu'à la ville, serait inutile à présent ; dès qu'ils sont une fois dans

nos rangs, ils ne pensent plus et n'agissent plus que par nous.

Je n'ai jamais parlé jusqu'à présent que des recrues de l'infanterie; c'est que je voudrais qu'on y recrutât la cavalerie, parce que des fantassins, ennuyés de porter soixante coups pendant huit heures de marche, et aller au bout de cela lentement à la mort, se trouveraient bien soulagés d'aller se porter eux-mêmes au galop dans les bataillons ennemis ; et ils se croiraient avancés de faire le reste de la guerre à cheval.

Voici ce que je voudrais dans les pays où il n'y a point de conscription :

Si un régiment était écrasé dans une affaire, il faudrait bien avoir recours aux sujets du prince. On pourrait y mettre une condition, on dirait : « Tous ceux qui s'engagent volontairement le « feront pour six ans; mais si tel jour, à la revue « de l'inspecteur, le régiment n'est pas complet, « le gouverneur choisira ce qui manque, et « ceux-là y seront douze. » Ils se presseront peut-être alors d'y venir pour six. Le fond de la milice, dont ils seraient tirés, serait la garde du pays, et voici ce qui serait établi dans chaque province : on réformerait les gardes des portes des

villes, des corps-de-garde, des grands chemins, des commis de village, des maréchaussées, qui désolent les provinces au lieu de les assister : et alors, il y aurait pour cent maisons un homme pour la milice; ils ne s'assembleraient qu'un instant après la grande messe, et un vieil officier retiré les ferait marcher quelquefois ensemble. Ils se porteraient partout où il y aurait des désordres; mais il n'y en aurait plus. Ils n'en feraient pas moins leur ouvrage toutes les semaines, et la cour à leur maîtresse le dimanche : où se commettrait-il des crimes ? Dans un village de mille maisons il y aurait dix hommes de milice; de ces dix, il y aurait un dragon monté par la communauté, qui serait trop aise de se racheter à ce prix l'incommodité dont j'ai parlé. Les dragons patrouilleraient de temps en temps sur les grands chemins : on ferait même un marché avec les abbayes et les seigneurs de paroisse; on leur en ferait payer plusieurs, et ils leur rendraient plus de service que leurs mauvais garde-chasses, qui sont les premiers braconniers. Les Suisses, et leurs voisins du Tyrol, du Bergent et du pays de Constance, sont un excellent modèle de milice. Celle de Bregenz a battu une fois, avant ou après la prise de Fri-

bourg, un corps français très considérable. Il y aurait donc encore une patrie alors; on la défendrait, et on donnerait des secours à ceux qui sont obligés d'en sortir pour aller envahir celle des autres.

DES BAGAGES.

Le maréchal de Saxe aurait mieux fait de dire comme il faut régler cette partie-là, que de nous apprendre, ce que nous savons, que cela est fort difficile. Il faut en faire cinq classes:

1° Le trésor, la chancellerie, les chariots du commandant-général de l'armée et l'apothicairerie;

2° Les fours de campagne et les chariots des vivres;

3° Les chariots d'artillerie, de réserve, et les pontons;

4° Les bagages des généraux et des officiers de l'état-major;

5° Les chariots du quartier-général, c'est-à-dire les Marquetender, les Tyroliennes, et quelques marchands privilégiés qui suivent l'armée.

Il faudrait à chacune de ces classes un petit drapeau pour les distinguer, et une contre-marque à tous ceux qui seraient obligés de sortir de la file pour se faire raccommoder. Le Wagen-

meister général partagera en quatre parties les quatre chariots d'ustensiles et instruments nécessaires de ressource et de réparation, pour remédier à tout ce qui pourrait casser en marche.

Je vois déja, avec le plus mince calcul, deux cents voitures à roues entre les généraux et la troupe; j'en vois cinq cents de la réserve, cinq cents de vivres, qui me font mille deux cents, absolument nécessaires, puisque je n'y compte pas la suite inévitable des filles et des valets du quartier-général. Je sais bien qu'il y a cent cinquante calèches à deux chevaux pour les officiers d'état-major de cinquante régiments; mais, comme il y aura des chariots qui seront quelquefois à six, je mets quinze pas pour chacun en particulier, l'un portant l'autre; ces mille deux cents sur une file tiendraient, par conséquent, l'espace de dix-huit mille pas. Mettons seulement quinze mille, parce que je crois que cela suffira, et que dix mille pas forment la distance d'un mille d'Allemagne, et que, par conséquent, cela fera un mille et demi; il n'y aura jamais d'occasion de marcher ainsi, que par un défilé qui serait unique dans un pays où le commerce et l'industrie les ont rendus si prati-

cables à présent, qu'il n'y en a point où l'on ne puisse marcher sur trois colonnes; alors chacune occupera seulement une lieue de terrain. Cela paraît encore très considérable; mais qu'on se mette sur une hauteur à la première marche d'armée, et on verra que cela ne finit pas. Il ne faudrait pas d'autre escorte que l'armée même, qui marcherait en avant, si l'ennemi s'y trouve, ou qui marcherait derrière, si l'ennemi y était. Si quelque régiment ne s'était pas distingué à une affaire, ou perdait beaucoup de monde de désertion ou de maraude, les bagages seraient sa punition. Il faudrait que cette escorte n'eût de poste fixe qu'en cas d'attaque, suivant le terrain, et défendît le Wagenbourg, auquel on devrait bien dresser les charretiers; hors de cela, il ne faut que des patrouilles de côté pour entretenir l'ordre, tirer sur les housards qui s'en approcheraient de trop près, et arrêter les mutins, les ivrognes ou les paresseux, à qui il faudrait donner cent coups de bâton sur le champ.

Pour les terreurs paniques il faudrait encore un moyen plus fort. Si un des conducteurs de ces voitures, s'imaginant tout d'un coup qu'il va être pris, sort de la file, pousse ses chevaux

à droite ou à gauche de la colonne pour gagner la tête ou la queue, où ordinairement il est obligé de s'arrêter et d'être pris réellement, ses chevaux n'en pouvant plus, je conseille au Wagenmeister de le faire pendre.

Il ne devrait être permis qu'aux généraux d'avoir une voiture à quatre chevaux, aux officiers d'état-major d'en avoir une à deux. Le capitaine devrait s'arranger avec ses trois officiers, la cour devrait faire l'entreprise des mulets pour toute l'armée, au commencement d'une guerre; sur la quantité ils ne coûteraient cher à personne, le capitaine et ses trois officiers en auraient quatre pour eux, et deux pour les soldats à l'ordinaire; plus de superflu, une tente, deux uniformes dans le porte-manteau, un matelas et douze chemises suffiraient; plus de batterie de cuisine, à cause de l'arrangement dont je viens de parler. Ce qui a fait augmenter les équipages jusqu'à présent, c'est l'envie de briller autant qu'un de ses camarades qui, étant plus riche, se mettait plus à son aise. Tous les officiers du même grade mis au même taux, personne ne pourrait plus enfreindre la loi. Défense expresse de passer le nombre des portions qu'on reçoit, ordre à ceux qui les tirent

d'avoir autant de chevaux, puisque c'est pour le service qu'on en a fixé le nombre ; châtiment très rigoureux, si on venait encore à les vendre. Voilà d'abord par où l'on devrait commencer :

Je suppose l'armée de 80 mille hommes, formant douze brigades d'infanterie, douze officiers d'état-major par brigade, à deux mulets chacun, feraient 288, mettons 300; douze fois 300, font 3,600; douze généraux majors à quatre mulets chacun, six lieutenants-généraux à six, deux feldzeugmeister à dix, c'est 104 à ajouter, par conséquent 3,704 pour toute l'infanterie.

Je suppose 20 mille hommes de cavalerie, par conséquent soixante mulets pour l'état-major de vingt régiments; vingt pour les cinq brigadiers, dix-huit pour les trois lieutenants-généraux, vingt pour les deux généraux de cavalerie, tout cela fait 118; quarante pour les officiers, multipliés par 20 font 800, qui, ajoutés aux 118, font 918 pour la cavalerie, qui, ajoutés aux 3,704 de l'infanterie, font en tout 4,622. J'en donne vingt-huit au maréchal, cela fera 4,650. Il faut à peu près 1,232 portions de fourrage par jour, à un régiment de cavalerie; vingt régiments en font par conséquent 24,640,

14,304 pour douze brigades d'infanterie à huit bataillons chacune compris les officiers-généraux qui y sont attachés. Les pièces de campagne et les caissons, dix mille chevaux, à peu près pour le train de l'artillerie et des vivres, ajoutés à tout cela, feront 53,594 portions de fourrage par jour pour une armée de 80 mille hommes, avec tous les individus qui la composent, depuis le commandant de l'armée jusqu'à l'aumônier. On en épargnera quelquefois les 4,650 qui reviennent aux mulets, car ils se contentent très souvent de quelque pâturage, et peuvent même se passer, si on est dans le besoin, d'une demi-portion. Je puis aisément prouver qu'il faut à présent 60,000 portions pour une armée de 50 mille hommes. Quelle différence! je n'en demande que 53,594 pour une armée de 80 mille. On pourrait faire la guerre deux ou trois ans de plus dans un même pays.

La cour épargnera d'abord les quinze ducats qu'elle paie pour chaque mulet qu'on fait venir pour porter les tentes, et encore le décompte des portions que les entrepreneurs tiraient à leur profit, aux dépens des provinces où était le théâtre de la guerre; elles étaient déja assez à plaindre de donner beaucoup de réalité pour

des quittances, qui n'ont fait qu'alonger l'embarras des décomptes sans y satisfaire.

Tous les villages, pour éviter les désordres qui s'y commettent au fourrage, s'exécuteraient d'eux-mêmes et l'apporteraient à la tête du camp. On ne fatiguerait point les chevaux à le chercher bien loin, et l'on remédierait, moyennant cela, à tous les prétextes des prisonniers ou des déserteurs. Ce serait du bon ordre ensuite que l'on tiendrait et de l'amitié des habitants, qu'on attendrait de leur part le petit soin d'apporter aussi le bois et la paille ; cela servirait bien à prouver au soldat, que c'est la discipline la plus sévère qui leur procure la plus grande aisance, et qu'en se privant d'un petit bien passager qui lui viendrait par le désordre, il s'en procure de très grands par l'exactitude et la règle.

DES BOEUFS.

La facilité avec laquelle un roi de Hongrie peut en avoir m'a donné l'envie de les employer de plusieurs façons. En attendant qu'ils nourrissent l'armée et que leur tour soit venu, il faut qu'ils servent à la défendre. Trois suffiraient pour traîner une grosse poutre, armée de soliveaux, plus longs, plus légers et plus pointus que ne le sont ordinairement les chevaux de frise. Je voudrais qu'ils fussent presque aussi grands que nos plus grands chariots, et qu'avec leurs grands bois ferrés qui les joindraient ensemble, trois chevaux de frise, tels que je les entends, pussent garnir le front d'un bataillon, moyennant quoi il faudrait dix-huit bœufs pour traîner la défense d'un régiment. Il faudrait que le boucher en eût toujours une trentaine, pour y laisser toujours cette réserve qui se succèderait à mesure que le nombre en diminuerait; il serait chargé d'en faire venir une dizaine tous les cinq jours de la réserve générale, et cela

suffirait, puisqu'il ne faut guère plus qu'un bœuf par jour à un bataillon, les régiments de la seconde ligne mettraient leurs chevaux ou chariots de frise, comme on voudra les appeler, tout le long de l'arrière-front. Pour que le camp fût enfermé comme une citadelle contre la surprise, la désertion, etc., les régiments de cavalerie n'occupant pas la moitié du terrain d'un régiment d'infanterie, outre leur front à eux, ils se chargeraient encore de garnir les flancs. On me trouvera peut-être bien peureux et précautionneux : mes ordres de bataille ont leurs flancs toujours couverts par des bagages, etc.; mais, je le répète, c'est pour ne chercher ni rivières ni montagnes; je camperai comme cela où je voudrai, au milieu d'une plaine. Comme je pense toujours à mes appuis, outre cela, par des masses, je quitterais peut-être mon espèce de forteresse et de timidité, pour combattre en plaine, marcher à l'ennemi et même le poursuivre, ne craignant rien pour une aile, par mon mélange d'armes et de formation. Qu'on approfondisse les effets sur le cœur humain: les transitions subites du comble des précautions au comble de l'audace étonnent l'ennemi qui en a le plus; c'est souvent ainsi que la témé-

rité même est de la prudence. Le titre de l'article est *des bœufs*, et je m'aperçois que je traite de l'âme; qu'on me pardonne un défaut qui n'allait bien qu'à Michel Montaigne.

On pourrait faire une petite flèche devant la garde des drapeaux, qui serait celle du camp, puisqu'il y aurait une porte, qui serait le seul endroit par où l'on pût entrer et sortir. Indépendamment de la sûreté intérieure et extérieure, et de la police la plus exacte, cela épargnerait beaucoup de monde de service; il ne faudrait, au lieu de piquets, qu'une sentinelle à l'endroit où les perches accrocheraient un cheval de frise dans l'autre. Les officiers de l'état-major pourraient très bien se passer de leur garde, car il n'y aurait rien à craindre; et l'on serait sûr d'empêcher les deux fléaux de l'armée, les déserteurs et les espions. Trente-trois fusiliers à la garde des drapeaux, qui seraient appelés les grands-gardes, suffiraient pour tous; à trois hommes par poste à l'ordinaire et à quatre sentinelles pour les chevaux de frise, quatre pour les ailes du régiment, une pour les armes et deux pour les canons, il n'en faudrait plus que sept pour la garde des bœufs, des mulets et du prévôt, et moyennant cela, avec quarante

fusiliers, on se garderait beaucoup mieux qu'on ne se garde avec cent cinquante, que j'ai très souvent vus de service tous les jours. Le soldat au lieu de n'avoir que quatre nuits de libres, tout au plus, souvent trois et quelquefois moins, en aurait douze et treize et quatorze, et s'en porterait bien mieux. On pourrait alors l'exercer et former des recrues tout à son aise dans le premier camp de séjour. Il y avait de la cruauté à tourmenter à cela de pauvres gens qui dormaient tout de bout et qui n'avaient jamais le temps de reposer. Les Romains étaient obligés d'abandonner les ouvrages considérables qu'ils faisaient autour de leurs camps, nous emporterions les nôtres avec nous. Il faudrait encore que ce fût au concours que se fît l'entreprise des bœufs ; les bouchers ne donneraient plus la loi. Ils ne s'entendraient plus avec leurs premiers possesseurs, ou donneraient la viande à trois *kreutzers*, au lieu de la donner à six. Les pâturages abondants qu'on trouve partout pendant l'été, dédommageraient bien de la perte qu'on fait pendant l'hiver.

DE LA

DISTRIBUTION DE L'ORDRE.

On devrait se donner plus de peine pour qu'il se donne juste, qu'il se distribue de même, et qu'il parvienne sans être altéré depuis le commandant de l'armée jusqu'au soldat. Il y a tant de langues et de conceptions différentes, que, même en y portant la plus grande attention, il n'est souvent pas rendu tel qu'il est donné. C'est d'une assez grande conséquence pour que les généraux se le fassent donner par les bas-officiers de leurs brigades, et qu'eux-mêmes le répètent à un adjudant-général qui serait chargé de cette partie si essentielle; cela fournirait même des éclaircissements à bien des choses, qui peut-être en exigeraient. Il faudrait le traduire à l'usage des nations qui composent l'armée, et voir encore si cette traduction est juste. J'ai vu tant de gens faire semblant de savoir l'allemand, qu'à force d'en faire semblant ils s'imaginent le savoir. Pour ne pas être dans le cas d'en souffrir il faut se prêter à l'ignorance

et ensuite punir sévèrement un officier-général, ou le major, ou l'adjudant, qui serait la cause qu'il ne fût pas bien entendu. Moyennant cette précaution, prise tous les jours pendant le cours de la campagne, soit qu'il ne s'y passe rien d'extraordinaire, soit qu'il y ait souvent des détachements qui sortent de l'armée, on sera en repos sur le point le plus essentiel.

Mais ce n'est pas tout encore. Voilà l'ordre, la consigne, la parole, la ville et le saint, partis heureusement du quartier-général, et de chaque régiment; qu'on le suive aux avant-postes, qui, en distraction et à moitié endormis, le demandent à ceux qui s'y présentent, et se contentent d'une réponse qu'ils n'écoutent pas. Si le mot même est juste, cela ne suffit pas, puisque l'ennemi peut l'avoir appris par un espion, un déserteur, ou un prisonnier. Combien de précautions ne doit-on pas prendre pour ne laisser approcher qui que ce soit, officier, ami ou ennemi, que la première vedette doit arrêter! Je voudrais qu'il y eût un signe de reconnaissance moins sujet à caution qu'un seul mot, qui encore, ainsi que je l'ai dit, n'est pas souvent exécuté, et je ne voudrais pas qu'on le donnât pour huit jours, comme cela arrive souvent.

DU PLUS OU DU MOINS

DE MÉPRIS DE LA VIE.

Si vous étiez immortels, à cela près de ne périr qu'à une bataille, je conçois que vous y penseriez deux fois avant d'y aller. Mais un quiproquo d'apothicaire, une lancette malpropre d'un chirurgien, une recette de votre médecin, un couvreur d'ardoises sur un toit, vos chevaux qui prennent le mords aux dents dans une descente, vous mettent tous les jours à deux doigts du tombeau. Êtes-vous malheureux? j'aurai peut-être bientôt cessé de l'être, dites-vous à vous-même, si vous la voyez approcher; vivez sans reproche, elle ne vous paraîtra pas si hideuse, surtout si vous la trouvez dans les rangs de l'ennemi. Elle viendra sèche et décharnée vous arracher à vos rideaux: mais là elle vous paraîtra fraîche, animée, la tête ceinte d'une couronne de lauriers, et un sabre à la main au lieu de sa triste faux qu'elle réserve

aux oisifs du monde, aux élégants, aux gens de cour, d'église et de cabinet.

Que risque-t-on, par exemple, après quarante-cinq ans ? quelques années bien incertaines, qui finissent par être assez tristes; remontant à notre existence, et sortant d'une classe que la réflexion et les raisonnements, qui nous mettent si souvent au-dessous de l'instinct des animaux, rendent inférieure à la leur.

DE TOUS LES ANIMAUX

L'HOMME EST LE PLUS PEUREUX.

C'est ce qui nous rend la plus maladroite de toutes les créatures. Il est clair que cette manière de raison nous empêche de faire ce que les animaux les plus lourds font tous les jours ; aussi il n'en est aucun qui ne nous fît du mal s'il l'entreprenait. Avec un peu de courage nous sauterions aussi bien que les singes, et nous tomberions peut-être d'un troisième, comme les chats, sans nous faire du mal. Voit-on le lièvre, qui ne passe pas pour tout ce qu'il y a de plus brave au monde, avoir peur du tonnerre ? la biche, qui passe pour craintive, craint-elle les revenants ?

Combien de braves gens d'ailleurs, à ce qu'on dit, ne tremblent-ils pas de se trouver seuls dans un bois pendant la nuit et l'orage ? Le vent n'empêche-t-il pas même de dormir? J'en ai vu à qui le mugissement des vagues de la mer, et même de la marée qui remonte vers

les dunes, donnait cet air étonné qui vient de la suspension des sens, cet air enfin qu'inspire si souvent une batterie de canon.

Comment l'homme n'aurait-il pas peur du feu? Il a tant peur de l'eau! C'est le seul de tous les êtres qui ne sache point nager. Il n'y a point de sanglier qui n'y soit habile en venant au monde. A peine y sommes-nous, qu'on nous inspire la crainte, nourrices, gouvernantes, précepteurs, moines, parents; on nous menace, on nous intimide. La peur de l'autre monde, qu'on apprend le plus tôt qu'on peut, nous en fait avoir encore très souvent dans celui-ci, dans ces moments où la voix seule de l'honneur devrait se faire entendre; aussi il faut savoir apprécier ceux qui marchent sur les pas des héros, et souvent ceux qui en ont la réputation. Si on étudie les physionomies avant la bataille, on saura à quoi s'en tenir.

Quelque chose de bien singulier, que j'ai toujours vu arriver, c'est que dans la halte que l'on fait faire ordinairement pour ranger les régiments, les faire reposer et leur donner les dernières instructions, il prend une quantité de besoins à une grande partie des deux lignes. L'absolution générale qu'on leur donne ensuite

ne les fortifie pas contre cette faiblesse de la nature. L'ordre qu'on a distribué la veille n'était pas fait non plus pour les rassurer : il est souvent conçu en ces termes : « Demain on se « mettra en marche avec la grace de Dieu; on « ira sous les armes aux trois premiers coups « de canon d'alarme; les chirurgiens se trouve- « veront vers le centre; les aumôniers seront à « la gauche, et les chariots pour transporter les « blessés seront à la droite. »

Quelle différence de la manière du grand homme, dont nous avons trouvé l'ordre dans la poche des officiers tués à Collin, qui était : « Demain on battra l'ennemi, après-demain « on marchera à Vienne. »

Je ne sais si c'est faute de savoir inspirer la valeur qu'on nous fait accroire qui régnait autrefois dans les armées de Rome et de Carthage; ce qu'il y a de sûr, c'est que dans les nôtres il y a bien des gens qui n'ont pas un air bien assuré, et que parmi ceux qui ont meilleur visage il faut encore les partager en différentes classes : dans la première, les braves par tempérament, c'est le plus petit nombre, mais c'est le plus sûr; dans la seconde, les braves par réflexion, ils ont plus de mérite, mais ils

sont sujets à caution; la troisième, les intéressés, ce sont les moins intéressants, car c'est pour garder leurs richesses et en acquérir de nouvelles, qu'ils affrontent la mort. On peut même partager encore cette classe en deux parties; les ambitieux bien décidés ont un grand fonds d'honneur qui les rend capables de tout entreprendre. Ils ont calculé l'avantage et le danger, et ils s'y livrent avec assez de fermeté pour conserver le sang-froid qui caractérise la plus belle des bravoures. La plus petite subdivision de cette dernière classe-ci tient si fort à celle des gens qui s'en vont tout-à-fait, qu'elle rend bien peu de services pendant le combat. Ils y ont si mauvaise grâce, ils y tiennent si peu, ils ont les idées si embrouillées, ils s'aident si peu, ils ont le visage si long, ils tiennent si mal leur épée, qu'on les connaît fort aisément. Je conseillerais au général-commandant de leur envoyer quelquefois des surveillants pour donner un autre ton à la besogne qu'ils doivent faire.

La sensibilité, cette plus belle partie de nous-mêmes, la délicatesse enfin, est encore un effet de la peur, puisque c'est celle qu'on a du jugement des hommes qui maintient souvent

dans la pratique de la vertu. C'est la crainte des supplices qui arrête l'autre partie des hommes. Tout est pour le monde, tout y fait peur, et c'est la puissance la plus étendue, partagée entre le roi, les lois, les maîtres, puis les maîtresses, les prêtres et le bourreau.

Cependant, pour diminuer ce mal, il faut s'imaginer qu'il n'est point incurable; il faut travailler à le prévenir. L'on a même eu tort jusqu'ici de désespérer de ceux qui n'annoncent pas une certaine ardeur, c'est souvent le défaut de l'éducation : elle serait très bonne aujourd'hui si l'on était décidé à ne pas faire la guerre, mais on n'en est pas encore là; les rêves de cet homme de bien dont parlait le régent ne sont pas encore près de s'accomplir, et, en attendant que la philosophie gagne encore plus généralement, il faut au moins jouer de son reste et profiter du temps pour se distinguer. Nous touchons au temps où, à force de parler d'humanité, d'indifférence et de repos, on sentira qu'il est beaucoup plus doux de filer des jours d'or et de soie que de les exposer. En attendant, il faut de nouveaux moyens et de fort grands pour entretenir le courage, ou plutôt le faire renaître.

On a peur de tout, je l'ai dit: en voiture, à cheval, sur l'eau, et cela passe dans le monde : on en rit comme de la peur d'une femme; on s'y accoutume; on ne sent pas qu'il y a de la honte, et tout cela augmente à mesure qu'on vieillit. Il faut étudier les effets qui ne sont pas sensibles, sur ceux qui le sont. Je suis persuadé que ce qui déshonore un homme dépend souvent de quelques circonstances ; son physique, étonné, puis ébranlé, puis dérangé tout-à-fait, y est pour beaucoup : je vois des têtes troublées à l'exercice, au feu: le bruit en impose, et je suis persuadé que c'est celui que l'on fait autour des poltrons; c'est du feu qu'ils font ou qu'ils font faire; c'est celui de l'artillerie ou de la mousqueterie des corps où ils sont, qui, attaquant leur faible cerveau, leur fait prendre ce parti si honteux, plutôt que les coups de l'ennemi. J'y ai assez été exposé pour y être fait; mais, pour me raccommoder au tapage, j'irais volontiers au parc d'artillerie me faire tirer trois ou quatre cents coups de canon pour voir si je donnerais pendant ce temps-là mes ordres avec autant de précision et de netteté qu'un autre jour.

On devrait essayer les jeunes gens qui en-

trent au service à des choses difficiles, à grimper les rochers, à passer des précipices, à des courses de chevaux, à des sauts périlleux, les perdre dans des nuits obscures, les égarer à la chasse dans des forêts.

Les propos, les exemples, peuvent aussi relever le courage, qui s'éteint presque par tous les ouvrages qu'on lit. Les vers sont faits pour inspirer l'honneur aussi bien que l'amour. C'est dommage qu'on ait accablé la chevalerie de ridicule, il ne serait pas mauvais d'en relever l'esprit : les fêtes pourraient remplir cet objet-là ; les théâtres, les bals, les mascarades, les tournois, la musique même, tout cela n'est point à négliger; et si les Romains ont eu si long-temps cet amour si violent pour la gloire, qui leur a fait naître de si belles choses, c'est souvent à ces encouragements-là qu'ils l'ont dû.

Enfin, à propos de musique, n'avons-nous pas l'exemple de ce que produit l'effet de la trompette sur les chevaux? On les voit s'animer, et peut-être qu'on pourrait retrouver pour nous cet ancien mode qui enflammait les esprits au point, qu'il fallait bien vite en toucher un autre pour prévenir les combats.

Nous sommes des pantins : c'est aux législateurs à savoir nous remuer. Il nous faut d'autres cordes qu'autrefois. Nous ne nous laisserions plus prendre à la biche de Sertorius, la nymphe de *Numa*, le démon de Socrate, l'ange de Mahomet, etc.; mais il est encore des moyens de faire de nous tout ce qu'on veut. C'est ainsi que le butin, le pillage, peuvent rendre tout possible au soldat, et que les cordons, les grades et la gazette font mener une vie orageuse et pénible à ceux qui la passeraient dans les délices.

DE LA SENSIBILITÉ

DANS LE MILITAIRE.

Il faut se brouiller tout-à-fait quand on fait tant que de se brouiller; il n'y a aucune raison pour ne pas se défaire d'un ennemi que l'on voit les armes à la main. C'est une mauvaise raison, que la mort d'un homme ne finit pas la guerre, à part tout : à force d'en laisser vivre, on s'accoutume à eux, on leur parle aux postes avancés, on les instruit de tout; les plus fins reconnaissent les positions; ceux qui ont le plus de mémoire rapportent tous les propos des jaseurs; les vedettes fument ensemble; les troupes légères pillent de concert; les grands-gardes montent à cheval et rendent les honneurs aux généraux des deux postes; et un camp où l'on peut décider de la fin d'une guerre devient un de ces camps de paix qui n'en sont que le simulacre. Que les chasseurs commencent par tuer les curieux; si un coup de fusil est la réponse au coup de chapeau, il ne s'y

en présentera plus. Si on examinait un peu mieux les trompettes, et si l'on pendait le premier officier qui sous ce nom et cet habit tâche de pénétrer tout ce qu'il peut, on ne s'y exposerait plus; si, avant de les recevoir, on les renvoyait lorsqu'ils n'ont que quelque prétexte frivole, ce serait encore plus heureux pour eux. Les domestiques, les envois d'équipages, les chirurgiens aux prisonniers et les recommandations, tout cela est encore fort suspect.

C'est sur l'ennemi vaincu et malheureux qu'il faut faire tomber ses traits d'humanité; mais, dès qu'il peut se défendre, qu'on tâche tout au moins de se saisir de sa personne. Il ne faut pas plus de politesse à l'égard de son armée qu'à l'égard de celle de l'ennemi.

Les lettres me paraissent très sacrées en temps de paix, mais en temps de guerre il me semble qu'elles peuvent être toutes décachetées par un adjudant-général de confiance: il est aussi nécessaire d'éviter la cabale à la cour, que les intelligences avec l'ennemi; si l'on y recevait bien mal ces prisonniers, qui y reviennent, sur leur parole, passer leur hiver au sein de leur famille, et qu'on examinât bien comment il ont été pris,

je crois aussi que cela serait très essentiel. Si l'on ne permettait point d'échange, ni de retour, sur parole d'honneur, ce serait déja un moyen d'arrêter cet abus. C'était une plaisanterie aux armées anglaise et française, la guerre passée, d'être prisonnier de guerre. On dînait avec le prince Ferdinand, et l'on était le lendemain à son corps. Il ne doit y avoir rien de plaisant à la guerre: à Dieu ne plaise que je recommande la dureté! mais il faut être homme: ce n'est pas un métier de philosophie; je n'admets que celle qui fait connaître les hommes et prendre son parti sur les événements, mais point celle du raisonnement.

Qu'on examine les soldats qui se battent dans l'ivresse, ceux qui se battent parce qu'ils ne s'entendent pas, et ceux qui, sachant, parce qu'ils sont rustres, brutaux, emportés, méfiants, accusateurs et gourmands, et qu'on me dise où il y a de l'honneur dans tout cela.

Si ce qu'on ne peut diminuer sans l'empêcher tout-à-fait, arrive trois ou quatre fois par an dans un corps d'officiers, cela doit arriver, proportion de quantité gardée, plus de deux cents fois dans un régiment de trois mille hommes; cent estropiés seraient déja bien chers, propor-

tion gardée de qualité : cela doit arriver trois cents fois au moins. On se querellerait tous les jours dans le monde, si l'éducation n'apprenait à se modérer, à vivre et à laisser vivre. L'horreur! me disait-on l'autre jour, comment faire donner des coups de bâton à des soldats qui se sont battus ? Et l'honneur! Mais comment se battaient-ils souvent, tous ces braves? C'était à la faveur d'une longueur démesurée de lame. On se bat moins depuis qu'ils n'ont que des baïonnettes, parce que cette arme fait coup pour coup. L'armée coûterait presque autant à recruter en temps de paix qu'en temps de guerre, et beaucoup plus à former. Il m'est arrivé de donner des gaules à deux petits tambours qui avaient voulu se battre, et de les obliger à achever ainsi. Ils commencent doucement, l'un des deux s'imagine avoir reçu plus qu'il n'avait donné, ils s'échauffaient, on ne les excitait point, ils finissaient par s'abîmer. Si l'on pouvait ôter le fil et la pointe de quelque sabre, il n'y aurait point de mal de faire châtier ainsi deux coupables par eux-mêmes; mais il est affreux de voir périr, dans les hôpitaux, d'excellents sujets, qui, s'ils avaient été ce que nous sommes, auraient bien pris la plaisanterie, et

ne se seraient pas rendus malheureux pour une misère.

Si l'on faisait la guerre homme à homme, je recommanderais encore plus cette sensibilité. Il serait essentiel pour l'État, qu'on fût même si susceptible, qu'aux risques d'être un peu incommodé dans la société, on fût toujours prêt à se mettre en garde. Mais on s'est réuni sous des supérieurs, le droit impossible de l'égalité a changé le risque et la peine contre la facilité et l'obéissance : si elle n'était qu'à des conditions, elle n'existerait pas; si elle n'est pas à l'abri de ces inconvénients, qui se chargera de conduire les autres? J'ai vu des officiers entrer dans les rangs avec l'intention d'examiner scrupuleusement ce qu'on leur dirait : des mauvaises têtes, pour en demander raison ; les mauvais sujets, pour se plaindre. J'ai vu, à la vérité, les meilleures gens du monde, à pied, qui devenaient des diables dès qu'ils étaient à cheval. Le premier commandement de l'exercice est le premier accès, il dure jusqu'à ce qu'on soit rentré dans les tentes. Il est bon, je crois, de prévenir les inférieurs; on peut les prévenir une bonne fois pour toutes, qu'il est de leur état de souffrir, que l'humeur même, qui accompagne souvent

l'autorité, ne doit pas les engager à s'en éloigner, et que les embarras du commandement entraînent quantité de dégoûts qu'on donne presque toujours après les avoir reçus.

Un seul moment où l'inférieur peut s'élever, c'est à regarder son supérieur des mêmes yeux que son camarade. Comment! on ne passera pas à un officier-général ce qu'on passera à un lieutenant de ses amis! L'indulgence, ce point de société, commencera l'éducation militaire, la douceur l'entretiendra, la verge de fer l'achèvera, si elle est interrompue par une sensibilité mal placée. Il y avait deux peines autrefois, ne peut-il pas y avoir deux honneurs? Le malentendu est bien dangereux: c'est, par exemple, de trouver mauvais qu'on jure en parlant à un officier; comme si un *sacrement herr haupmann* était une injure. Il ne faut point avilir devant la troupe, ôter la confiance, ridiculiser; mais on grondera aussi haut, aussi fort qu'on voudra. Si on s'oubliait au point d'outrer les conventions reçues, il me semble qu'on peut en faire une réparation publique devant le front du régiment où cela s'est passé. Si l'outragé n'en est pas satisfait?... mais je veux être imprimé.

Si ce n'est pas de cette manière que je ne peux

pas dire, c'est un malheureux qui mérite d'être encore plus mal traité qu'il ne l'a été. J'ai vu de ces sensibles qui faisaient un train affreux, j'ai vu des colonels leur faire des propositions bien honnêtes, eh bien, elles n'étaient pas acceptées. Les uns et les autres ont eu garde de s'en vanter. Mais j'ai vu aussi mettre aux fers ces mécontents qu'on avait voulu guérir, et il me semble que c'est le dernier moyen, mais qu'il est bon pour les désespérés.

HONNEUR.

Le nom idole de nos âmes! Que vous êtes souvent profané! Parole d'honneur, affaire d'honneur, point d'honneur, et l'on s'accoutume aux mots, et ce ne sont plus que des mots: il est déja assez malheureux que l'homme soit en contradiction avec l'humanité, sans qu'il le soit encore avec les lois; il est temps de décider entre l'infamie et l'échafaud. Que chaque régiment ait son tribunal. Il y en a un dans plusieurs pays qui ne sert qu'à ôter l'honneur au lieu de le conserver. il ne faut pas au moins d'exempts, de garde, rien de ce qui approche la police, la sensibilité n'en connaît pas; six capitaines, reconnus pour les meilleures têtes du corps, donneront des conseils à un jeune homme qui n'aurait pas senti la valeur de quelques propos à son égard. Des réparations devraient être publiques. Pour ne pas avoir la réputation d'aimer à se battre, on se battrait rarement et bien. Il n'y aurait plus de ces petites vilaines batteries de tous les jours,

dont les blessures se guérissent en remettant l'épée dans le fourreau. Celui qui aurait plus de trois affaires de l'espèce dont je parle, quand même il aurait raison, serait obligé de quitter le régiment, de même que ceux qui ne voudraient pas accepter un accommodement, quand les six capitaines le jugeraient convenir. Si l'on croit que ce nombre ne suffit pas, qu'on y ajoute deux lieutenants et deux sous-lieutenants et deux enseignes; qu'ils remontent à la source. Si c'est défaut d'éducation, qu'on renvoie le mal élevé; si c'est une affaire de digestion plutôt que d'honneur, ce qui arrive très souvent, qu'on s'embrasse. Il n'est pas juste que celui qui se porte bien périsse des mains de celui qui se porte mal, et qui n'a de l'humeur qu'à cause de cela: c'est assez dur d'être ennuyé par les sots, sans encore se faire tuer par eux. Si le cas est grave, qu'on ne cherche point à arranger ceux qui auraient peut-être de plus grands malheurs s'ils se raccommodaient, je le dis malgré moi; mais se battre corps à corps aux postes avancés, ce qui pourtant est permis, devrait être autant contre les lois divines, que de se battre avec son camarade.

Les interprètes des textes sacrés enseignaient autrefois, dans le temps de la chevalerie, le par-

don des injures, et d'oublier l'offense après l'avoir repoussée, et de devenir même l'ami de son ennemi. Cela est si vrai, qu'autrefois les ecclésiastiques y présidaient. Si le préjugé sur cette affaire était détruit au point de se dire des horreurs sans se fâcher, comme les Romains, qui étaient graves, sans passions, difficiles à faire rire et à émouvoir, tout serait dit. Mais on se bat, on se bat mal, on s'accuse, on se déshonore, on se perd; et la politique, qui devrait si bien s'entendre avec la religion, ne s'en sert pas, d'abord pour diminuer le mal, et puis pour le déraciner tout à fait.

DE LA RELIGION.

Elle a été dans tous les temps le mobile des armées : voyez le parti qu'en ont tiré Josué et Gédéon. Les païens se sont ensuite voués à Mars, les Turcs à Mahomet, les Grecs à Saint-Nicolas. Les uns et les autres à la prédestination, qui les sert à merveille. La superstition est utile : les augures ont été jadis une grande ressource. Quel est l'homme d'esprit assez sûr de son fait pour ne rien craindre du tout après soi ? Si le soldat, qui n'a pas heureusement les dangereux sophismes de ces prétendus esprits forts, croit simplement au bonheur éternel, s'il se conduit bien dans ce monde, il ira à l'autre bien plus facilement. Il ne faut lui apprendre que cela, sans ennui ni *capucinade*, et fortifier la discipline par la retenue de quelques pratiques, auxquelles il s'accoutumera comme à l'exercice.

Il est malheureux que ce soit la plus petite partie de la plus petite partie du monde qui pro-

fesse la bonne, et encore, cependant, j'ai vu prétendre mal à propos, qu'il y en avait plusieurs autres qui rendaient les armées meilleures.

D'abord je n'en connais aucune entièrement et parfaitement catholique : les Espagnols et les Portugais tout au plus, et Dieu sait s'il n'y a pas de ces Juifs, Maures, Sarrasins et mécréants qui s'y mêlent ! Les Cévennes, les persécutions, les intendants, fournissent bien des hérétiques à l'armée française, et la philosophie et la vie de Paris bien autre chose encore que des héréti ques. Il n'y a rien de plus parfaitement hérétique que les autres armées, à l'exception de la nôtre, qui en tient cependant encore un peu. Nous avons encore plusieurs milliers de Grecs dans nos royaumes ; et nos troupes de Granitz, les Saxons, la Transilvanie, différentes sectes vers le Rhin, les Calvinistes de la Hongrie, les Hussites de la Bohême, et les Luthériens de l'Empire, sont encore des sectes très considérables. Qu'on ne dise donc point que la religion catholique peut nuire au courage, puisqu'elle n'existe presque point dans les armées. Je n'appellerai pas même catholiques les demi-dévots, ce sont presque toujours des demi-braves, et ils ne valent pas mieux que les demi-savants.

Mais je compterais à la guerre plus sur les véritables dévots que sur ceux qui, moitié croyants, moitié libertins, ont grand'peur du diable, et par conséquent de l'ennemi. Un seul païen déterminé ferait fuir certainement dix mauvais chrétiens de cette espèce. Mais celui dont l'esprit est persuadé et amené par la loi qu'il professe à l'entier accomplissement de ses devoirs, qui ne rougit pas de ceux de l'Église, en aime bien mieux ceux de soldat : que craint-il? s'il a offensé, il s'est réconcilié : son intention est même d'offrir au créateur les lauriers qu'il va cueillir en son nom; et s'ils sont scellés de son sang, il est sûr d'un avenir plus heureux. C'est cet article de la réconciliation avec son Dieu et sa loi, que n'ont pas les autres religions, et qui pourrait troubler leur conscience au moment du combat. Ainsi point de préjugés contre cette petite portion d'hommes à qui l'on dispute jusqu'à son nom, puisqu'on prétend qu'*universelle* n'est pas le mot. La prière au camp est un grand moyen de discipline religieuse et militaire; mais je trouve qu'un homme seul ne suffit pas pour instruire, visiter, consoler : je voudrais des aides. Voici pourquoi et comment : sans batailles on peut compter cin-

quante malades par régiment; s'il y en a une pendant la campagne, on peut compter cinquante blessés, ce qui fait la valeur de cent hommes à l'hôpital. Je sais bien qu'il y a des corps seuls qui en ont au moins cinq cents pour leur part, mais y a-t-il une affaire où vingt bataillons soient bien franchement dans le plus grand feu? Je répands cela sur la totalité et je trouve deux mille cinq cents hommes hors de service sans combats, et cinq mille s'il y en a eu. Mettant l'armée même à cent mille hommes, ce serait l'affaire de deux cents capucins, qui camperaient au quartier-général, à côté des vivandières, en attendant qu'ils fussent envoyés aux hôpitaux où ils seraient nécessaires. Il serait assez curieux de les y voir travailler de tout leur cœur, leurs robes troussées dans leurs poches, et peut-être que le premier signe de convalescence des malades serait de sourire à leurs soins. C'est ainsi, ou plutôt encore en qualité de curés missionnaires, médecins, etc., qu'il faut se servir des aumôniers. On les laisse prêcher toute l'année des vérités trop sublimes; on les emploie à chasser les filles et à leur faire couper les cheveux. Ils font faire gravement cette sainte cruauté, qui fait rire les uns et qui

les fait maudire des autres. Ce sont quelquefois des importants qui s'imaginent qu'on craint leur crédit à la cour, ou des gens bornés qui n'en ont aucun au régiment. Qu'on les choisisse bien, et qu'on exige beaucoup d'eux ensuite. J'ai fait plusieurs sermons pour un de ces gens-là, qui parlait toujours transsubstantiation et transfiguration. J'y parlais, moi, obéissance, exactitude, patience, honneur bien entendu, ivrognerie, brutalité, débauche, santé, réputation : c'étaient mes divisions et mon occupation pendant tout un carême. Si les aumôniers font connaître aux officiers d'état-major des injustices qu'ils peuvent commettre sans le savoir; s'ils font des quêtes dans la garnison ou dans le camp, pour des veuves, des malades et des orphelins; s'ils sont les premiers médecins de l'hôpital, s'ils cherchent à savoir tout ce qu'a fait le soldat dans sa vie, non seulement par l'imposante obligation du temps consacré à cela, mais par le motif de consolation qu'on irait chercher chez eux, ils peuvent se montrer un jour de bataille : s'ils pensent être aussi braves que les papas des Russes, qu'ils y restent avec nous; ce n'en sera que mieux, et la réputation de poltronnerie qu'ils ont fera croire aux sol-

dats qu'il n'y a rien à risquer pour eux puisqu'ils ne les quittent pas.

Je voudrais avoir un évêché, après la bataille, à donner à un aumônier qui se serait bien conduit. N'est-ce pas rendre la religion respectable que d'y mêler de la valeur et du sentiment? Pourquoi la décharme-t-on tous les jours de plus en plus? moyen de plus pour exciter et assurer le courage.

N'est-ce pas le moyen de le perdre que de voir arriver tristement un moine que l'on ne connaît point, pour annoncer une bataille d'un air de bataille perdue, et faire envisager des malheurs affreux si l'on n'est pas en état de grace? N'est-ce pas encore ajouter à la mauvaise grace de ce procédé, que ce pauvre moine parte au galop au premier coup de canon, après avoir mis toute l'armée dans une posture humiliante et dangereuse, car il faut élever le soldat ce jour-là au lieu de l'abaisser.

Qu'ils aient soin, avant le combat, de nommer le Dieu des armées, et de l'invoquer d'une manière touchante en faveur des braves gens seulement. Ceux qui y croiront le plus iront, de peur qu'il ne les punisse d'avoir quitté leurs rangs; ceux qui y croiraient le moins seraient

touchés de la bravoure d'un orateur chrétien: plus elle est rare, plus elle fera d'effet. Si les Grecs avaient vu Démosthènes dire à Philippe lui-même ce qu'il disait contre lui à la tribune aux harangues, tout le peuple entier aurait marché sur-le-champ aux Macédoniens. Cicéron n'eût peut-être pas aussi bien parlé à Catilina s'il eût été vis-à-vis de lui. L'aumônier peut rappeler les serments faits de ne jamais quitter les drapeaux et les étendards. Ce que j'ai entendu dire de mieux, était de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui était à César. La citation n'était pas neuve, mais elle était heureuse. Qu'on promette au soldat la vie éternelle si l'on veut, et qu'on lui annonce l'enfer s'il se sauve; qu'on le recommande à la grace divine au moment de donner, qu'on le bénisse s'il le faut, et qu'on le mène vite à l'ennemi.

AUX

MÉCONTENTS DU SERVICE.

Un passe-droit, une injustice, ou trop peu de justice ou de grace, vous donnent quelquefois du regret d'avoir sacrifié vos jours à la patrie. Ah! ne vous le reprochez pas, la considération de l'armée venge et console de la sotte distribution des faveurs. Voyez l'air caressant et respectueux à la fois de ceux que vous amenez à la victoire, rappelez-vous ce que vous nous avez entendu dire de vous dans leurs tentes, ou au bivouac après la bataille. Quel est l'état, malgré les inconvéniens de la fortune, où l'on est plus respecté? Un vieux sous-lieutenant l'est plus qu'un ministre; son peloton tremble quand il paraît: personne ne se range pour un grand seigneur, et le soldat qui rencontre un officier dans la rue s'arrête et fait front. Ne quittez jamais le plus beau des métiers; quel habit porter après celui de la gloire? Qu'une épée du plus bel acier d'Angleterre paraît ridi-

cule à celui qui toute sa vie a été accoutumé à une grosse et pesante poignée de cuivre! Il se présente souvent des occasions où la cour se rappelle avoir négligé, oublié, ou mal jugé le mérite, et où un bon bras, dirigé par une bonne tête, est recherché pour rendre service à son maître.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FANTAISIES MILITAIRES.

AUX COMMENÇANTS.

Fussiez-vous du sang des héros; fussiez-vous du sang des dieux s'il y en avait, si la gloire ne vous délire pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour notre état; embrassez-en un autre si cette expression froide vous suffit. Prenez-y garde : vous faites votre service sans reproche peut-être; vous savez même quelque chose des principes; vous êtes des artisans, vous irez à un certain point, mais vous n'étiez pas des artistes. Aimez ce métier au dessus des autres, à la passion : oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militaire, si vous ne dévorez pas les livres et les plans de

guerre, si vous ne baisez pas les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous n'êtes pas mort presque du désir d'en voir, et de honte de n'en avoir point vu, quoique cela ne soit pas votre faute, quittez vite un habit que vous déshonorez. Si l'exercice, même d'un seul bataillon, ne vous transporte pas, si vous ne sentez pas la volonté de vous trouver partout, si vous y êtes distrait, si vous ne tremblez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer, donnez-y votre place à un jeune homme tel que je le veux: c'est celui qui sera fou de l'art des Maurices, et qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes! Rentrez au sein de vos familles. Ce n'était pas la peine de vous arracher à une mère ou à une maîtresse. Qu'ils grossissent le nombre des inutiles : et, si la nature s'est méprise en les faisant naître dans une alcove dorée au lieu de la cabane, qui n'est sûrement pas faite pour celui qui vient au monde; que leur foule importune, qu'on a peine à percer, n'empêche pas les vieux militaires de montrer à leur souverain leurs honorables cicatrices. Ceux-ci les ont couverts à la guerre; ceux-

là les couvrent à la cour; ils renoncent à la considération, mais ils en méritent plus que ceux qui, faisant semblant de servir, déroberaient les récompenses dues aux vraiment soldats dans l'ame.

Enfin, que l'enthousiasme monte vos têtes; que l'honneur (si ceci n'est pas un peu précieux) électrise vos cœurs; que le feu de la victoire brille dans vos yeux; qu'en arborant les marques insignes de la gloire nos ames soient exaltées, et qu'on me pardonne si la mienne, qui l'est peut-être trop dans ce moment, m'entraîne malgré moi à un peu de déclamation.

Quand on dit aux novateurs, « L'ennemi en fera autant», c'est leur donner gain de cause. Le premier qui trouve a toujours l'avantage. On a bien battu avant d'être imité : Molivis, Crasleau, Trautenau, Strigau, Loivofitz, Prague, Kosbach, Lisse, Zorndorff, Liegnitz et Torgau en sont la preuve.

M. de Bonneval a ramassé une note que le maréchal de Saxe avait jetée au hasard, sur laquelle il n'avait pas eu le temps de travailler. J'y ai osé faire plusieurs changements. C'est sur les sacs à terre, que chaque soldat remplirait aisément, et bien vite, qui, remplissant le vide

des chevaux de frise dont j'ai parlé, feraient, au bout d'une heure, d'un camp une forteresse.

Je voudrais que, portant ma défense indifféremment dans toutes sortes de situations, je ne fusse pas obligé d'abandonner plusieurs lieues de pays pour aller chercher un bois ou un marais, où il est d'usage d'appuyer ses flancs. Je les couvrirais de tous les bagages, dont je ferais deux parcs bien farcis d'artillerie. Toutes mes réserves seraient étendues derrière ce grand front, long et étroit; j'aurais soin que les troupes, ainsi que dans toutes nos autres ordonnances, eussent assez de distance entr'elles pour que le même boulet qui tombe dans une division n'allât pas tuer les soldats de l'autre division qui serait derrière elle, et assez près cependant pour pouvoir se secourir et se relever : toute ma cavalerie serait en croix au milieu de ce grand parallélogramme.

Une armée assez bien disciplinée, exercée et manœuvrée, peut changer d'ordonnance sur le champ, faire voir à l'ennemi un ordre profond contre lequel il se précautionnera par l'artillerie; changer de place et de déploiement pour le feu, les faire soi-même en refusant tout de suite une aile, envoyer toute sa cavalerie au

grand trot sur les derrières, masquer tous ses mouvements par la première ligne, se varier en trois ou quatre manières sous le canon de l'ennemi (ce n'est que lorsque son petit feu commence qu'on n'est guère maître de son armée), dégarnir, renforcer, mêler, voler presque, dépasser toujours, étonner sans cesse, voilà ce qui fera battre soixante mille hommes par trente mille; qu'on en coure les risques, et qu'on me batte, moi, après, si par ce moyen on ne bat pas tout le monde. Outre cela, pour mieux y parvenir encore, tourmenter l'ennemi par les troupes légères, pour qu'il ne puisse pas s'apercevoir des mouvements qui se font même dans la première ligne; en avoir assez pour être instruit des siens, empêcher par là les reconnaissances, en faire sur l'ennemi, avec cinquante escadrons de housards, avant de donner bataille, repousser les postes avancés jusqu'aux gardes des drapeaux: voilà mes préliminaires, qui ne m'engageraient encore à rien; mais, pendant cette première attaque, qui ne serait qu'une plaisanterie, je ferais dire à mon armée d'arriver, comme je le jugerais à propos, pour former la véritable, la grande, la sérieuse, la décisive. Qu'on ne consulte plus

qu'une chose, le terrain (le seul et le premier maréchal-des-logis du général); qu'on en tire parti et qu'on prenne son parti d'après cela.

Encore une fois, point de boyaux; la profondeur des appuis: point de seconde ligne, je n'en ai guère vu d'effet lorsque la première était battue : mais des réserves de bataillons en colonne, pour être portées vite en l'endroit où l'on est le plus vivement attaqué; comment y aller en front et peut-être de trois quarts de lieues de distance?

Ainsi, je le répète, des principes, des moyens, connus de son armée. Mon huitième ordre est de changer vingt fois; si l'ennemi suit ma méthode, d'en changer en attaquant, et de n'en avoir, si on l'attaque, qu'à l'instant où il est menacé partout, étonné de voir que tout d'un coup on se décide avec promptitude, et qu'on fond sur lui avec la rapidité des mouvements dirigés par le coup-d'œil du génie.

DE LA GUERRE.

Qu'on ne dise jamais : « La politique de la Prusse, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande, etc. » C'est l'intérêt particulier, l'ambition, la vengeance ou le plus ou moins de logique ou d'humeur de l'homme ou de la femme en crédit, qui fait souvent prendre un parti, qu'on met sur le compte ténébreux d'un profond calcul diplomatique. C'est ainsi que la personnalité a presque toujours allumé la guerre. La place *des Victoires*, où les nations sont enchaînées, en a été cause. Les gants de la duchesse de Marlborough une autre fois ont joué un grand rôle. Les plaisanteries du roi de Prusse sur une souveraine, une maîtresse, un grand et un petit ministre, ont décidé la ligue qui a manqué de le culbuter de son trône. C'est un grand malheur lorsque la partie la plus intéressante de la guerre tombe en de mauvaises mains. C'est souvent, dans les cours de l'Orient, du fond obscur d'un cabinet

du sérail ou d'une antichambre, que sort le destin de leur empire ; aussi les Turcs n'ont fait que des sottises. Non seulement celui qui doit commander l'armée doit être chargé de faire le plan, mais les premiers généraux qui ont eu d'autres armées et des corps sous leurs ordres doivent être lus ou écoutés.

DES PLANS DE CAMPAGNE.

Le plan de trois subalternes, intrigants, commis, référendaires, rendit funeste l'avant-dernière guerre de Hongrie. Le plan de la guerre de succession de Charles VI nous coûta la Silésie, envahie dans un instant par Fréderic II. Le plan de 1756, quoiqu'on sût qu'on allait avoir la guerre, et celui de 1757, ont manqué de nous faire perdre la monarchie, par ce malheureux cordon qui fit qu'on ne put résister nulle part. Le plan de 1760 gâta la campagne par l'attaque faible et inutile de Breslau, trop au centre de la Silésie pour s'y attacher. Le plan de l'année suivante rendit soixante-dix mille hommes inutiles d'un côté, et, d'un autre, cent trente mille; car il ne fallut pas beaucoup de troupes pour l'assaut de *Seweidnitz*, fait éclatant, mais le seul et tardif. Le plan de 1778, quoique superbe, fut dérangé en quittant mal à propos *Peimeretz*. Dans le plan de 1788, on fut trompé sur la certitude qu'on donna d'avoir tout de suite la *Bosnie*. Le plan

de 1790 nous jetait trop dans les montagnes sur la droite pour couvrir quelque chose; nous aurions été prévenus sur la Vistule, et, si nous l'avions été à Sternberg, nous n'aidions ni la *Bohême*, ni *Ollmutz*. Le plan de 1792, sans canon pour prendre des places, sans vivres, exécuté par le chemin le plus éloigné de Paris, sur lequel on pouvait faire une expédition, mais jamais une campagne, réussit plus mal encore qu'on ne pouvait s'y attendre. Le plan de 1793, admirable dans le commencement, mais défectueux au bout de peu de temps, et changé toujours en mal, finit par gâter nos affaires; et le plan de 1794, quoique bien commencé, ne valait pas celui du siège de Lille avec cent mille hommes, et d'en avoir quatre-vingt mille campés à *Binche* pour défendre la *Sambre*. L'autre, perçant au centre, et laissant les deux ailes exposées, ne pouvait avoir qu'un succès éphémère, mais ne devait pas avoir les suites cruelles qu'il a eues. Le plan de 1795 peut être fort beau, si l'on réunit tous nos corps détachés et postes inutiles depuis les portes de Bâle presque jusqu'à la mer Baltique, pour passer le Rhin à Mayence, marcher à Trèves, délivrer Luxembourg, entrer en Lor-

raine avec une armée de cent quatre-vingt mille hommes, et prendre l'Alsace de revers en s'emparant de Sarrelouis et de Metz.

Les plans de 1758, 1759 et 1762 furent excellents : celui de 1778 était le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, tour de force et de génie. Le mien, pour l'espèce de guerre de l'Escaut, en 1784, aurait réussi à merveille; celui de 1788 fut défiguré d'abord, parce qu'on ne voulut pas suivre les plus sublimes des conseils. Le plan de 1789 étant de pièces et de morceaux, ne produisit pas autant qu'il aurait pu produire. Je ne sais si tous les faiseurs de plans daignent faire ces observations, que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux.

Que faut-il donc pour un plan de campagne de guerre?

Le voici :

1° Savoir ce qu'on veut à la paix, et qui de deux puissances belligérantes a le plus d'humeur et le plus d'argent; menacer long-temps avant de commencer, pour faire faire des dépenses inutiles; ou se brouiller et attaquer dans les vingt-quatre heures.

2° Prévoir tous les cas; si l'on a des succès, pour n'en pas être étonné, s'arrêter aux pre-

miers, perdre son temps, et mal finir, comme en 1793.

3° Prévoir les accidents de négligence, de mauvaise volonté, malice, peur, hasard, ou ignorance d'heure, de distance et de terrain;

4° Bien connaître les hommes et le pays, à cause de cela;

5° Prévoir les revers, mettre les choses au pis, et avoir des gradations de ressources suivant les malheurs prévus et même imprévus;

6° Ne se méfier, ni se fier aux alliés, c'est-à-dire avoir l'air d'y compter, mais faire comme si on n'y comptait pas, mais étant bien sûr que l'intérêt de la cour et l'amour-propre du général est tout ce qui les fera agir; les remettre en jeu pour nous, en nous rendant par eux de grands services, si l'on est adroit à cacher cette personnalité, qui est bien naturelle;

7° Assembler, pour règler tout, les chefs des armées passées et présentes, et voir avec les directeurs d'artillerie, de génie, de vivres et de finances, les moyens qu'on a pour réussir, et remédier à ceux qu'on n'a point;

8° Calculer les moyens, la force de l'ennemi, sans lui donner plus d'esprit qu'il n'a, ni exagérer ses talents, sa valeur, ses richesses et ses

ressources, et se créer à soi-même des chimères pour les combattre;

9° Passer des conférences entières à se crever les yeux sur des cartes particulières de son pays et du nôtre, et marquer avec de la cire les points principaux du passage des rivières, des dépôts et des camps bons pour l'ennemi, ou pour nous, et, pour se moins tromper, faire venir des voleurs de grands chemins, les braconniers, les contrebandiers et les garde-chasses, les petits seigneurs de village, les bûcherons, les déserteurs, les mendiants, les porte-balles : tout dessiner, et écrire ce qu'ils disent; corriger, redresser et augmenter les détails des plus petits chemins, broussailles, chaumières, monticules, fontaines, vergers, etc.

10° *Tonner* et *étonner*, les deux mots que j'ai dits le jour de la déclaration de guerre aux régicides : surtout lorsqu'il s'agit des Turcs et des Français; rendre ceux-ci méprisables à leurs yeux même, leur faire rarement quartier, et les harceler sans cesse, en marche, et la nuit dans leur camp, avec des nuées de Croates et de housards, etc.

11° Pour toutes les autres guerres, pareillement afficher l'offensive, quand même on est

obligé par une foule de circonstances, qui ne devraient pourtant pas exister, de rester presque toujours sur la défensive ;

12° Enfin, avoir toujours l'audace en dehors et la précaution en dedans.

DE LA PAIX.

Je crois que le premier jour que la guerre arrive, de la manière dont je l'ai dit, il faut songer à la paix. Il n'y a pas une campagne où, si l'on est adroit à trouver le joint entre un succès et un revers, on ne puisse en faire une avantageuse, c'est ce qu'il faut saisir; car si l'on a le dessus, il faut continuer. Louis XIV ne l'a pas faite, après avoir été à deux doigts de sa perte. Il ne la propose qu'à son retour à la fortune par la victoire de *Denain*. *Fréderic-le-Grand*, après la prise de *Schweidnitz*; et la maison d'Autriche, ayant encore le comté de Glatz pour reste de conquête. Quelle paix un ennemi épuisé peut-il espérer? S'il l'est, la partie adverse, quoique heureuse, l'est aussi vraisemblablement; et celui qui a le plus d'opiniâtreté, y gagne toujours. Il trouve des ressources, sur lesquelles on ne comptait pas; elles étonnent l'ennemi. Il est prêt pour entrer en campagne; l'autre craint de perdre ses succès,

et il offre ou accepte des conditions raisonnables.

Mais à qui est-ce à faire la paix? Croit-on que c'est à un ministre qui n'est jamais sorti de la capitale, ou à quelques commis qu'on envoie au congrès? L'un voit trop en grand et l'autre en petit. Ils veulent finir, n'importe comment: les présents sont déja prêts; le portrait du souverain est monté, les rubans sont achetés pour le pendre à la boutonnière: on ne veut pas créer de nouvelles difficultés, on dit qu'il ne faut pas se brouiller pour une bagatelle, et on cède un bout de province très essentiel, faute de connaître la géographie, l'école militaire et politique. C'est au maréchal qui commande l'armée et qui connaît le théâtre de la guerre qu'il vient de faire, à savoir l'importance des sacrifices, des limites des arrondissements, et du sol, que les plus habiles diplomates ne trouvent pas sur leurs cartes. C'est, le sabre levé d'une main, que Catherine-le-Grand signe de l'autre un traité; ainsi elle se retira de la guerre de sept ans, ainsi le maréchal *Romanzof* finit sa première guerre contre les Turcs à *Kanardgy*, ainsi le prince Potemkin finit sa seconde à *Yassy*; ainsi le prince Repnin avait à *Teschen* quarante mille

secrétaires d'ambassade ; ainsi deux barons allemands, l'épée encore hors du fourreau, terminèrent en pleine campagne, dans une seule conversation, les différends de la Russie avec la Suède, il y a quatre ans. L'ennemi qui sait que le chef des armées a toute son autorité pour faire la guerre et la paix, ne compte pas sur les intrigues de la cour, qui lui en procureraient une meilleure. Les médiateurs de bonne volonté, les puissances obligeantes qui veulent se mêler de tout, apprennent avec chagrin, par la gazette, qu'on a su se passer de leurs services.

De même qu'on doit penser à la paix le premier jour de la guerre, on doit penser à la guerre le premier jour de la paix, et, pour l'éviter, paraître le plus tôt qu'on le peut en mesure. Il ne faut pas non plus se faire un si grand monstre du plus beau des fléaux. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal, qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout-à-fait comme une abomination, si l'on ne pille ni ne brûle, et s'il n'y a d'autre malheur que les morts, qui périraient plus tard moins glorieusement. J'ai vu mes grenadiers donner leur pain et leurs kreutzers à une pauvre famille, dans un village

qu'un accident, étranger à la guerre, avait réduit en cendres. J'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vu de nos housards rendre la bourse à des prisonniers et leur ouvrir la leur. Il semble que l'ame s'exalte, plus on a de courage et plus on est tendre. La paix est un temps d'apathie, où il y a peut-être plus de mal, mais qui ne se remarque pas autant, parce qu'il est plus lent; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a moins de vertu, parce qu'il y a moins de ressorts, et que la première l'emporte dans les temps orageux. Je serais le premier à la détester, si les maladies, la mauvaise administration, la disette, un aspect de mécontentement presque général, je dis plus, la mutinerie et presque la révolte, n'étaient pas la suite d'une longue paix. Il est bien plus cruel de faire périr dix de ses sujets mal jugés, que deux cents hommes à une affaire où ils vont gaîment à la mort. On n'a peut-être pas écouté ceux-là, qui se sont plaints; et on ne peut pas plaindre ceux-ci, qui ont calculé leur sang et leur liberté avec l'argent et la gloire. On parle de cruauté! c'en serait une d'arracher les enfants de la campagne au patrimoine de leurs pères, pour servir pendant la paix, si elle n'était jamais troublée.

A quoi servent deux cent cinquante mille hommes chez plusieurs puissances? A répandre dans le pays, s'ils y sont divisés, ce qui énerve et diminue la population; et à augmenter la contagion des villes, s'ils y sont renfermés. Dans le premier cas les soldats, éparpillés, peu visités, médiocrement exercés, puisqu'il n'y a pas d'ensemble, s'accoutument à la paresse, à la malpropreté, et reprennent l'air des gens parmi lesquels ils vivent. Adieu l'émulation, premier mobile des armées : les officiers eux-mêmes la perdent; ils voient rarement leurs officiers de l'état-major, presque jamais leurs généraux : on se presse pour paraître à quelque camp, s'il y en a; on bat, on gronde, on jure tous les jours, pendant la paix; on encourage et on récompense pendant la guerre. Dans le second cas des garnisons, les officiers se gâtent, font des dettes et se marient, ce qui est encore pis que tout cela; la misère, qui en est le résultat, est encore une suite de la paix; les procès, les affaires malheureuses, qu'on appelle d'honneur, quoique souvent elles le soient si peu, autres suites encore; et puis des protections, des cabales, du relâchement de délicatesse : voilà ce que nous voyons. Au bout de trois ans de guerre,

l'armée a besoin de se remettre, surtout s'il y a eu beaucoup d'actions vives et d'entreprises hardies; mais au bout de dix ans de paix la meilleure armée doit nécessairement décliner. Il est difficile de rester au même point; et, dans tout ce qui est miné par l'ambition, ce qui ne monte plus descend presque toujours. Je ne dirai point, faites la guerre à cause de cela; mais si la raison, la justice, l'honneur, l'utilité ou la vengeance d'un état font crier aux armes, qu'on permette aux jeunes officiers de se réjouir, aux vieux de reprendre avec plaisir le chemin de la victoire, aux jeunes femmes d'orner de cocardes la tête de leurs amans, et de plumes celles de leurs maris, et qu'on défende aux vieilles et aux philosophes de la capitale, de le trouver mauvais. Mais voici, entre l'article précédent et celui-ci, le plus beau moment de la vie.

DE LA BATAILLE.

Il y a tant de choses à en dire, qu'on ne peut pas l'exprimer; pour en bien parler, il faudrait, je crois, un moment d'ivresse comme lorsqu'on en gagne. Une bataille est une ode de Pindare; il faut y apporter un enthousiasme qui tient du délire. Si l'on en a, qu'on s'en rapporte aux premières mises du génie; il offre la victoire, mais c'est l'esprit ensuite qui s'en saisit. Il n'y a pas une marche servile à suivre. Les premiers calculs tombent par des choses impossibles à prévoir. Après les ressources qu'on a dans le mécanisme des troupes, c'est encore au génie à se charger du succès: c'est le génie qui découvre le mal et qui le répare; son coup d'œil est clair, son résultat est la foudre. Personne ne peut être sûr du gain d'une bataille, mais on doit l'être de ne pas être défait. Mars, avant le dieu d'Israel, était le dieu des armées, mais le hasard en est le démon. La mort d'un aide-de-camp, une chute de cheval, un mot pour un

autre, un défaut de prononciation dans une des langues que parle notre armée surtout, font tomber d'un seul coup les élans du génie, et les calculs de l'esprit. C'est en rougissant, et la larme à l'œil, que je suis obligé de nommer ce mot, horrible dans cette occasion-ci, le *bonheur*, et de prier le ciel de m'en accorder. J'ai vu gagner une bataille qu'on croyait perdue (A. *Collin*); j'en ai vu perdre une qu'on croyait gagnée, en quittant le champ de bataille pour faire compliment au général (B. *Torgau*); j'en ai vu gagner une par l'aile gauche, qui ne devait être qu'une fausse attaque, dans le temps que l'aile droite, composée de quarante mille hommes, ne fit rien qu'une sottise, qui heureusement n'a pas eu de suite (C. *Breslau*); j'en ai vu gagner une malgré la faute de trois commandants de corps d'armée de la droite, celle de celui du centre, et une cinquième de celui qui commandait la cavalerie de la gauche (D. *Hochkirch*); j'en ai vu perdre une parce qu'on porta toutes les troupes, supérieures de moitié en nombre, à un marais sur la droite, inattaquable (E. *Leuthen*); j'en ai vu perdre une parce qu'on prit toute l'armée ennemie pour une avant-garde, (F. *Liegnitz*); une autre, où je n'étais pas, se

perdit en partie, par la paresse d'un adjudant-général qui ne porta pas l'ordre à la cavalerie de ne pas aller au fourrage (G. *Prague*); une autre, où je n'étais pas non plus, se gagna parce que l'ennemi passa les baies, et donna prise au coup-d'œil et à la valeur rapide de M. de Loudon (H. *Francfort*). J'ai vu gagner une affaire considérable, parce qu'avec un talent sans égal, M. de Lacy fit tout ce qu'il voulut de l'ennemi, qui ne gâta ni ne garda un chemin (I. *Maxen*). J'ai vu perdre une bataille parce qu'un général d'exercice, faisant serrer à droite pour boucher inutilement une ouverture, fit abandonner le point nécessaire, pour lequel on s'était battu toute la journée (K. encore une fois *Torgau*, *Collin*, *Hochkirch*); j'en ai vu gagner une parce que le colonel Varenne fut tué avant d'appliquer tout à la fois l'ordre du Roi; j'en ai vu gagner une parce que le Roi plaça mal deux piquets. J'ai vu gagner l'affaire la plus essentielle, parce que l'ennemi attaqua une hauteur impraticable, au lieu de la tourner (L. *Adelsboch*), et qu'un commandant de grenadiers, sortant de sa tente à tous moments pendant la nuit, pour raison de santé, entendit, aperçut et fit marcher tout de suite. J'ai

peut-être contribué un peu au succès d'une autre, qui, de même que les deux autres, valait une bataille, parce que deux ou trois cents volontaires que je conduisis se mirent à descendre en pleine course une montagne avec l'ennemi pour faire finir une mousqueterie qui nous ennuyait (M. *Coerlier*); j'ai vu le siège de Schwerdentz dépendant d'un abattis que je défendais, et où j'ai été tourné et bien battu parce que personne ne savait que j'y étais et, en ignorant l'importance, ne m'est venu secourir et renforcer (N. *Ludwgisdorf*); j'ai vu une sortie devenir presque une bataille gagnée, parce qu'un mauvais ingénieur n'avait pas mis deux pièces de canon entre la mer et une redoute (*Oczacof*); j'ai couru risque de me voir empêcher d'ouvrir la tranchée, parce qu'on oublia d'ôter la sonnette à tous les bœufs qui me portaient des fascines (P. *Belgrade*). Qui peut prévoir toutes les imbécillités et tous les hasards? Un rien, enfin, décide du sort d'une journée qui décide de celui d'un empire, et l'on est par l'évènement un Achille ou un Thersite.

Mon étonnement est qu'on survive à une bataille, quel qu'en soit l'évènement: comment ne pas mourir de chagrin si l'on perd, et de joie

si l'on gagne ? On peut éviter l'un fort aisément, en se faisant donner un des derniers coups de fusil de l'ennemi ; mais le moyen d'éviter l'autre, quand on débarrasse son cheval avec peine de plusieurs groupes de prisonniers, pour aller au milieu des cris de joie d'une haie de soldats victorieux, bénissant le général, embrasser les généraux et les officiers qui ont le plus contribué à la gloire de cette journée ? Quel moment, ô grand Dieu ! Et les fanfares de l'armée...., et les blessés qui se traînent pour voir passer le général, et les belles actions qu'on se rappelle...., et les récompenses qu'on fait pleuvoir...., les croix et les médailles qui se distribuent !... De la confiance en sa fortune, de la confiance de la part de l'armée, de l'audace, de l'activité, du courage de corps et d'esprit ; qu'on ne désespère de rien, qu'on ose tout, qu'on enfonce son chapeau, la bataille est gagnée.

DE LA POURSUITE.

Scis vincere, Annibal; victoriâ uti nescis! disait, je crois, un Naharbal : et que faisait-il donc de ses Numides ? Gagner une bataille me paraît l'effort suprême du plus vaste génie; mais remporter la victoire est celui qui a les deux audaces de corps et d'esprit. Eh ! comment ose-t-on arborer les livrées de l'honneur sans ces deux qualités réunies ? Nous devrions être bien plus difficiles à prendre des compagnons d'armes, que de tristes assemblées de filles nobles et laides à en accepter d'autres parmi elles. Un officier médiocre qui a ces deux parties-là est plus propre à la guerre que le général qui y apporterait le plus d'esprit et le plus de connaissances, et qui serait dépourvu de l'une des deux.

Ne pourrait-on pas diviser les troupes qui composent une armée, en trois parties ? La meilleure serait au centre, destinée à soutenir celle qui serait un peu moins bonne, et qui serait en avant : la moins bonne serait la

troisième ligne en réserve, et destinée à poursuivre; c'est tout ce qu'il y a de plus aisé un jour de bataille gagnée, et un procédé sûr pour rendre ces troupes aussi parfaites que les autres. Il est nécessaire de mettre très souvent les soldats en curée. Les premières troupes qu'on lâcherait comme des enfants perdus, et qui sauraient qu'elles sont soutenues par des intermédiaires qui sont l'élite de l'armée, tiendraient beaucoup plus long-temps qu'on ne s'imaginerait. Que de moyens pour monter les têtes ! et qu'il est aisé alors de démonter celles des autres! Mille cosaques, qui n'oseraient pas tenir devant deux cents housards, peuvent détruire vingt-mille hommes de cavalerie battue.

Mais ceux qui ont gagné la bataille, dit-on pour s'excuser, sont aussi fatigués que ceux qui l'ont perdue. Mais il y a des généraux de blessés! il n'en faut pas; qu'on donne un bon cheval au premier lieutenant de Croates que l'on rencontre, qui crie *houdry* à sa façon, comme les Turcs *allah*, et les Russes *houra*, et qu'il mène une horde quelconque de gens de bonne volonté à pied ou à cheval, que l'amour du butin lui fera même trouver peut-être alors. De l'ordre! dira-t-on; ce n'en est plus le moment : il y

a apparence qu'il y en a eu, puisque la bataille est gagnée; il y a apparence qu'il n'y en a pas dans l'armée de l'ennemi, puisque la bataille est perdue; et, à désordre égal, il n'y a pas à parier pour ceux qui tournent le dos. Pendant que ces premiers poursuivants se détachent des régiments qui ont été presque mêlés et qui ont été le plus dans le feu (c'est là qu'il faut plus de cent vingt pas par minute), on peut faire venir du centre, ou des ailes, les bataillons qui n'ont pas chargé; le fond de l'armée ensuite entretenant, nourrissant et poussant tout cela par des corps intermédiaires, avancerait lentement avec son infanterie qui a le plus souffert, car il est tout simple que toute la cavalerie soit en avant. Il n'y aura pas même d'excuse, puisque celle qui est battue ne doit pas en trouver davantage; et puis il ne faut pas qu'elle respecte tous les bois indifféremment; il y en a de tellement éclaircis par le voisinage des armées, ou si peu fourrés naturellement, que l'on y peut marcher presque par escadron. Lorsqu'on ne les voit que de loin et garnis d'infanterie, on les imagine souvent fort épais et qu'elle y est inattaquable. Les housards de Ziethen m'ont convaincu de ce tort : je les ai vus passer et repas-

ser, sabrant toujours nos braves Warasdins, dans une prétendue forêt pareille à celle dont je parle. Comme capitaine, j'ai vu à Collin, à Gorlitz et à Breslau, le moment de la poursuite pour nous, et à Leuthen pour l'ennemi; comme lieutenant-colonel, à Hochkirch de même, j'ai vu ce moment s'échapper; comme colonel, à Torgau, je l'ai vu s'échapper à l'ennemi, qui des trois ponts de pontons mal placés fit un pont d'or au maréchal Daun. On dirait que les vainqueurs sont si surpris de l'être, qu'ils en tombent en catalepsie.

DES RETRAITES.

Titre affreux! mot prononcé malgré moi. Un brave général de mes amis me disait, un jour que je lui demandai s'il y avait songé, en cas qu'une affaire, qui lui a réussi, n'eût pas eu de succès : « Non, je n'y ai pas pensé, parce que « j'avais sous mes ordres trois trembleurs qui y « pensaient toujours. Je leur aurais dit alors : « Eh bien, Messieurs, qu'est-ce qu'il y a à faire « à présent ? »

Des gens plus sages en apparence, les officiers qui écrivent au lieu de faire la guerre, les compilateurs compilant les compilateurs, ont de bien belles choses à dire sur les retraites. Je ne conçois pas comment on peut en faire, si on a affaire à un homme entreprenant et si on l'a été soi-même dans le commencement; mais si pour avoir le plaisir d'en faire une, on attaque ou l'on se bat faiblement, ou peu long-temps, oh! alors la retraite est possible. Mais alors il ne faut point appeler cela donner bataille, mais

seulement se préparer à une marche rétrograde. J'en dis autant de tous les camps que l'on prend en s'éloignant de l'ennemi. Je prétends qu'on dise avoir fait une marche en arrière, mais point une retraite. Qu'on aille chercher, si l'on veut, dans l'histoire et dans les histoires, tous les lieux communs de ruses et d'embuscades en se retirant, etc.; je les abandonne volontiers à mes camarades, c'est-à-dire huit cents auteurs sur la guerre que j'ai lus et que je n'ai pas crus.

Le seul moyen que je crois praticable, si l'on est plus leste que l'ennemi, c'est (sans s'être ménagé et après avoir fait battre jusqu'au dernier homme) d'envoyer tous les drapeaux qu'on n'a pas perdus prendre un alignement à un quart de lieue en arrière; y faire courir à toutes jambes les débris de son armée, la rallier, marcher à l'ennemi vainqueur en désordre, et, si l'on ne peut lui reprendre la victoire, le dégoûter au moins de poursuivre, par cet acte offensif qui l'étonne.

DU MARÉCHAL

OU

GÉNÉRAL-COMMANDANT.

Qu'on ne le force point à l'être malgré lui, et qu'il ne s'y laisse point forcer s'il n'en a pas envie : s'il ne l'a pas, c'est qu'il connaît son peu de talent. On peut ordonner d'obéir, mais point d'ordonner. Il faut prendre au mot celui qui, boudant ou mécontent, veut quitter; s'il reste, il ne fera plus rien qui vaille: mais il ne faut pas lui en donner sujet. S'il a du mérite, il faut lui accorder tout ce qu'il demande, et que l'armée sache que le Souverain s'est dépossédé entre ses mains de toute son autorité sur elle. Le maréchal ou général-commandant ne doit pas se charger légèrement de sa besogne, ou la croire facile. Mais s'il la désire, s'il est peut-être appelé par l'armée, déclaré par l'opinion, connu pour intrépide, actif, appliqué au bien, sévère ou bien aimable, grand dans ses vues, point *bagatellier*, ni noir, ni inquiet mal à propos,

hardi à cheval et au cabinet, qu'on n'attende pas qu'il ait cinquante ans pour le mettre à la tête des armées. Si l'on a fait cinq à six bonnes campagnes avec des succès brillants, où l'on a déployé le génie, dont je parle toujours, et que je souhaite, trente-cinq ans seraient le bon âge : c'était celui du comte de Lacy, lorsque, pour ne pas faire tort à ses camarades, il refusa d'être maréchal ; il le devint cependant cinq ans après, avant d'avoir tout-à-fait quarante ans. Il ne fut que neuf ans du grade de colonel à celui-là, et à la place de président de guerre. Le maréchal Loudon ne fut que quatre ans du grade de major à celui de *feldzeugmeister*. Récompensés après chaque succès, le prince Eugène et le prince Louis de Bade, après plus de dix ans, à la vérité, de guerres continuelles et de batailles sanglantes, ont été maréchaux à trente ans et commandaient les armées.

On donne de bien mauvais conseils au maréchal ou général-commandant dans tous les livres de guerre que j'ai lus. Ils ressemblent à ceux que lui donnent souvent un jour de bataille les aides-de-camp qui sont obligés de l'accompagner, et les volontaires qui en font semblant. Ne vous exposez pas, disent-ils con-

tinuellement; votre vie est si précieuse !... C'est à la leur qu'ils pensent, bien plus qu'au bien de l'État. Il est sûr, lorsque les armées étaient petites, lorsqu'on ne tirait point du tout, et ensuite lorsqu'on tirait très peu, que le général qui était à la tête de son armée pouvait en diriger les opérations de quelques hauteurs d'où il découvrait tout. La guerre était un jeu d'échecs. Un Espagnol, profond dans ce jeu-là, aurait pu calculer les accidents, prévoir tous les cas, et placer des bataillons comme ses pions. La poudre a furieusement embrouillé les affaires, la vue et les esprits. Il n'est pas possible que le général s'assure de sa besogne, si ce n'est par sa présence même. S'il a eu l'adresse de réduire la bataille en affaire de poste, ce que je lui conseille toujours, c'est là qu'il doit se trouver pour y voir quelque chose : je le défie de n'y être pas dans le plus grand feu du canon de Caztatschu; et si par hasard il rencontre le petit feu dans son chemin, il serait de mauvais exemple pour ses troupes qu'elles l'aperçussent l'éviter.

Je crois avoir remarqué avec raison, qu'une position très bonne pour voir ce qui se passe pendant une bataille, est sur l'aile un peu en

avant, pour tâcher de découvrir tout le front de son armée et de celle de l'ennemi. Les troupes qui ont besoin de soutien pour les seconder, ou de réserve pour les remplacer, s'annoncent par la fumée qui avance ou qui recule. Si l'affaire est engagée d'un bout de l'armée jusqu'à l'autre, il est nécessaire qu'il se promène continuellement derrière le troisième rang de sa première ligne, et que les adjudants-généraux viennent à tous moments lui rendre compte des endroits qu'il a quittés: on voit trop peu, et on entend trop difficilement pendant la bataille, pour ne pas être aussi près qu'on peut de l'exécution de ses ordres.

J'ai entendu parler vingt fois du sang-froid de nos vieux maréchaux, qui ne galopaient jamais. Il serait bien impossible de faire la guerre à présent sans cela, il faut être aussi vif de corps que d'esprit: le projet, le remède, l'ordre, tout doit partir à la fois. Le prince Louis de Bade, m'a t-on dit, n'allait jamais reconnaître: je le crois bien, il n'avait point de postes avancés, l'ennemi n'avait pas plus de troupes légères que lui, et ils allaient se camper si près l'un de l'autre, que de la première garde des drapeaux de la première ligne on découvrait ce qui se passait au

quartier-général. Le prince Eugène, m'a-t-on dit aussi, ne savait pas remuer un bataillon! il avait affaire à des gens qui le savaient bien moins. Il aurait été obligé de l'apprendre, si M. de Turenne avait su former des officiers de même qu'il l'avait été par Fréderic-Henri. Il en savait assez pour lui et pas assez pour les autres.

Le duc de Weimar lui avait fait passer aussi une instruction qu'il avait tirée des Suédois, et qui s'est si peu établie en France, qu'on y compte plus de généraux que d'officiers. M. de Vendôme même, que j'aime à la folie, ne l'était pas du tout. D'ailleurs le prince Eugène avait un homme qui le servait admirablement dans cette partie de détails: c'était le prince d'Anhalt Dessau, qui commandait les six mille Prussiens, et qui lui était aussi utile pour ce genre-là, que M. de Cathogan pour ses marches et ses camps.

Ne pouvant cependant pas se trouver partout, je conseille au maréchal de bien choisir ses deux généraux de l'infanterie ou ses deux généraux de la cavalerie, qui commandent les ailes; et ne pouvant pas avoir tous généraux distingués parmi ceux qui sont employés, de les faire surveiller par des officiers de l'état-major-général, de confiance, qui enverraient sans cesse des

rapports. Je prie le maréchal de ne gronder jamais les housards des fausses alarmes qu'ils donnent souvent : il vaut bien mieux qu'ils se trompent vingt fois, que, de peur d'être grondés, ils n'avertissent pas d'une alarme véritable ; le maréchal en est quitte pour se porter au grand galop aux postes avancés, et ne fait passer la nouvelle à son armée qu'à moins qu'elle ne soit sûre. Je prie le maréchal de se promener souvent avec une suite brillante, le long du front de son camp, de s'arrêter quelquefois pour parler à quelque brave officier, et questionner quelques soldats : c'est un plaisir de voir arriver tous les autres pour écouter, et admirer le maréchal, qui, moyennant quelques petites coquetteries et quelques poignées de ducats, se fait aimer. Je lui conseille de tenir un grand état ; je le prie d'attirer à son quartier-général le plus de plaisirs qu'il pourra, peut-être même quelques petits plaisirs défendus, pour qu'il ait toujours beaucoup d'officiers dans ses antichambres, car il y a des occasions où l'on est obligé de donner vingt ordres à porter ou vingt commissions à faire. Je le prie de faire pleuvoir les croix, les grades, les pensions, les gratifications, aux officiers qui se sont distin-

gués, de faire casser ceux qui le méritent, mais de jeter l'odieux des petites punitions journalières sur les généraux qu'il chargera de la police intérieure. Je le supplie d'être le dernier de l'armée à rentrer chez lui s'il fait un temps affreux, et le premier au camp s'il y a apparence d'affaire, et de se passer de tout plutôt que d'en faire passer les autres: son partage de mal avec les soldats, dans les cas absolus de souffrance, leur fait tout affronter. Je l'exhorte à tenir et faire tenir une bonne conversation à une soixantaine d'officiers à sa table, sur la guerre, sur ce qui s'est passé, sur la gloire. Il faut même avoir l'air ouvert sur tout, et être secret sans être mystérieux; le contraire est le cachet des petits esprits, qui ne cachent que ce que tout le monde sait. Il faut même être de bonne humeur dans ce métier, pour le bien faire et le bien faire faire aux autres.

Ce qu'on dit toujours dans les livres de guerre, que le général-commandant doit avoir carte blanche, n'est pas lu apparemment par les souverains. *Montécuculi* passa si bien là-dessus, que pendant toute la campagne il n'ouvrait pas les rescrits du conseil de guerre; il les rendait à l'Empereur en revenant à *Vienne*, et, lorsqu'il lui

demandait pourquoi il n'avait pas suivi les ordres qui lui étaient donnés de sa part: Je les ai mis dans ma cassette, et je vous les rapporte. Ce qui est écrit aussi presque partout sur l'article que je traite, que le général doit être né avec toutes les qualités nécessaires pour l'être, est ce qui est plus vrai; avec l'art on se corrige, on se rend meilleur, mais on ne va jamais aussi loin: il faut venir au monde général, peintre, poète et musicien. Lorsqu'un de nos colonels, avancé par la cour, disait à *Gindo-Stahremberg*, pour lui en donner part, « L'empereur m'a fait général, »—« Je l'en défie, répondit-il ; il vous a nommé général, et rien de plus. »

DES GÉNÉRAUX.

Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'être malheureux, nous ne sommes point à Carthage : mais sans que cela soit poussé aussi loin, il serait bon de savoir pourquoi un général qui a été battu, l'a été : je ne soupçonne pas sa bonne foi, mais, si c'est sa capacité qui doit l'être, il en faut même aussi faire un exemple; n'est-il pas comptable de la mort de plusieurs milliers d'hommes? On pend un assassin, on poursuit un homme qui, à son corps défendant, en a tué un autre de la meilleure grâce du monde; et celui que l'ambition peu éclairée, la protection d'une famille puissante, ou la faveur et quelquefois les faveurs, ont placé à la tête de l'armée, recommence l'année prochaine. A-t-il passé dans tous les grades? comment y a-t-il servi? S'est-il assez peu appliqué pour attribuer sa défaite à ne pas savoir remuer des troupes? Cela est souvent arrivé autrefois. On n'avait ni majors, ni généraux; nous avons au moins à présent des

majors. Une guerre fera voir si nous avons des généraux ; c'est-à-dire que tous ceux qui sont employés, tel peu éclairés que quelques uns d'eux puissent être, savent au moins commander l'exercice, et ne seront plus embarrassés pour changer de front, pour s'aider dans quelques circonstances, former un flanc, charger de tous les côtés, etc. On ne s'en est jamais assez pris aux généraux, des malheurs qu'on a eus; qu'on consulte les soldats pour la punition, comme j'ai dit plus haut pour les récompenses: « Il est parti, diront-ils, au commencement de la bataille ; nous ne l'avons vu qu'à la fin ; il nous a mal menés; il a perdu la tête ; il a brutalisé tout le monde; il a crié, mais il n'a pas instruit ; il a mal manœuvré. »

S'il y a des malades et des désertions, c'est encore les généraux qu'il faut en rendre responsables. Pourquoi ne pas mettre les généraux au catéchisme comme les enseignes? Il n'y a pas un grand malheur quand l'un de ceux-ci ne sait pas si, avant de mettre la crosse en arrière, il faut présenter : le plus grand malheur qu'il y aura à cela, ce sera que ses camarades se moqueront de lui ; mais il est essentiel de savoir si un général occupera tel terrain qu'on

lui montrera, de quelle façon il l'occupera, comment il y marchera, et comment il alignera sa première ligne pour gagner son appui, etc.

Ce n'est pas assez d'observer leur conduite militaire; il faut les suivre tous les jours. Sont-ils les amis, les confidents, les consolateurs des soldats, les redresseurs des torts des officiers d'état-major, le soutien des bons officiers? les connaissent-ils? Voient-ils souvent leur troupe? y font-ils de la dépense, s'ils sont riches? Aiment-ils leur métier? Sont-ils officiers eux-mêmes et soldats dans l'ame? Il y a à supposer que, s'ils ont toutes ces qualités-là, ce ne sera qu'à la supériorité, à des ressources, ou à un bonheur particulier, que l'ennemi devra sa victoire. Ce n'est pas d'un général d'armée que je parle, c'est de tant de généraux qui s'en reviennent battus avec leurs détachements comme si rien n'était. Si parmi ceux-ci il y en avait un qui ait fait une faute par inattention ou inexpérience; si, à cela près, il montre des talents, il sera plus éloigné qu'un autre de cette faute. A la première occasion, qu'on lui donne sa revanche, et qu'on se souvienne que la défaite de *Créquy à Consarbruck* en fit un des grands hommes de France; mais, après cette première

revanche, qu'on ne l'essaie plus; l'éducation de ce général battu coûterait trop cher à l'État: je lui conseille de partir tout de suite pour son château, s'il en a un.

Qu'on examine les mœurs, le caractère et même la physionomie des généraux avant de leur donner des corps : savent-ils galoper? Sont-ils faiseurs de mémoires et de plaintes, mauvais voisins, dangereux pour leurs égaux, jaloux, timides, craignant la responsabilité, grossiers, ignorants, intéressés, intrigants à la ville et rampants à la cour, écrivant, ménageant les subalternes, taciturnes, susceptibles; incompatibles, difficiles, méfiants mal à propos ou trop crédules? Demandent-ils ou ont-ils besoin d'un gouverneur? Connaissent-ils les hommes, et un instrument dont il faut savoir jouer? Il y a presque une case pour chaque individu; il faut la chercher. Ces généraux prennent-ils trois précautions pour une? donnent-ils trois ordres pour qu'un s'exécute? ont-ils trois bataillons prêts pour en remplacer un? vont-ils voir trois fois eux-mêmes si l'on a fait ce qu'ils ont ordonné? prévoient-ils dans leurs dispositions ce que la poltronnerie, les malentendus, ou la mauvaise volonté, ou la distance,

les horloges et le terrain, ôtent à l'exécution? ont-ils fait plusieurs campagnes, et même, s'ils ont fait la guerre, l'ont-ils vue? J'ai vu des officiers de la cavalerie devenir généraux, et je me souviens d'un cheval noir à tous crins, bien gros, à qui ils n'avaient jamais fait passer la *Feldwacht*. J'ai vu de pauvres diables d'officiers d'infanterie devenir généraux; et je me souviens du petit bidet qui leur suffisait à peine pour faire la marche à côté de leur peloton, et qui n'eût pas été en état de passer les piquets. Sont-ils bien tournés en généraux? Il n'appartient pas à tout le monde d'être bossu comme le maréchal de Luxembourg.

Est-ce un aide-de-camp qui les mène? est-ce un autre officier de confiance? ont-ils des capotes grises un jour de bataille, ou des casquettes de soldat dans une tranchée? y ont-ils l'air pensif et empêtré? ah! c'est alors qu'il faut être bien brillant de mine et de propos, bien mis, bien monté, et avoir l'air d'assurance.

Les gens qui prévoient les malheurs en attirent toujours; la confiance en inspire, et, quand on parvient seulement à cela, on est déja presque sûr de la victoire.

Dieu punit aussi l'irrésolution et la lenteur.

Des milliers d'hommes vivraient encore, si on avait su profiter du moment de finir les guerres.

Je déciderais presque qu'il vaut mieux faire une sottise de tout son cœur et avec fermeté, qu'une bonne action avec faiblesse : la première étonnerait l'ennemi, il croirait qu'il y a quelque chose là-dessous, on aurait le temps d'y remédier ; la seconde perdrait son prix, parce qu'on donnerait le temps d'y en opposer une autre, et d'ailleurs on ferait connaître l'auteur. Les moindres défauts des généraux sont, je crois, la sévérité pour les officiers, la bonté pour les soldats, parce que ceux-là y prendront garde et tiendront ceux-ci de près sur tous les points : on peut leur passer l'inquiétude, si elle n'incommode personne : on devrait même plutôt compter sur un général inquiet, que sur un autre qui croit que tout va bien ; pourvu qu'il ne s'imagine pas que tout va mal, qu'il ne le croie pas trop lui-même, il peut se tracasser tant qu'il voudra, sa besogne est assez importante pour qu'on le lui pardonne. Oh !... métier de l'honneur !.... Comment se peut-il que quelquefois il y en ait si peu ? Il faut éloigner toutes ces idées honteuses de manque de courage, ces méchancetés, ces jalousies ; le dirai-je même ?

ces trahisons! Comme c'est souvent faute d'être éclairé sur ses devoirs que l'on y manque, que c'est par cette raison-là qu'il y a tant de criminels sans le savoir, et que tous les gens bornés sont dangereux, que les généraux sachent même que ceux qui, dans l'occasion, de peur de risquer leur réputation, n'aident point leurs camarades dans une affaire, sont aussi coupables que s'ils se jetaient dans le parti de l'ennemi. Comme on n'est pas toujours à la bataille ou à l'exercice, je prie messieurs les généraux de se monter la tête par les exemples des grands hommes : que l'un prenne pour parrain César, l'autre Alexandre, un autre Annibal, un quatrième Pyrrhus, ou un cinquième Scipion; mais point de Fabius, je n'aime pas les temporiseurs. Qu'on s'élève l'ame, qu'on s'orne l'esprit, qu'on se moque des sots et des ignorants. J'ai vu mettre de l'air à ne pas ouvrir un livre. Point de théorie, selon les uns. Qu'est-ce que la pratique? disent les autres. C'est certainement mieux que d'avoir l'une sans l'autre. S'il y a guerre, il ne faut pas manquer une reconnaissance, une escarmouche, on y trouve d'excellentes leçons. S'il n'y a pas guerre, il faut lire : mais il faut savoir lire.

DES SOLDATS.

On est presque toujours injuste à leur égard, on suit une vieille routine, et on parvient à leur tête comme à celle d'une meute, où, sans entrer dans aucun raisonnement, on nourrit et l'on bat à des heures réglées. Je sais bien qu'à présent, à notre service, on les traite mieux que jamais : il n'y a presque plus de bâton. On s'en prend aux officiers, s'ils désertent, s'ils commettent quelques fautes, et c'est là le fondement de la discipline ; il faut s'en prendre au plus petit nombre pour contenir le plus grand. Il y a bien moins de punitions ; il vaut mieux qu'il y en ait encore moins et qu'elles soient plus fortes.

Faire exercer la justice, donner et se prescrire des règles de morale, indépendamment du parti qu'on en tire pour son bien et son agrément, est de la plus grande nécessité pour commander les hommes et surtout les connaître. On sait en général que ce sont des enfants qui le rede-

viennent, après avoir passé de la malice à la faiblesse. Il faut changer les hochets, et c'est là le grand art. Ceux des soldats ne sont pas chers; un rien les amuse et les fait aller. Il n'y a qu'à être soldat soi-même, pour les mener enfoncer les portes de l'enfer. Quoique les nations qui composent nos armées soient bien différentes et qu'il n'est pas possible qu'elles ne le soient, les unes étant à huit cents lieues des autres, plusieurs points les réunissent. L'habitude du joug, ou la manière de vivre en société, donne aux soldats comme aux écoliers et aux pensionnaires, le même genre d'espiègleries, les méchancetés peu réfléchies, les désobéissances, les mensonges, les excuses, la gaîté, la facilité, le désespoir, l'envie de toucher tout et gâter tout, etc. C'est parce qu'on leur défend de boire en marche, qu'ils en meurent d'envie, dès qu'ils sortent du camp; qu'ils mangent aussi du fruit défendu, qu'ils aiment à courir, à être où ils ne doivent pas être, à tromper ceux qui sont chargés d'eux, et qu'ils se font un honneur de se le raconter. C'est comme cela qu'ils s'attachent à connaître leurs supérieurs, qu'ils s'en moquent à la première prise qu'ils donnent, et qu'ils gagnent le dessus s'ils leur aperçoivent

la moindre petite faiblesse dans la façon de les mener. C'est comme cela qu'ils ont en horreur ceux d'entr'eux qui les trahissent. C'est comme cela cependant, qu'on sait tout ce qui se passe chez eux. Il faut savoir embellir et varier leur poupée: tantôt une apparence de liberté qui n'en est pas une; tantôt une manière de confiance, de la danse, de la boisson, et un peu d'argent répandu à propos, les mèneront où on veut. L'appât du butin est un moyen à employer pour les grandes occasions, et il est très sûr qu'il n'y a point d'obstacle qu'il ne fasse surmonter au soldat. Je suis convaincu qu'il n'y a point de ville dont il ne s'empare, si on lui en promet le pillage.

Je ne suis pas pour les harangues; quand même les généraux espagnols et les généraux romains auraient eu le temps de faire celles de Tite-Live et de Strada, ils auraient eu tort, ils auraient ennuyé leurs troupes, et puis c'est tout. Il faut parler un peu ferme un jour de bataille; il faut leur parler dans leur genre, gaîment, grivoisement, et de temps en temps un gros juremént bien appliqué, prononcé de bonne grace et à leur façon, fait de l'effet. Il faut savoir les proverbes, leur manière de causer entr'eux, leur jargon de société, et le ton de la nation ou du

régiment. Il y a des officiers qui, un jour de bataille, ont l'air de prier les soldats de faire leur devoir; ils les caressent, ils les appellent « mes enfants », et leur parlent fort durement le reste de l'année. Les soldats sont les premiers à s'en apercevoir, ils s'imaginent qu'on les craint, et il faut alors montrer qu'on n'a peur de personne ; d'autres étourdissent leur troupe pour s'étourdir eux-mêmes, ils font beaucoup de bruit pour s'animer en l'animant. Les soldats ne sont pas encore la dupe de ce genre-là : ces tapageurs sont bientôt connus, ils s'agitent, ils s'égosillent, ils se mettent en colère, ils menacent, ils écument, ils se tuent pour faire tuer les autres, ils crient des *Vivat Maria-Theresia* qui ont l'air de convulsions, ils galopent vingt fois devant le front, ils s'agitent avant la bataille, ayant l'air de dire beaucoup et ne disant rien, et ne parlant à personne, à force de parler à tout le monde.

J'en ai vu qui, pour encourager, représentent qu'ayant mangé si long-temps le pain du Souverain, c'est le moment de l'en dédommager. Je n'aime pas ce calcul-là, et c'est une bien petite idée : on ne doit en avoir, dans ce moment-là, que de nobles, de vives, de sublimes ; qu'on

se laisse aller à son génie. Il y a peut-être des gens qui sont inspirés sans le savoir. Un jour de bataille est bien fait pour l'inspiration !

Les officiers ou les généraux qui ont le plus vu, dans le courant de l'année, les troupes qui leur sont confiées, qui se seront attachés à gagner leur confiance, qui auront mangé de leur soupe en visitant les chambrées, qui les auront bien traitées en revenant de l'exercice, lorsqu'elles auront bien manœuvré, qui leur auront fait des contes pour les amuser en y allant, qui auront eu soin des enfants des soldats mariés, qui auront assisté les veuves, distribué de l'argent de temps en temps, et une justice parfaitement égale, ne courent aucun risque à les traiter durement un jour de bataille : un mot, un air les fait trembler ; un mot aussi les anime, ou les fait rire. Il me paraît, à cette occasion, que cette faculté-là, qui distingue si bien notre espèce des autres, qui ont peut-être plus de joie que nous, mais qui ne savent pas l'exprimer, se fait mieux sentir dès qu'il y a beaucoup de monde assemblé. On ne rit jamais tant au spectacle, que lorsqu'il est rempli, puisque la multitude est aisée à émouvoir, lorsqu'on la connaît : il faut l'étudier ; il faut paraître bien

sûr de sa besogne, quand même on ne l'est pas; donner des ordres aux officiers et aux bas-officiers du troisième rang, assez haut pour être entendu, en faisant semblant de vouloir qu'ils ne le soient pas. Ces ordres seront, de tuer le premier qui quitte sa place, soit pour fuir, soit pour aller piller, soit même pour être plus brave que son camarade. Il faut passer plusieurs fois devant le front, et, d'un air bien tranquille, expliquer à tout le monde ce qu'il y a à faire, recommander le silence, le plus grand ordre, la crainte de ses officiers, fixer bien l'attention de tout le monde, et faire passer insensiblement dans tous les cœurs la joie qui doit régner dans le sien. Il faut nommer les actions précédentes où la troupe s'est distinguée, et dire qu'on ne lui recommande pas la valeur, parce qu'on en est sûr; et puis, une gaîté, une grivoiserie, un juron, et marcher à l'ennemi.

C'est pour ces jours brillants, qui décident du sort des empires; mais pour les autres qui les précèdent et qui doivent y contribuer, il faut se donner de garde de tomber dans le commérage, la familiarité et le discrédit. J'ai encore vu des officiers à qui cela arrivait en voulant en imiter

d'autres à qui la même chose allait bien. Il y a des riens, des imperceptibilités, dont on ne peut pas rendre compte. Il y a, dans tout, un certain tact qu'on ne peut exprimer, et un goût dans les choses qui en paraissent le plus éloignées: s'il n'y a qu'à tomber sur l'ennemi, sans avoir besoin de manœuvrer; si c'est une surprise de camp ou une poursuite, on peut, je crois, ordonner au soldat de pousser des cris affreux: j'ai vu l'effet des *allah* des Turcs, et des *houra* des Russes. Dans une occasion, j'ai fait crier, dans toutes les langues de l'armée, à mon régiment: je l'animai par là, et intimidai d'autant plus l'ennemi, qu'il me crut du renfort; six fois plus faible que lui, et déja battu, j'eus le plaisir, un moment, de le voir se retirer.

J'aurais voulu voir *Folard* exercer un peloton; j'aurais voulu voir si M. de *Puységur* aurait su former un rond; et je parie que M. *de Quincy* ne connaissait personne du corps où il avait servi. C'est pour cela qu'on dit toujours des choses vagues, et que je compte en faire un mérite, en en disant de peu sublimes, mais de rares pour un faiseur de livres: une de celles-là, par exemple, et un moyen sûr de se faire aimer des soldats, qui s'imaginent toujours

qu'on les trompe, c'est de se prêter à cette radoterie, crier, dire qu'on fera pendre tout le monde, quand même on serait sûr qu'il ne leur serait arrivé aucun tort. Ah! voilà un brave homme, disent-ils, qui prend notre parti; il est soldat dans l'âme, et c'est le plus bel éloge.

DES AIDES-DE-CAMP.

On les fait trop aides de maison, même aides de cuisine; leur familiarité avec ceux qui servent les généraux; les emplois d'économes, auxquels ils se livrent quelquefois, leur ôtent la considération qu'ils devraient avoir dans toute l'armée; le seul petit talent de faire des *tabellen*, ne peut pas leur en donner beaucoup; il leur faut des connaissances et de bons chevaux. Si on ne les emploie qu'aux rapports et aux détails de service, ce ne sont que des fourriers; si on ne les emploie qu'à aller chercher les paroles au quartier-général et porter un ordre, ce ne sont que des postillons. Le Souverain devrait instituer une école d'aides-de-camp, parce que c'est, selon moi, l'emploi le plus important; il faudrait qu'ils fussent instruits dans toutes les parties de la guerre, et qu'ils eussent servi dans toutes les armes. Après s'être distingués par leur bravoure, leur exactitude, leur intelligence, même à changer l'ordre qu'ils portent, si les

circonstances ont changé, qu'on les fasse généraux, et adjudants-généraux du commandant de l'armée. Il leur faut un coup-d'œil comme un éclair, pour juger et rapporter; et presque la vitesse d'un boulet de canon, pour se porter où on les envoie. Comme rien n'est ignoble en latin, je hasarderai ceci: Qu'on choisisse, dans les régiments, des jeunes gens qui ont *meliora capita, et meliores clunes.*

DES VOLONTAIRES.

C'est souvent l'envie d'étaler, aux yeux d'une armée étrangère, un luxe ridicule, qui y attire des volontaires de toutes les nations. J'en ai vu arriver à la nôtre avec un équipage de cinq cents chevaux, et une magnificence asiatique. Quand on en reçoit un, on ne peut pas s'empêcher de les recevoir tous; et quoiqu'il y ait une grande différence du premier au dernier, il n'y a qu'une nuance imperceptible du premier au second, au troisième, ainsi des autres jusqu'à la fin. Ceux qui viennent pour s'instruire, sont une manière aussi incommode que les illustres; ceux-ci ne voient rien, ceux-là voient trop; ils ont occasion de voir la force et la faiblesse des chefs, les espérances que donnent les jeunes officiers, ou bien le peu de ressource qu'il y a dans leur génie. Les uns par imbécillité viennent porter de mauvaise grace un ordre mal interprété; les autres ont quelquefois intérêt de le changer : je le répète encore, ces deux genres-

là sont très nuisibles; ils incommodent dans les marches, occupent une quantité considérable de maisons, qui, étant près du camp, seraient employées à retirer les malades, qu'on est souvent, à cause d'eux, obligé d'exposer à être pris ou à mourir en chemin. Outre cela, la consommation de fourrage n'est pas un petit objet. Le prince *Eugène* apparemment voulait se défaire de ses volontaires à la bataille de *Belgrade*; car il fut question de les faire charger par escadron, tant il y en avait à son armée! ce serait un moyen de les dégoûter; et s'ils ont la fureur de venir nous incommoder à la première campagne, je serais d'avis qu'on leur en fît la proposition : le seul moyen d'en tirer parti, si on veut bien encore en recevoir, serait de les attacher séparément à tous les régiments de l'armée; ils y camperaient, et au moins, s'ils n'y faisaient pas du bien, ils n'y feraient pas grand tort; on pourrait même en tirer une sorte de parti : il n'y a jamais assez de gens à cheval derrière un bataillon; un volontaire qui y serait ce que nous appelons *Eingethalt*, y serait une espèce d'officier d'état-major de plus, ou d'aide-major, suivant le degré de confiance qu'il mériterait. Comme le front d'un bataillon

n'est pas de plus de trois cents pas, il n'y a pas grand risque à lui donner un ordre; on pourrait aisément en réparer la confusion, et ce serait le moyen de l'essayer, puis l'instruire, et puis s'en servir. Je sens bien que cela n'amuserait pas ceux que les plaisirs du quartier-général engagent à faire la guerre; nous aurions moins de garçons guerriers, et nous ferions des garçons héros. Les troupes sont bien lasses de ces galopeurs éternels, qui ne leur font que de la poussière, et qui empêchent souvent de distinguer le général qu'on attend et qu'on cherche. Les commandants des ailes et des corps ne seraient plus embarrassés sur ce qu'ils ont à faire. Des aides-de-camp connus et accrédités seraient les seuls chargés des intentions du maréchal; et on s'en prendrait à eux, si l'ordre était mal donné. On ne savait, à la *guerre de sept ans*, à qui entendre : où aurait-on pu retrouver celui qui venait à bride abattue, et partait de même? Pour un qui était de bonne foi aux coups de fusil, et qui a rendu de grands services, il y en avait dix qui faisaient semblant, dès qu'on en tirait à la droite, d'avoir une commission à faire à gauche. Ils devraient me savoir gré de leur épargner la rigueur du jugement de l'armée.

Il leur serait très difficile de tenir un juste milieu : s'ils s'exposent, on dit que ce sont des fous; et s'ils trichent la moindre petite housarderie, on dit beaucoup pis. Ils sont à charge à tout le monde. Je conseille à ces messieurs, de se détacher de ce genre-là. Ce qui a encore furieusement prévenu contre eux, c'est qu'on y trouve souvent des escamoteurs de réputation, qui attendent l'évènement tranquillement, entre la première et la seconde ligne, courent vite se l'approprier dès qu'il est heureux, et, paraissant aux derniers moments de l'affaire, s'agitant beaucoup, criant à tue-tête, remerciant les soldats, complimentant les officiers, font croire à tout le monde qu'ils y ont été dès le commencement.

DU DÉSORDRE.

Quel nom pour les spéculateurs, les hypothéseurs, les gens de cabinet; je dirai plus, pour les majors de paix, pour les généraux d'exercice, pour les faiseurs et manœuvreurs de gazon, les marcheurs de prairies! C'est pour ne pas avoir de désordre, qu'il faut souvent en parler; il faut le prévoir pour le prévenir en ceux qui en mettent un jour de bataille, parce qu'ils en ont dans la tête et peut-être aussi dans le cœur; et en ceux qui ont intérêt à ce qu'il y en ait entre les évènements extraordinaires, et qui croient qu'il doit y avoir absolument la moitié du temps que l'on se bat destiné à la confusion. Voit-on remplacer les morts? s'empresse-t-on d'entrer dans les rangs d'où sortent les blessés? qui fait venir les réserves? que devient la seconde ligne? C'est pour cela qu'on trouvera dans cet ouvrage, la manière de relever un bataillon par le désordre même du bataillon: il n'y a pas d'excuse alors sur la différence d'ordre et de commandant; c'est pour

cela que je veux une école de désordre. Il faut aller et venir, dans le terrain qu'on occupe, comme dans sa chambre ; il faut que les officiers volent à l'endroit où ils trouvent cinq ou six hommes de hauteur ; il faut que cela arrive à l'exercice, pour qu'ils éclaircissent tout de suite les rangs, et que chaque chef de file soit couvert; il faut quelquefois que les bas-officiers empêchent ceux qui ne seront pas nommés d'en aller relever d'autres, et quelquefois les y laisser aller plutôt que de s'exposer à une ouverture; il vaut toujours mieux y avoir plus de monde que trop peu. Il faut qu'au moins dans la manœuvre, les soldats apprennent si fort la dépendance, que, par habitude, ils délibèrent, même pendant le feu, de quitter, quoique blessés, une place si sacrée pour eux.

Il faut mêler les ailes, toutes les compagnies ; il faut les savoir remettre, mais il faut les mouvoir comme cela. Il faut se faire à la fumée, à la poussière, au vent; on apprend à y voir et à y entendre. Il faut apprendre à courir par compagnie d'abord, pour qu'on sache courir par bataillon : sans cela, le soldat s'abandonne, et son premier mouvement est toujours extrême; il faut le régler et l'empêcher de courir trop en

avant surtout, car c'est ordinairement ce qui arrive : on voit un flot reculer avec effroi, pour éviter que les chevaux des officiers d'état-major, qui souvent alignent beaucoup mieux qu'eux, ne marchent sur les pieds.

Si l'on trouve un sous-lieutenant au milieu de la bataille, avec un peloton quelconque, bien ensemble, bien serré, bien aligné, pendant le grand feu, il faut lui donner une compagnie : il est sûr que, si chaque officier fait de même, la bataille est gagnée. Qu'ils ne songent donc qu'à cela à l'exercice et à la guerre. Il a fallu faire des lois pour les choses les plus communes : on a été obligé de dire de tirer où l'on est; on a vu tirer en bas, les ennemis étaient sur les montagnes; on a tiré droit devant soi, lorsqu'on était déja tourné. On regarde au centre du bataillon, et on ne peut le voir : il y a des inégalités de terrain qui empêchent; on ne sait pas s'aider; il faut se faire des moyens. Il faut tout changer, lorsque l'occasion l'exige. Un article qu'on pourrait ajouter à tous les règlements, et qu'on oublie, je ne sais pourquoi, c'est d'y manquer quelquefois. Il faut l'école du dérèglement, comme l'école du désordre dont je parle.

Militaires de tous les pays, laissez-vous

aller au génie, si la nature vous en a donné; ayez de l'esprit, si vous pouvez; prenez des connaissances, cela dépend de vous : mais ne manquez pas au sens commun, qui s'absente si souvent, par je ne sais quel sort, de toutes les armées.

DES GARDES.

On pourrait en épargner la moitié; point tant de ces gardes d'honneur, ou de prétendue sûreté! Qu'on fasse des patrouilles. Qu'on fasse sortir des piquets la nuit, s'il le faut; mais que le soldat, pour se bien porter, ait décidément cinq nuits à lui. On met hors de la ville une garde pour la désertion des postes; on en met une autre pour la désertion de cette garde, et puis encore une autre plus loin, et il se trouve que c'est de ces gardes qu'on déserte; et puis c'est aux gardes que l'on complote : quelles sont celles qui arrêtent ou empêchent la désertion? Ce n'est pas là que les déserteurs passent. C'est où l'on ne s'y attendra pas, pour qu'ils ne sachent pas où l'on prend des précautions. A la guerre et même à la discipline de paix, il faut n'être prévenu ni par les ennemis, ni par les amis; mais il vaut mieux laisser la liberté aux soldats de confiance, et faire observer par une partie d'entre eux, ceux qui ne le sont pas. On

fait trop peu d'attention aux corps-de-garde. Les disputes des entrepreneurs des ouvrages militaires et civils, les magistrats, les ingénieurs, les majors, les aides-majors des places, tout cela est toujours brouillé. C'est ordinairement pour un peu d'herbe que ces messieurs se disputent : le pauvre soldat en souffre ; on ne rebâtit point, on ne réparera pas ; les fenêtres sont cassées : on dit charitablement que c'est sa faute. Quand cela serait arrivé par l'étourderie d'une garde! Est-il humain de faire souffrir toutes celles qui la relèvent? Pour éviter cela, on ferme les volets ; c'est une obscurité et un mauvais air affreux : on les ouvre, c'est du vent et de la pluie. J'ai vu trois cents hommes aller d'un corps-de-garde à l'hôpital, dans trois ans, depuis la guerre. Ce qui est encore bien préjudiciable, c'est cet arrangement de quarante-huit heures. Supposé que quelque soldat, par inconséquence et extravagance, dise en passant qu'il l'aime mieux, tous les autres sont certainement de mon sentiment; cela fait grand tort, surtout au dîner, car on ne mesure jamais si bien sa petite portion, on ne compte pas si bien ses cuillerées : les gourmands y gagnent; mais qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas dans la chambrée, on est

sûr que les camarades donnent plutôt moins que plus à tout ce qui est de garde. Ils sont pourtant assez à l'air pour mériter de ne pas y perdre.

Ce qui multiplie les gardes et les sentinelles, c'est qu'on n'étudie pas assez la réunion des rues dans une ville, ou des chemins près des camps. Qu'on distingue ce qui est fait pour avertir, d'avec ce qui est fait pour se battre. J'aime les nouvelles et les nouvellistes; beaucoup de vedettes, peu de piquets et de grandes gardes; mais des postes considérables, capables de résister.

Voici ce que j'ai trouvé et éprouvé au sujet des abattis : ils sont inutiles, s'ils ne sont pas gardés. On ruine une quantité de particuliers mal-à-propos; mais s'ils épargnent le service des troupes légères, on a raison d'en faire.

Souvent on y emploie trop de bois, et on ne croise pas assez bien les arbres que l'on fait tomber : on y a vu des ignorants assez forts dans ce genre-là pour mettre les troncs du côté de l'ennemi; si les pointes y sont au contraire, si les branches placées en losange y forment une espèce de mosaïque, c'est impénétrable. On emploie aussi toujours trop de monde à les défendre.

Je ne sais si j'ai eu tort, mais j'ai assez bien

rempli cette double intention, en plaçant un caporal et six hommes à l'aile d'un abattis dont j'avais été chargé. La sentinelle de ce poste, un peu à droite, dans l'abattis même, pour être mieux à portée d'entendre le bruit, si l'on songe à le passer; un poste d'un appointé et trois hommes sur la droite, un peu plus haut, à égalité du poste du caporal; la sentinelle de ce poste sur la droite, encore à égalité de distance de l'autre, et ainsi de même jusqu'au bout, en serrant une espèce de ligne pour les postes, une autre pour les sentinelles, un peu au-dessous, et en faisant ainsi une manière de demi-échiquier, afin d'être bien assuré que personne ne pût passer entre la sentinelle et le poste, et que je n'eusse absolument de service que le monde nécessaire. Si, par exemple, tous les vingt-cinq pas, il y avait une sentinelle ou un poste à rencontrer, il ne faudrait pas six cents hommes pour garder l'espace de dix mille pas. Cent hommes de piquet que l'on donnerait par bataillon, garniraient suffisamment un abattis de cette étendue, qui me paraît bien suffisante, à moins que l'on ne veuille mettre tout un pays en abattis, et, par conséquent, six bataillons suffiraient pour les fournir : deux

camperaient à la droite, deux à la gauche et deux au centre, à une centaine de pas de l'abattis. Ils seraient en réserve, pour se porter, en cas d'attaque, aux endroits menacés; six capitaines seraient toujours de piquet, répartis à une distance égale de l'autre, mais sans avoir de poste fixe, puisqu'il n'y aura pas plus de trois hommes ensemble et qu'ils ne sont faits que pour avertir ceux qui sont destinés à se battre. Ils se promèneront continuellement devant l'abattis, dans le terrain que je puis occuper avec le moins de monde qu'il sera possible. J'aurais sans cela les postes trop faibles pour faire les patrouilles ; j'aurais douze lieutenants, six sergents, quarante-huit caporaux. On pourrait croire, puisqu'il y a deux cents sentinelles, et, par conséquent, deux cents postes, qu'il faudrait deux cents appointés, qui en fussent les chefs; mais le plus ancien des trois fusiliers en ferait le service et mènerait les sentinelles. Les douze pièces de ces bataillons seraient postées sur la plate-forme, pour pouvoir tirer de l'autre côté de l'abattis, et ces bataillons camperaient sur leur place d'alarme.

DES CORPS
DE L'ARTILLERIE DU GÉNIE
ET DU GÉNÉRAL STAAB.

Il paraît extraordinaire de traiter à la fois ces trois corps si séparés, mais c'est qu'ils ne le sont qu'en apparence. J'ai éprouvé moi-même, à un siège, la malice des uns contre les autres, les tours de s'enlever des ouvriers. L'artillerie trouvait les parallèles mal faites pour lier ses batteries ; le génie trouvait qu'elles étaient mal placées, etc. J'en aurais été la victime, si je n'y avais pas veillé sans cesse. Ils avaient souvent raison de se plaindre les uns des autres. Les officiers du génie sont quelquefois trop artistes ; les officiers d'artillerie sont quelquefois trop artisans : pour obliger les premiers à réunir toutes les qualités, je supprimerais les seconds. Le grand-maître d'artillerie, ou du génie, comme on voudrait l'appeler, serait à la tête des deux corps, qui n'en feraient plus qu'un, sous le même uniforme. Les officiers du génie n'ont que très

peu de soldats sous leurs ordres, seulement quelques compagnies de sapeurs et de mineurs; je leur donnerais toutes celles de l'artillerie, et je leur ôterais leurs généraux et leurs officiers. Ceux-ci ne reprocheraient plus à ceux-là de n'être bons qu'à élever de la terre, pour couvrir les troupes dans les communications d'une batterie à l'autre; ceux-là ne voudraient pas se mêler de placer les batteries, en disant que ceux-ci, à un siège, n'ont d'autre droit que de les construire servilement où ils le veulent. Les bas-officiers et les soldats d'artillerie n'oseraient rien changer à ce que leur prouverait l'officier du génie, qui ne possède que la science du siège, tandis que celui d'artillerie a à s'occuper autant que des batteries, de la guerre de campagne: on lui obéirait; et les ouvrages avanceraient sans méchanceté et contradiction. Mais voici une autre partie aussi difficile à accorder.

L'excellente école du corps du génie, qu'on doit chez nous au maréchal *Pellegrini*, peut donner des sujets au général *Staab*. On le forme vite, au commencement d'une guerre; on demande aux colonels d'infanterie, s'ils ont quelques officiers qui savent dessiner, et un peu de géométrie; ils donnent ceux dont ils veulent se

défaire, ou qu'ils veulent favoriser; et disent hardiment qu'ils possèdent ce qu'on exige d'eux.

Les voilà bien embarrassés au premier coup de pistolet de la guerre. Si l'officier d'artillerie arrive ensuite au galop pour placer une batterie, et l'ingénieur un retranchement, voilà une querelle qui retarde tout jusqu'à l'arrivée d'un général, qui perd son temps à écouter ces trois plaidoyers, et qui souvent n'y entend rien; souvent aussi, guidé par le plus sot des trois (car il cherche un gouverneur), il prend le plus mauvais parti. Réunissons donc aussi l'état-major-général de l'armée sous le même chef que les deux autres. Il est bien plus aisé d'être ingénieur de campagne, que de siège. Que feraient ceux-ci, quand il n'y en a pas? J'ai fait bien des campagnes, sans qu'il y en eût. L'avantage que l'officier du général *Staab* a sur les autres, c'est sa manière de faire marcher et camper les colonnes; et c'est pour cela qu'il faudrait que les jeunes gens destinés à ces trois métiers, qui n'en seraient plus qu'un, fussent un an ou deux dans l'infanterie, la cavalerie, les croates et les housards. Les jeunes Hongrois, et les Grecs surtout, sont ceux qui se distinguent le plus dans nos académies, par leur in-

telligence. C'est ce qu'il est nécessaire d'entretenir et d'animer; car il ne devrait pas être permis de choisir, pour ces trois corps si essentiels, ceux qui n'annonceraient pas les plus heureuses dispositions, accompagnées d'une grande vivacité, infatigables à pied et à cheval, et d'une valeur même téméraire.

DES VILLAGES.

On les jugea mal très souvent. On les veut défendre, et ils sont hors d'état de l'être; des maisons séparées, quelques granges et des vergers, n'empêchent pas même des housards de pénétrer et de sabrer partout en petite troupe. Il en est ainsi de ce qui paraît forêt à une certaine distance, et dans les cartes, où elles en portent le nom, parce qu'autrefois elles en étaient; ce sont des arbres si éloignés les uns des autres, que j'y ai vu hacher des Croates par la cavalerie. Si le village est comme ceux de la Silésie et du Brandebourg, je crois qu'il ne faut pas songer à s'y battre. Chargé de défendre le village de *Leuthen*, le troisième bataillon des gardes me fusillait de front, et d'autres avaient pénétré sans obstacle, de droite et de gauche, pour me tourner; il fallait le brûler et déranger le passage pour les munitions. Il y a des Cercles où les villages de Bohême ne valent pas mieux. Ceux de Moravie sont un peu moins mauvais;

ceux de Saxe et de Lusace un peu meilleurs, mais quelle différence d'eux à tous ceux de Flandre et d'Italie! L'industrie en a fait partout des citadelles: des haies d'épines, plantées souvent en losange, en font un retranchement, qui, pour être en mosaïque, n'en est que plus terrible; des fossés relevés, plaqués avec un soin étonnant, valent mieux que tous nos glacis. Les paysans flamands sont des *Vaubans* sans le savoir : la richesse de leurs habitations les rend capables de soutenir un petit siège; les cimetières sont très escarpés, parfaitement bien entourés, et la maison du curé est un château. J'ai été étonné des champs de bataille de *Parme* et de *Campo Santo*, que j'ai été voir. Je ne sais si c'est la méfiance des seigneurs, ou la jalousie des maris, qui a imaginé des enclos en Italie: mais on y fait tant tourner les petites navilles, que tous les pigeonniers, qui sont très communs dans ce pays-là, paraissent des petits forts; et puis tous leurs petits terrains entrecoupés de canaux, quadrillés par des haies, bornés quelquefois par des serpenteries, de petites palissades, de même que le reste qui va toujours en tournoyant, annoncent l'astuce des habitants. On peut défendre les uns et les au-

tres de deux manières: la première, en établissant une armée considérable et à couvert, et commencer ainsi la bataille; la deuxième, c'est, après s'en être retiré dès que l'ennemi y aura mis le feu, ce qu'il fera immanquablement, d'y rentrer et de regarder tous les murs et les fossés comme autant de parapets. Qu'on se souvienne du parti que Charles XII tira d'une maison. Qu'importe que les toits, les fenêtres et les planches n'existent plus? on sait bien mieux ce qui se passe, on en voit plus clair dans ses affaires : l'ennemi n'y entre pas, parce qu'il s'imagine qu'il y brûle encore; l'on y reprend poste; l'on y fait rentrer les caissons, et la seconde bataille recommence : on fera certainement très bien de les tourner; mais s'il y en a plusieurs dans une ligne, comment y parviendra-t-on? On se trouvera sous les deux croisées. Parvînt-on même à percer la ligne qui joint plusieurs villages qu'on aurait dans son front, ce serait autant de sièges à faire; et si l'on s'en occupait croyant y gagner quelque chose en les prenant de revers, la ligne percée et battue se refermerait et prendrait tous ces assiégeants à dos. Quant aux bois, je dirai qu'on n'y peut pas parfaitement compter, à moins que les ronces, les

épines et un taillis très épais et très haut n'empêchent d'y marcher plusieurs troupes de front: il faut même les reconnaître de très près, puisqu'il y a souvent des montagnes, dont on ne se doute pas, et qu'on les rend, dans un instant, aussi chauves qu'elles étaient avant les efforts prodigieux de l'industrie des hommes. Je crois avoir parlé ailleurs des plates-formes qu'on y élève alors.

DU DANUBE.

Les bonnes femmes crient sans cesse au miracle; on dirait qu'elles n'y sont pas encore faites. Bénie soit la Providence, disent-elles, de ce que ce fleuve, au lieu d'aller vers l'occident, comme les autres, coule vers le pays des mécréans! Elles ne savent pas qu'il y en a trois autres qui vont de même vers l'orient, et que quand même celui-ci irait de *Constantinople à Vienne*, une place de guerre sur la rive empêcherait bien l'arrivée des infidèles. On a voulu bien des fois se servir du Danube, et cela rencontre des difficultés: il est quelquefois si étroit et par conséquent si rapide, il est quelquefois si large et par conséquent si dangereux, il est quelquefois si profond et si hérissé de rochers, qu'il est difficile de faire un arrangement général pour sa navigation; celle des voyageurs et des commerçants ne nous donne ni la forme ni la capacité des bâtiments à employer. Ils sont détestables, il est bien clair qu'il ne peut y avoir

ni mâts ni voiles, et que le courant de l'eau, aidé par des vents et par des rames, peut faire faire jusqu'à quatre lieues par heure; mais la difficulté consiste à remonter le Danube. Si la guerre était susceptible de lenteur, on pourrait y réussir à merveille par le moyen des chevaux, ils peuvent passer sur les bords ou dans l'eau même; mais, faute de temps, on est obligé de brûler les bateaux.

On voulait en avoir qui fussent une espèce de cavalier flottant pour balayer les deux rives: mais plus les frégates sont pesantes, et plus les difficultés augmentent; je l'ai bien éprouvé au siège de *Belgrade*, avec ma frégate *Marie-Thérèse* de quarante pièces de canon: on a proposé des roues, on a imaginé des rames; mais dès que ces moyens sont coûteux, ils deviennent mauvais.

Voilà, de tout ce que j'ai examiné, ce qui me paraît le plus aisé.

Le volume de l'eau, le calcul des forces, me paraissent si bien proportionnés, que je crois qu'on peut tirer parti de cette invention, à laquelle je n'ai contribué que par quelques changements que j'y ai faits, par ce que j'ai vu ou plutôt entendu dire. La flottille que j'ai eue sous

mes ordres, me désolait plus que celles des Turcs, puisque j'en faisais plus ce que je voulais, que de la mienne, toujours sondant, échouant, louvoyant, n'allant jamais où je voulais, à moins de descendre à toute bride, et essuyer tout le feu de la place : j'étais un pauvre capitan-bacha.

Je n'ai pu tirer d'autre parti de trente bâtiments de différente taille, qu'en faisant canonner tout ce qui sortait en *Tzaïckes*, et quelquefois la ville, pour attirer le feu, le jour de l'attaque des faubourgs. Ce qu'on appelle lances canonnières, peut être utile, pour donner la chasse: et avec mes *Tzaïckes*, j'ai toujours eu l'avantage sur celles des Turcs, qui ne se servent des leurs que pour alarmer les postes, et chercher à couper quelques têtes chrétiennes; nos troupes des frontières qui montent ces *Tzaïckes*, sont bien braves, bien exercées, et bons rameurs.

DES ÉCOLES.

Toutes celles que je connais, n'ont pas encore rempli le but qu'on s'y est proposé : ceux qui en sortent, n'apportent pas avec eux les qualités nécessaires pour faire de bien bons officiers; et j'ai toujours vu qu'on avait de la peine, même à leur faire oublier quantité de choses inutiles, qu'ils y avaient apprises; heureusement qu'il y en a quantité qui s'oublient d'elles-mêmes. J'en parlerais avec plus de considération, si elles étaient traitées à fond, pour être bien sues par ces jeunes gens : mais leur tête est un chaos chronologique, d'histoire, de géographie, de physique, je crois même qu'il y entre du blason, et beaucoup de bible : on leur fait faire des tours de force; et ils obtiennent pour une liste de papes qu'ils récitent par cœur et qu'ils pourraient très bien ignorer, des éloges qui ne seraient dus qu'à une parfaite connaissance de leurs devoirs, lorsqu'ils entreront dans des régiments. Venez voir, madame, votre fils, dit le

chef à sa mère, il nage comme un poisson; et le vôtre, dit-on à quelque autre, saute comme un écureuil: il n'y a pas de mal à cela, mais cela ne roule jamais que sur deux ou trois qui donnent des représentations aux étrangers qui viennent voir l'académie. La classe intermédiaire entre le corps, qu'il faut rendre leste, et l'esprit, qu'il faut rendre souple, est souvent la plus négligée; c'est l'ame, l'ame, je ne puis assez le répéter. Au lieu d'un maître d'armes, qui profane le mot d'*assaut*, je voudrais un maître d'élévation, qui n'aurait autre chose à faire qu'à tracer une ligne de retranchements. Ces géomètres n'avaient aucun coup-d'œil pour l'étendue d'un terrain à couper; les arithméticiens, aucun calcul; les algébristes, aucune idée nette : et toutes les fois qu'on a demandé que les officiers s'annonçassent pour servir à un siège, on en trouvait si peu d'instruits, qu'il en fallait commander d'autres et les instruire de nouveau à fond! ce n'est qu'aux écoles de génie qu'on apprend tout cela assez à fond pour en profiter.

SUR LES JEUNES GENS.

On se récrie sur les prodiges de la nature, sur les héros au sortir du berceau, ces grands hommes nés, qui gagnent des batailles à vingt ans : on a admiré les princes d'*Orange*, dont l'un, entre autres, après plusieurs actions brillantes de guerre et de stadthoudérat, a été à vingt-quatre ans victorieux, à *Senef*, selon moi, au premier combat, et un peu battu au second et au troisième par le grand *Condé*. Si j'avais encore dix-huit ans, j'aurais l'air de parler pour moi : mais, hélas ! je n'ai que trop d'expérience ! c'est la seule consolation des vieux soldats : je crains de la leur ôter; mais qu'ils m'écoutent, et me pardonnent. Celui-ci, vainqueur à *Rocroi* avant cet âge, a continué à l'être, ainsi que le roi de Prusse, à vingt-neuf ans : et s'ils avaient été battus, croyant peut-être qu'ils n'étaient pas faits pour ce métier-là, ils l'auraient abandonné; mais on doit battre l'ennemi, lorsque, ne le craignant pas du tout, sautant à pieds

joints sur les obstacles, et ne voyant pas tous les dangers, on déjoue tous les calculs d'un général bien habile, en l'étonnant par des choses que la vigueur, l'imprudence et la fougue de la grande jeunesse peuvent seules inspirer. Remarquez que la plupart des grands hommes sont des grands princes, parce qu'ils n'y a qu'eux qui puissent, extrêmement jeunes, commander des armées.

Charles XII, soldat, officier, et général de Charles XII, aurait blâmé Charles XII dans vingt combats que son âge et son rang lui avait fait donner, et n'aurait jamais livré la bataille de Pultawa.

Il était bien plus difficile à Turenne, d'être un héros, quoiqu'il eût aussi de grands avantages; bien plus difficile encore à Luxembourg, à Catinat, et bien plus encore chez nous à quelques généraux que la gloire est venue prendre par la main, pour les faire monter des grades subalternes aux plus élevés, et les placer sur un trône triomphal, entourés de Français, de Turcs et de Prussiens, soumis à leurs pieds.

Remarquez que l'expérience jette si souvent des doutes sur ce qu'il y a à faire à la guerre, qu'il en est de cette science comme des autres,

où les savants disent qu'ils commencent à savoir qu'ils ne savent rien. Remarquez qu'après trente-cinq ans, on ne saute plus les fossés comme on le fesait à quinze, on ne traverse pas le fourré à la chasse, on n'attaque pas les sangliers, on n'est pas aussi près du cerf alali, on ne fait pas des tours de force, à pied et à cheval, à se casser le cou. Comment ferait-on à la guerre autrement qu'ailleurs? quand la sève ne monte plus, elle descend. Je sens bien que l'élan de la gloire, le zèle, l'honneur, l'amour de ses devoirs soutient, exalte même encore; mais on n'a plus cet amour des hasards et des fatigues et des choses extraordinaires, qui tient à la violente circulation d'un sang jeune et bouillant. Quand on me dit, un tel officier a de l'honneur, je dis, j'en suis bien aise, mais n'a-t-il que cela? J'aime qu'on me dise, il a le diable au corps, il est intrépide, il est soldat. Après cela qu'on me dise qu'il a quelqu'autre mérite, qu'il est officier, et je l'emploierai.

Je sais très bien que, pour prouver ce que j'avance, on ne risquera pas la monarchie, en donnant à un archiduc ou à un prince royal de vingt ans, une armée du même âge : mais il me semble qu'elle irait toujours en avant, et qu'il

ne faudrait qu'un ministre de cinquante ans pour la diriger ou l'arrêter.

Nous voyons tous les jours, qu'on dit: Ne donnez pas ce petit commandement à cet enfant; d'ailleurs il n'est qu'en scène. Cela est vrai; mais il est fier de l'être, et plus qu'il ne le sera lorsqu'il sera maréchal: il se fera obéir de ses soldats; si ceux-ci sont disciplinés, ils le respecteront: les soldats, par une autre raison, peuvent encore très bien faire: ils prendront les jeunes officiers sous leur protection, ils diront: c'est un brave petit garçon, suivons-le, ne l'abandonnons pas.

J'ai toujours sur le cœur, contre l'expérience, deux bataillons et quatre pièces de canon que j'aurais pris à vingt ans, et que j'ai laissé échapper à quarante parce que je ne croyais pas qu'on fût assez imprudent pour s'exposer à être enlevé.

Le choix des officiers n'est pas indifférent: je me méfie des gens d'affaires, gens à argent, et gens ennoblis: pour les fourriers, calculateurs et gens de plume, je ne peux seulement en entendre parler. On voit cependant de ces avancements tous les jours. J'estime les bas-officiers devenus officiers: on peut en avoir un par compagnie; mais souvent ils deviennent paresseux.

Les grands seigneurs sont bons, s'ils ont des parents raisonnables, qui ne veulent pas les avoir sans cesse avec eux, et s'ils veulent servir comme si c'était le besoin de faire fortune. Mais ce qui vaut mieux, pour composer un régiment, c'est cette classe honorable et pauvre de gentilshommes, dont les aïeux le sont devenus par quelques faits militaires. Ces fils de braves gentilshommes campagnards et chasseurs ont durci, à douze ans, à la fatigue, couchant dans les bois avec leurs chiens, arrêtant les braconniers, et se battant quelquefois avec le fils du voisin, pour un lièvre.

Des coureurs rendraient de grands services, je voudrais qu'il y en eût plusieurs par compagnie. Les Romains s'exerçaient à la course au champ de Mars. Comme on n'a jamais raison à la guerre qu'en prévenant l'ennemi, on ne saurait arriver partout assez tôt. Trop de préjugés à combattre empêcheraient ce que je propose dans les déploiements de l'infanterie. On dit à cela que la queue serait trop fatiguée: elle le serait bien moins si on l'exerçait à cela; mais puisqu'on prétend que le poids que le soldat a à porter l'empêche d'aller aussi vite que je le voudrais (ce qui est un conte puisqu'on s'accou-

tume à tout), plusieurs compagnies de coureurs suppléeraient à tout cela, et ils seraient mis aussi lestement que les coureurs domestiques, à qui ils ne céderaient en rien. Il y en aurait des compagnies aux avant-gardes, qui seraient relevées de temps en temps, pour ne pas trop les fatiguer, par les compagnies qui feraient le service intérieur de l'armée: celles-ci seraient destinées, par exemple, aux ordonnances; les officiers-généraux de jour en auraient à leurs ordres: ce serait souvent des patrouilles volantes qui dans un instant rapporteraient s'il y a quelque chose de nouveau d'un bout des piquets à l'autre; c'est ordinairement ce qu'on ignore long-temps, grâce à la lenteur qui règne: de même qu'on ferait passer les *laufzettels* tout le long de la ligne. Les coureurs, merveilleux pour cela, seraient bien utiles aussi à montrer une tête d'infanterie à un poste où l'ennemi ne croirait pas qu'elle eût le temps d'arriver, et cela pourrait faire changer souvent ses dispositions.

Les nageurs me paraissent nécessaires. Les soins infatigables que l'on se donne pour la perfection de notre militaire ont déja fait trouver une manière de faire passer les rivières à autant de monde qu'on voudra avec des sca-

phandres. Cependant il peut y avoir des occasions où l'on ferait passer et cacher des armes de l'autre côté d'une rivière, et dont alors des gens qui sauraient parfaitement bien nager et plonger pourraient se servir pour surprendre un poste de l'ennemi, tomber sur ses derrières, brûler des magasins, s'emparer de la tête d'un pont, et faire passer toutes les barques de l'autre côté de la rivière.

Il y a des ceintures de liège, des gilets, avec lesquels j'ai vu passer le Danube dans les plus grandes largeurs, mais il y a un grand mal à craindre: on y marche comme sur terre, on est debout; mais, en remuant et avançant les jambes, on se fait aisément des ruptures: je sais une manière de les éviter, c'est de donner l'élan au dessous du ventre, c'est-à-dire d'attacher aux jambes ce qui peut soutenir sur l'eau; il y aurait des espèces de ressorts qui feraient qu'un soldat ne périrait pas pour cela. Qu'on se serve de la paix pour voir ce qu'il y aura à faire à la guerre.

Qu'on jette à l'eau des enfants de soldats dès qu'ils viennent au monde, qu'on la casse si elle est gelée; que les recrues le lendemain de leur engagement s'y accoutument pour leur santé,

leur propreté, et des expéditions; que les jeunes officiers s'en amusent et passent des rivières à leur tête presqu'en ordre. On aura bien de l'avantage sur les lourds Européens du centre, il n'y a que ceux des frontières qui soient véritablement nés pour la guerre.

Les grimpeurs sont rares et précieux: les Écossais et les Espagnols ont une réputation dans ce genre-là; ceux-ci ont leurs miquelets qui sont excellents pour la guerre de montagnes : il est bien mal adroit aux Français de ne pas se servir de leurs Basques de la même façon; ils auraient un avantage de plus, ils pourraient en avoir à cheval. Cela paraît singulier à dire, mais il est très sûr cependant que les chevaux bavarois passent partout, et qu'en Italie ils auraient pu en tirer un grand parti pour tourner des postes très éloignés, prendre de revers une aile qui se serait crue bien appuyée l'étant par une montagne, étonner l'ennemi par une rapidité et une difficulté presqu'insurmontables. Il paraît étonnant de répéter si souvent la même chose: voilà plusieurs fois que je me prends à dire, « Il faut étonner l'ennemi;» mais, s'il l'est, l'avantage est déja à demi remporté. L'avantage que l'on ne prévoit pas fait cent fois plus d'effet qu'un

grand moyen auquel on s'attend. C'est de cette manière qu'on peut employer les Tyroliens et les habitants des montagnes du Bannat dans les armées autrichiennes. On peut compter sur leur adresse et leur courage, l'un et l'autre les placeront au sommet des plus hautes montagnes; les chevaux du Bannat et de Valachie pourraient faire aussi dans ce genre-là tout ce que font ceux des Turcs, qui courent, grimpent, descendent entre les précipices, avec une intrépidité surnaturelle. Qu'on cherche surtout les chasseurs de chamois, les bûcherons des précipices, des voleurs de bois, de monts et de vallons, et les enfants qui s'exercent et s'amusent à sauter de la pointe d'un rocher sur un autre.

Les *harum-bacha* se trouvent quelquefois chez nous, au commencement d'une guerre où l'on fait de nouvelles levées. Quel nom, bon dieu! dira-t-on; leur figure est encore plus terrible : ce sont des voleurs, cela est vrai; mais il y a des voleurs et des voleurs: ce ne sont point des larrons à petit bruit, des fripons domestiques; ce sont des gens toujours en guerre et qui, par trop de logique, se croient les mêmes droits sur terre que les corsaires sur mer où ils sont

en partage avec les plus honnêtes gens du monde. Ces harum-bacha se battent toute l'année avec les étrangers, dans le Bannat, et nos troupes, qui, de temps en temps veulent en vain les déloger de leurs cavernes dans les montagnes.

Nous y ajoutions ordinairement les Arnautes, ou Turco-Grecs-Albanais, ou Monténégrins, ou Bulgares, ou émigrés de la Servie, qui, avec leurs mines aussi noires que leurs moustaches et leurs habits, et leurs ornements de pistolets et de poignards à la ceinture, inspirent une sorte de terreur. Ils font plus d'effet que n'en fesaient jadis les pandours sur les Français; et ceux-ci, qui, habillés à peu près comme notre infanterie, sont un peu trop civilisés, sont des petits-maîtres en comparaison de ceux-là. Sans être aussi diables qu'ils sont noirs, excepté vis-à-vis de l'ennemi, ils n'ont de dureté que ce qu'il en faut pour être distingués des chrétiens, un peu trop polis à la guerre depuis quelque temps. Leurs armes turques ou italiennes de Lazarino, Caminazzo, sont excellentes, et leurs usages orientaux sont excellents à plusieurs égards: on a de la peine à s'y fier, parce que leur air et leur réputation inspirent peu de confiance: mais il y a des vertus aux extrémités de l'Europe,

même parmi les scélérats; ils exercent l'hospitalité, et ont une espèce de fidélité; de manière qu'en se recommandant à l'un et à l'autre, les mêmes gens qu'ils assassineraient en chemin trouveraient un asile chez eux si par hasard le sort les y jetait.

Les chevau-légers sont appelés ainsi mal à propos, à ce qu'il me semble; je ne sais pas trop ce que cela veut dire. J'en ai vu naître à la fois dans trois armées. Le nom n'en était connu autrefois qu'à Versailles dans les antichambres. Tout doit être chevau-légers sans en faire un corps à part: il n'y a pas de nuance de légèreté que je ne souhaite à toute la cavalerie en général.

Les dragons sont trop ou trop peu: si la question sur la pesanteur de la cavalerie est une fois décidée, il me semble qu'on pourra se passer ou d'eux, ou des cuirassiers. C'est de ceux-ci que je voudrais qu'on se défît: quelle monarchie que la nôtre, où l'on pourrait, suivant mon projet, avoir 30,000 dragons, 20,000 housards et 10,000 hullans! quand même il s'agirait d'opposer la force ou la solidité, le nombre y suppléerait. En gros les dragons résisteront très bien à la cavalerie, et en détail ils lui feront le plus

grand tort, puisque, d'homme à homme, celui qui est le plus pesamment monté n'a pas beau jeu. Si la taille des dragons est réglée à cinq pieds deux ou trois pouces, l'infanterie y gagnera bien. Saurait-on me dire pourquoi les dragons ne sont pas employés à pied? La meilleure taille pour les chevaux est, à ce que je crois, quinze paumes et demie; la paume a trois pouces de France.

Je ne sais pourquoi le dictionnaire encyclopédique, pour avoir l'air de savoir toutes les langues, s'imagine que le nom de dragon vient de *tragen*, à moins que ce ne soit l'ancienne destination de porter l'infanterie en croupe.

Les housards qui ne sont pas les nôtres, sont des masques, et n'ont jamais la tournure leste et audacieuse de ceux de nos armées; on avait cru bien long-temps qu'il n'y avait rien à changer à leur manière de monter à cheval. Le Hongrois y est né, disait-on, et cependant il se servait mal de ses étriers et de ses éperons. Les premiers, par où nos housards passaient le pied tout à fait, les exposaient au danger d'être entraînés par leurs chevaux; et les autres, qu'ils avaient toujours dans le ventre du cheval, les empêchaient d'être serrés dans leurs escadrons, et

l'on voyait toujours un remuement considérable par cette raison-là. Si ces étriers étaient moins courts, on éviterait ces deux inconvénients, auxquels je trouve cette raison-ci : le voisinage des Turcs, et une grande conformité d'usages, surtout autrefois. Depuis on n'a pas assez réfléchi que ceux-là peuvent être assez commodément sur leurs caparaçons, parce qu'ils n'ont rien qui les lie et les gêne, au lieu que rien n'est plus serré que les culottes des Hongrois. Les Turcs ont des étriers qui sont faits exprès pour des gens qui sont en pantoufles, et dont les pieds sortent nécessairement s'ils tombent. Je crois qu'à présent, il n'y a rien à ajouter à la bonté de cette troupe, qui est la plus belle et la plus brillante du monde. On n'en saurait trop avoir dans nos armées. On a bien fait de se tenir dans un juste milieu, point trop ni trop peu de propreté, trop ni trop peu d'exercice, trop ou trop peu d'instruction. Il n'y faut pas de ces petites écoles serviles qui assujettissent trop de gens qui doivent faire usage de leur esprit; car ils sont souvent abandonnés à eux-mêmes. Un lieutenant de housards est un général : il vaut mieux qu'il manque une *schwenkung* qu'une visite de ses postes; il faut

qu'on lui apprenne tout le mal que peut lui faire l'ennemi. Mais ce qui peut lui inspirer de la confiance, c'est qu'il n'y a que nous qui ayons de vrais housards; les autres n'ont pas l'instinct militaire, l'esprit et le courage des avant-postes, comme les nôtres. Ce sont des espèces de dragons qui n'ont pas cet esprit de corps, et ne peuvent pas avoir celui de nation, qu'ont supérieurement les Hongrois, sensibles à l'honneur, et portés à une jactance qui fait souvent du bien à la guerre. C'est la seule troupe à laquelle, par cette raison, je ne voudrais jamais voir un officier étranger; d'ailleurs la langue y est trop nécessaire et trop difficile pour les Allemands, qui, outre cela, ont le malheur d'être détestés par le fantassin hongrois, de même que par le housard.

Les hullans sont excellents. On ne sait peut-être pas en Europe, c'est-à-dire dans ce centre qui, à force d'être civilisé, est plus barbare que la barbarie, ce que vaut cette belle et brave troupe. Je conviens qu'un peu trop lâchés à eux-mêmes, ils ne valent pas grand'chose dans les confédérations et les insurrections polonaises; mais pour peu qu'on en prenne soin, elle est rapide et vigilante, et peut-être plus habile

à la poursuite, grace à leurs lances et leurs banderolles, qui en imposent aux hommes et aux chevaux, que les housards. Le pied de notre service est si beau, que toutes les nations étrangères qui y servent, sans rien perdre de leur caractère et de leur énergie, si quelquefois ce caractère en est frappé, y prennent une teinte de mérite de plus. C'est ainsi que les soldats de l'Empire et des Français, valent beaucoup mieux chez nous que chez eux, ainsi que je crois l'avoir dit: de même nos hullans, qui ont trop d'indulgence pour ne pas se plier aisément à ce qu'on exige d'eux pour la tenue et la discipline, battraient toutes les troupes légères, et même la cavalerie pesante de toutes les autres armées; surtout si, commandés par des officiers des grands seigneurs de Gallicie, ils sont en corps et point attachés à des régiments allemands en division, ainsi qu'on a fait pendant quelque temps. Il me semble que les hullans devraient être aux housards ce que les housards sont aux chevaux-légers, ceux-ci aux dragons, ceux-ci aux cuirassiers, et les cuirassiers aux carabiniers; et, à cause de cela, je voudrais qu'ils fussent chez nous ce que sont les meilleurs *Spahis* chez les Turcs: bien débandés, épar-

pillés, caracolants, incommodes, passant partout et fondant comme une grêle, un orage, un essaim de guêpes, une nuée de sauterelles.

Je crois qu'il ne faudrait pas se donner la peine de les mettre sur plusieurs rangs, et qu'un seul suffirait. Ce front, très large, de taffetas en petits drapeaux, ferait un bel effet pour les amis et les ennemis.

Les Croates, cette troupe si précieuse à nos armées, y étaient autrefois beaucoup trop exposés. On est revenu de croire qu'il valait bien mieux perdre cinq cents Croates qu'une pièce de canon, et on leur rend plus de justice que jamais; leur manière trop libre de combattre, qu'ils avaient autrefois, était sujette à beaucoup d'inconvénients, mais ne serait pas, ce me semble, tout-à-fait à bannir. Je les voyais, au commencement de la guerre de sept ans, se lever, prendre leurs fusils, donner l'alarme au camp ennemi, livrer vingt petites batailles pour une, dont ils ne prenaient, à la vérité, qu'autant qu'ils en voulaient bien; ils ne finissaient point la guerre par ces procédés-là, mais ils la rendaient bien pénible aux Prussiens. On avait cru, mal à propos, qu'ils ne seraient point propres à combattre en ligne; et on est revenu de ce

préjugé, ainsi que de presque tous les autres, à notre service, où il y en a moins que dans tout le monde. Il y a une autre manière encore, à laquelle je voudrais qu'on les mît; leurs fonctions d'artilleurs, qui se remplissaient très bien, ont été suspendues mal à propos : je voudrais qu'on les exerçât à faire de grandes routes en croupe derrière la cavalerie, dont plusieurs régiments auraient des selles à cet usage; c'est une façon de tourner l'ennemi, et un moyen aisé à employer pour le surprendre et enlever des magasins et des postes, des ponts et des passages, etc. Je ne puis concevoir ce qui a dégoûté de cela; c'est encore quelque préjugé qui s'est introduit, sans qu'on sache pourquoi. Il y a bien long-temps qu'on ne s'en est servi; c'est pourtant ce qui a fait l'origine des dragons. Je dirais ici tout plein de choses sur les Croates et leur instinct de petite guerre, mais je ne veux pas me répéter; cela se trouve dans une note sur un ouvrage traduit du prussien, qu'on peut lire dans le recueil de mes ouvrages *.

Les Invalides sont toujours trop bien ou trop mal traités; c'est-à-dire que souvent le faste leur a bâti des hôtels, plutôt que l'humanité :

* *L'instruction du Grand Fréderic à ses Troupes légères.*

on les renferme, on les gêne, on les assujettit à des heures, et on traite encore en écoliers des gens plus respectables que ceux que l'on met à leur tête. La liberté, ce beau présent de la nature, et celui dont on se presse tant de se défaire, doit être la première récompense de ces héros: qu'on laisse retourner chez eux ceux qui en ont envie, et qui ont des parents, des amis, ou quelque petit bien; et que l'exemption des impôts, et une distinction sur les habillements, serve à récompenser leur mérite, et à encourager celui des autres, en favorisant la recrue. Si les législateurs, les Souverains et les ministres y réfléchissaient, ils verraient presque toujours, qu'en faisant le bien pour le bien, le leur s'y trouverait.

Louis XIV avait plus pensé à lui qu'à ces braves gens; son dôme en aurait entretenu six mille de plus. Il aimait plus à dépenser de l'argent que de l'esprit. Fréderic II, qui aimait plus à dépenser de l'esprit que de l'argent, parce qu'il avait plus de l'un que de l'autre, se tira d'affaire avec les siens, par la superbe inscription: *Læsò sed invicto militi*, qui était vraie jusqu'alors; mais il n'y avait, dans cette maison, que ce qu'il fallait pour lui fournir ce trait lapidaire et latin:

le luxe est en dehors et la misère est dedans. Je n'ai parlé jusqu'ici que des vieillards qui ne peuvent pas se remuer : mais je prends les Invalides depuis cinquante ans jusqu'à soixante-dix, pour en faire des régiments de vétérans en campagne, des plus lestes parmi eux, qui n'auraient autre chose à faire qu'à donner bon exemple un jour de bataille, et que j'y ferais porter sur des chariots, même, s'il le fallait; je leur confierais le village le plus exposé, le plus essentiel à la défense d'une position : ils ne feraient d'autre service au camp, que la garde des drapeaux, qu'ils ont si souvent arrosés de leur sang pour les défendre; leurs bas-officiers seraient pris parmi ceux qui boivent le moins (car c'est un peu l'habitude des vieux héros), et qui s'entendraient encore un peu à la justice, à la discipline, l'union, les procédés et la confiance, tant de choses qui n'ont pas de nom, parties morales, nécessaires pour animer les physiques.

On n'a point la considération que l'on doit avoir pour les vieux officiers; ne pourrait-on pas les garder au régiment jusqu'à leur mort, dût-on même porter de ces braves gens à la bataille? Leurs chariots deviendraient des chars

de triomphe; et leur fermeté au milieu des balles, un exemple bien puissant. L'officier ne craindra plus de veiller, le repos le dédommagera de l'avancement, et il célèbrera, en mourant, le service où l'on a honoré ses blessures et ses travaux! J'ai remarqué dans nos nations, vers l'Orient, un grand attachement, comme chez les anciens, pour les honneurs de la sépulture; que des mausolées superbes renferment les cendres de ces héros, et que ce soit à leurs pieds que les jeunes officiers prêtent le serment d'être à jamais fidèles à leurs drapeaux.

Les grenadiers en bataillons sont quelquefois une source de chicane entre leur commandant et ceux des régiments qu'on triche. En comptant tromper les autres, on trompe le Souverain, et on finit par se tromper soi-même; mais que les généraux mettent à ce choix la plus grande sévérité. On peut répondre bien plus d'un corps accoutumé au même chef et à la même discipline : tant qu'ils ne quitteront pas l'uniforme de leur régiment, l'émulation s'y conservera, comme s'ils campaient encore aux ailes. Le moment de les en tirer, pour une attaque, était beau, à la vérité; mais on oubliait de refermer, dans la ligne, les ouvertures que

leurs défauts y laissaient : c'est même une des raisons de la perte de la bataille de *Prague:* les officiers d'état-major n'étaient pas nommés, que l'affaire était déja bien avancée ; ils ne paraissaient que pour demander des graces, et c'était nos braves capitaines de grenadiers qui les avaient bien méritées, sans que personne pût les faire valoir.

Les corps d'élite ont bientôt cessé de l'être : point de régiments de grenadiers ; point de soldats d'antichambre, ni de militaires de Cour ; point de maison du Roi ; point de gardes : tous ces gens-là coûtent plus qu'ils ne valent. Toutes ces troupes de *Darius* sont parfaites pour mettre en curée les housards de l'ennemi.

Le Roi de France est seul en état d'y joindre une armée d'Alexandre ; et si l'on avait conservé toutes les compagnies rouge et blanc, couvertes d'or et d'argent, composées d'une noblesse trop abondante en France, Louis XVI n'aurait pas été détrôné : ce peuple, féroce et frivole à la fois, s'en laissait imposer par cet appareil magnifique.

D'ailleurs, sans tant de régiments, dont le nombre aurait été un tort ; sans cette multitude de bons gentilshommes de province, ou des

seigneurs de la cour, il y avait de quoi placer cette belle partie électrisée de l'État, cette jeunesse ardente, si pleine d'honneur et de délicatesse, qui faisait circuler dans tous les corps le sang précieux qui coule dans leurs veines.

Voici une espèce de corps d'élite que je voudrais : ce serait des marques de distinction après quelque bataille où les régiments se seraient distingués ; ils auraient la préférence partout, et insensiblement toute l'armée deviendrait un corps d'élite, par l'émulation que cela y mettrait.

Les chasseurs, bien choisis, sont une excellente chose ; mais il ne faut pas dire à un recrue : je te fais chasseur. Il faut les prendre dans les forêts ; ils sauront se percher sur un arbre, se cacher dans un des creux que fait une grande sécheresse, derrière un gros chêne, marcher à pas lents et sourds, pour n'être pas entendus ; surprendre ainsi un poste, se débarrasser des généraux. Je ne l'étais pas encore, quoique j'eusse un corps de plusieurs bataillons de housards et de Croates, à l'affaire de *Zehren ;* mais avant de déloger un bataillon, franc, prussien, d'un bois, j'eus deux officiers de tués aux pieds de mon cheval, en leur donnant des ordres de se poster où j'en avais besoin ;

comme ils tiraient trop bas, le troisième que j'appelai n'était pas bien à la conversation, mais cependant échappa à ces mauvais viseurs, qui n'en voulaient qu'à moi. Ils me tuèrent encore quantité de soldats : d'impatience, je fis faire une décharge générale sur eux, et je fis marcher au travers des broussailles : tout se sauva ; mais j'allai voir ce que j'avais tué, personne.

Les braconniers, courant plus de risques que les garde-chasses, valent encore mieux ; ils luttent toute l'année contre les hommes et les animaux. Je les choisirais à quatorze ou quinze ans ; et je ne serais pas fâché de former quelques compagnies de piqueurs à bottes fortes, perçant toutes les forêts, comme ceux des équipages de cerfs et de sangliers, pour forcer l'ennemi quelquefois dans un bois, et en faire un bel hallali.

Les légions ont trop long-temps été à la mode : *Deus legionem invenit*, disait *Végèce*, qui n'était pas militaire, et qui, souvent, ne savait ce qu'il disait. Le maréchal de Saxe, autre légionnaire, était meilleur en pratique qu'en spéculation ; il ne se souciait pas de réaliser ses rêveries, et aurait été embarrassé si on l'avait pris au mot, surtout pour ces légions : c'était le fanatique

Folard, avec qui il causait beaucoup, qui lui avait donné quelquefois des idées extraordinaires. On a perdu du temps à parler de ces légions; on l'a mal employé à en écrire, et tout autant à en lire : celles même des Romains, qui ont tourné la tête depuis quelque temps, ne vaudraient rien aujourd'hui ; elles étaient mal entendues, trop faibles dans chaque partie. Quant au mélange des armes, je prends même le plus beau moment, car elles ont varié pendant long-temps ; et les légions des empereurs n'étaient pas comme celles de la république. Les légions n'ont jamais assez d'infanterie pour résister à un corps aussi considérable, tout à fait d'infanterie ; il en est de même de la cavalerie. Ce que je préfère à cela est d'avoir des réserves de housards, attachées à chaque brigade d'infanterie, pour passer par les intervalles, poursuivre ce qu'elle aura mis en désordre par ses premiers feux, ou réparer le désordre qu'elle aura souffert ; car une rondonnée, faite bien vigoureusement dans ce moment-là, dérangerait bien les premiers progrès de l'infanterie ennemie, puisque les battants sont presque en aussi grande confusion que les battus ; et, de même que j'attacherais cinq cents housards à

cinq mille hommes d'infanterie, j'unirais le sort de cinq cents Croates à celui de cinq mille cavaliers, pour tirer avant la charge, ou favoriser la retraite. J'aurais ainsi des légions sans le savoir, sans en lever, sans incommoder le colonel d'infanterie, d'une troupe de cavalerie, qui l'embarrasserait à nourrir, approvisionner, camper et marcher; les Croates seraient mes *vélites;* et des compagnies de grenadiers, en réserve, seraient des *principes* plus lestes que les vétérans.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Il faudrait persuader la cour, et la ville, qu'elles ne sont rien, et ne peuvent exister que par l'armée; et prouver aisément que l'administration et la législation militaire, étant la plus courte et la moins compliquée, un général, un officier, un soldat, sont propres à tout, plus appliqués, plus exacts, moins susceptibles de prévention, lenteur et corruption. Ce malheureux civil, si incivil, nous tourmente; les discuteurs sont contre nous. La chicane, l'injustice, l'autorité, la faveur, nous oppriment. S'il y a une querelle dans une ville, le bourgeois a raison, l'officier est aux arrêts, le soldat est au prévôt, le chef de corps est grondé; au lieu d'engager à la raison, on l'arrête. Par le peu de crédit qu'on donne au militaire, le frère qui sert paraît au frère qui ne sert pas, un mercenaire à charge à l'État. On ne se soucie pas de faire gagner un procès au soldat qui a peu de bien, et par conséquent des affaires; les juges s'intéressent plutôt à son

cousin; on craint son retour chez lui. Les jeunes gens du village sont les seuls qui s'en réjouissent. C'est beaucoup, si on ne prêche pas contre lui après le prône. On empêche un officier prêt à faire fortune de se marier, on le décrie, on a peur que cet argent ne se dépense à l'armée; ne pourrait-on pas changer tout cela? N'est-ce pas peut-être le mélange des nations qui empêche que les troupes et la patrie ne fassent qu'un? on confond peut-être ensemble tout ce qui les compose: mais si l'on disait, premier régiment Bohême, second régiment Bohême; ainsi des autres, premier Hongrois, second Hongrois; de même, premier Wallon, premier Italien Moravien, premier Silésien, premier Polonais, premier Istrien, premier Transilvain, premier Esclavon, Croate, Waresdin, Lycanien, Bannaliste, Bandevaliste, Walaque, Dalmatien, Styrien, Corinthien, Autrichien, Souabe, Tyrolien, etc., et puis premier, second, troisième étranger, ainsi du reste, en y ajoutant pourtant le nom du propriétaire, il y aurait esprit de corps et esprit de pays à la fois. Toujours des permissions permanentes, cela s'entend. Mais aussi qu'on donne toutes les charges civiles, grandes et petites, aux anciens officiers et bas-

officiers et soldats. Ils s'intéresseraient à l'honneur, au bien-être, à la conservation du militaire; une province deviendrait une famille. Ils s'intéresseraient à sa gloire, en en portant le nom: celui de la dixième légion ne s'est jamais effacé de notre mémoire. On aurait confondu celui d'un *Crassus*, d'un *Tribonius*, qui en aurait peut-être changé dix fois pendant la guerre des Gaules. Pour ne pas ôter aux chefs des régiments l'agrément d'être connus partout, on mettrait leurs noms, leurs chiffres, leurs armes, et leurs devises, partout. Il ne faut point sacrifier leur gloire, en élevant celle des autres; c'est de cet ensemble des deux gloires, qu'on assurerait l'une par l'autre, et que le souverain de l'État relèverait l'honneur des citoyens.

On devrait essayer à la guerre plus de choses extraordinaires qu'on ne fait, on est trop raisonnable. Comme il n'y a pas de situation parfaitement de même, il en est des combats comme des visages; et quand ils sont ressemblants, c'est beaucoup. Qu'on commence par les choses ordinaires, cela est tout simple: que, pour faire du neuf, on ne mette pas la cavalerie à pied et l'infanterie à cheval, les chasseurs dans les barques et les pontonniers sur

des arbres : mais qu'on tire parti de tout ce qui compose une armée, qu'on la bouleverse entièrement, qu'on change la destination de toutes les armes, s'il en est besoin. Ce qui fait que je n'aime point les auteurs militaires, c'est que je veux être *plesion* mâle et *plesion* femelle, colonne, phalange, cohorte, bataillon long et mince, les enseignes, les turmes, manche, manipule, centurie et légion, et rien de tout cela, si la fantaisie m'en prend. Par exemple, je voudrais commencer mon feu à 600 pas; l'ennemi me le rendrait sûrement : marcher 400 pas en arrière; l'ennemi continuerait, épuiserait ses cartouches, et j'aurais toutes les miennes pour ravancer à lui, et le tirer à bout portant. Si un brouillard s'élevait tout à coup entre les deux armées, et que la crainte d'exposer des troupes empêchât de manœuvrer, on pourrait éparpiller le premier rang de la première ligne. Pourquoi de même, si un terrain, devenu marais tout d'un coup par un orage, empêchait d'y mener des bataillons, ce premier rang n'irait-il pas aborder, provoquer et tirer au blanc la première ligne des ennemis? Même en plaine, avant la bataille, soutenus à la vérité par quelques housards qui empêcheraient ceux

des ennemis de venir ramasser ces tirailleurs, ils pourraient ainsi porter la désolation partout. Si l'ennemi tire sur eux en peloton, il dépensera quarante-huit ou cinquante cartouches contre des malheureux isolés qui en occuperont la largeur, et qui, vraisemblablement, seront manqués ; ceci prouve l'instinct des Turcs : pourquoi ne pas attaquer la cavalerie avec une infanterie bien serrée, en tournant son artillerie ? des chasseurs, des grenadiers, des piquets, des légions, des volontaires, disent les Français et les Anglais, qui, pour le plaisir d'avoir des uniformes de théâtre, ont tout plein de ces petits corps de troupes légères. J'aime assez les bonnets à poil et à plume ; je fais grand cas de l'ajustement, je sais même qu'il est très nécessaire aux traits galants, et à tous les très galants. Mais qu'on ne transporte pas d'une extrémité de l'armée à l'autre les gens que l'on s'imagine destinés à une partie de la guerre plutôt qu'à l'autre, parce qu'ils ont de petites bottines, ou une espèce de casque. Chaque souverain doit avoir deux cent mille hommes en état de remplir le même objet et tous les différents si l'on veut.

Voici une réflexion que j'aurais pu placer à l'article de la médecine : mais j'écris presque

toujours comme cela me vient dans la tête. La farine rend trop pesant, et peut gâter à la longue les estomacs; on devrait approfondir et perfectionner une espèce de pastille de bouillon, qui ferait de la soupe dans un instant. On devrait donner gratis au soldat, du gibier, dans les pays où il y en a beaucoup. Qu'on prenne garde pendant la paix aux entrepreneurs toujours avides. Ils font la guerre à ceux qui viennent de la finir; ils n'ont pas eu le temps de s'y enrichir, ils s'en dédommagent alors. Qu'on pèse avec soin le pain lorsqu'il est depuis assez long-temps sorti du four; qu'on examine surtout si on ne le mouille pas exprès, pour lui donner du poids.

Je suis étonné qu'il y ait des services où il n'y a pas ce qu'on appelle des chambrées. Le soldat, livré à lui pour sa nourriture, mange peu et boit beaucoup, mange tout ce qui est malsain et peu coûteux, pour boire davantage, et devient malade ou malingre. Partout on fait manger de très bonne heure. Le soldat n'ayant pas de quoi souper, en a assez pour dépenser le reste de sa paie à boire. S'il buvait même le double, en dînant à midi, il ne serait jamais ivre. Pourquoi ne lui prendra-t-on pas un kreutzer

sur son prêt, pour lui régler tous les jours, ou des légumes, ou deux verres de bière, ou un verre d'eau-de-vie? avec les deux kreutzers et demi qu'il paie pour son ordinaire, il lui resterait encore un kreutzer et demi, dont il ferait tout ce qu'il voudrait; ou pourquoi ne pas donner à chaque régiment, dans sa garnison, un jardin, un camp, un verger, un potager, une vigne ou une houblonnière? Cela l'occuperait utilement, lucrativement et salutairement.

Le chauffage est une chose intéressante. Il faut faire attention à ce qu'il n'y ait pas de cailloux dans les paniers de charbon de terre qu'on fournit, ils sont mis ordinairement pour y donner le poids convenu. Il faut avoir grand soin de ramasser tout ce qui se perd par la grille du fond des étuves. Le soldat, toujours attentif à se faire du tort, croit n'avoir jamais assez chaud, et fait un feu, partout où il se trouve, à se rendre malade; cela exige bien de l'attention des officiers. Le charbon de terre est de même que ce qu'on apelle aussi la *houille*, le mince ne vaut rien. Le charbon de terre ne convient pour les troupes, que quand il est de l'espèce qui colle, parce qu'il brûle jusqu'aux cendres, et ne passe pas à travers la grille.

Celui qui est d'une qualité pierreuse et sèche, ne brûle que difficilement et même d'un feu sombre; il ne dure point, et il en faut beaucoup plus.

Les entrepreneurs achètent presque toujours celui qui se tire dans ce qu'on appelle *comble des veines*, c'est-à-dire celui qu'on tire presque sous le gazon, et qui est séparé des ouvrages par la conduite des eaux. C'est cette séparation qui fait qu'il est desséché et par conséquent d'une mauvaise qualité, mais ils le paient meilleur marché parce qu'il coûte moins à exploiter.

J'ai vu plusieurs façons de penser différentes, sur les pontons: on en a de bois, de cuivre, de fer-blanc, de peau et de toile. Il faudrait choisir, et, avec ce que nous savons des inconvénients et des avantages des uns et des autres, il faut que plus de réflexion à la pratique fasse prendre un parti là-dessus, la première campagne. C'est à l'armée russe, que j'ai appris une vérité qu'on m'a disputée: que la cavalerie et le gros canon passent sur les pontons de toile. On ne peut pas jeter un pont plus vite que nos pontoniers d'à présent; mais est-il bien nécessaire d'amener ce grand train partout? Les armées ne volent pas; il vaudrait mieux faire venir les pon-

tons en poste, lorsqu'il s'agirait de quelque rivière qui en vaille la peine, comme le Rhin, le Danube, l'Elbe, l'Oder et l'Escaut, bien près de sa fin; et on pourrait se servir, pour les autres rivières, de petits pontons qui se serviraient de chariots à eux-mêmes, ou d'autres sans roues, que l'on pourrait porter même sur les mulets en cas de besoin.

J'en connais une manière excellente, elle est bien portative et bien aisée : deux mulets, de front, portent un pont ambulant, qui est composé de huit sommiers, douze planches, sept câbles, une ancre de fer, deux crochets, une hache, une pioche, deux pelles, deux pour guider l'eau. Tout cela ne pèse que sept cent cinquante livres. Quatre pontons, moyennant cela, auraient besoin de quatre muletiers qui aideraient à les servir : chacun aurait quatre pieds; on pourrait y passer par file; il serait assez fort pour y passer des pièces de trois : en les triplant, c'est-à-dire en en mettant un de quatre pieds à quatre pieds, on pourrait y passer par peloton. Il ne faudrait que trois minutes pour les jeter sur une rivière de vingt-cinq pas de largeur.

J'ai parlé plus haut des inconvénients de

ceux qui sont connus. Les pontons de toile seraient bons, si l'on pouvait faire de meilleur goudron; le nôtre salit beaucoup, dans les pontons de peau: les vers se mettent dans ceux de fer-blanc s'il s'y trouve un trou sans qu'on s'en doute, et l'on coule à fond ; le plus petit suffit pour cela: ceux de bois sont plus sûrs, mais ils sont pesants. Encore une fois, des épreuves, et puis un sentiment fixe sur cette partie, qui n'est pas à négliger, surtout en Italie.

Voici un article sur lequel je prie, je supplie, je conjure, de vouloir bien réfléchir ; c'est celui des impossibilités. Il y en a en vivres, pourquoi y en a-t-il? On a des fours d'une nouvelle construction, plus aisés et plus commodes que les anciens. On prend de la farine où l'on peut, on fait des biscuits de pâte; on enlève tous les pains d'un pays, on fait son expédition, et, si elle réussit, on prend des mesures avec les notables de la province; on les rend responsables: on promet beaucoup, et l'on tient à la paix si l'on peut. L'appât d'un gros gain fait faire des efforts, quand même on ne diminuerait rien des accords usuraires avec les grands seigneurs, ou les Juifs, ou les Chrétiens, souvent plus Juifs que ceux du Talmud; on a

peut-être, moyennant cela, gagné une bataille et un royaume. Si j'étais souverain, je serais de bien mauvaise humeur si l'on me disait qu'on ne fait rien, faute de vivres; je dirais : ne les faites pas pendre, ayez-en trois fois plus que vous n'en avez besoin, placez-les en deuxième ou troisième ligne pour tous les cas de succès, ou de revers, en sûreté, voilà six millions de plus que vous ne demandez. Ce que je dis ici est pour une campagne; mais quand même tout cela ne serait pas comme je le dis là pour une expédition, je le répète, point d'excuse.

Il y a des impossibilités en marche. Qu'on parle, qu'on donne, qu'on aime, qu'on récompense..... Je suis sûr de faire faire à un corps d'armée quinze lieues de France dans vingt-quatre heures, si cela est absolument nécessaire; et vingt-deux peut-être si j'emploie tous les chariots d'un pays, nos chariots même, les chevaux de notre artillerie, de nos vivres, ou de notre cavalerie. Si le projet est beau, rien ne doit l'arrêter.

Il y en a en expédition. Qu'on fasse comme moi : une campagne avec des Russes nous apprendra à se porter à cent lieues en avant. Si l'on veut, on battra l'ennemi, qui ne s'attendra

pas à recevoir un corps d'armée qui n'a pas les échelons de magasins de pain et de fourrage, qui décèlent un projet.

Il y en a en chemins. Il est prouvé qu'une armée passe où une chèvre a passé. Avec des cordes, même, on peut porter du canon sur les plus hautes montagnes, y établir des plates-formes, et abattre les arbres qui en couvrent le sommet depuis la création du monde; désoler un camp ennemi, qui ne s'attendra pas à voir tomber des nues une grêle de boulets.

Il y en a en rivières. J'ai vu même la cavalerie pesante passer le *Borysthène*, chaque cavalier se tenant à la queue du cheval. J'ai vu les Cosaques passer ainsi un bras de mer, en Crimée, au port de Sébastopol.

Il y en a en montagnes et en rochers. Le général *Mœllendorf* y mena son artillerie pour me tuer deux officiers et beaucoup de soldats, à mon affaire de *Ludwigsdorf*.

Il y en a en marais. Je me défie beaucoup de cette excuse. La cavalerie en parle souvent. Qu'on saigne les eaux, si l'on en a le temps; qu'on y jette des fascines, qu'on s'y embourbe même, si l'on veut, mais que l'on passe: pour une occasion où l'on aura tort, et encore un

seul escadron en sera peut-être encore la victime, on aura raison vingt fois. L'ennemi souvent, comptant sur cette difficulté, porte ses troupes vers un autre point; à peine y laisse-t-il une espèce de ligne.

Il y en a en gelée, et en principes : j'ai vu nos dragons, à Maxen, descendre et rouler sur la croupe de leurs chevaux pour attaquer.

Il y en a en attaques. Qui était donc cet officier-général à qui un officier vint dire que le poste qu'il l'avait chargé d'emporter était inattaquable, et qui répondit : *Je ne vous entends pas, monsieur, ce mot-là n'est pas français*? Mon Dieu ! que cela est beau ! que cela peint bien la belle chevalerie qui existait encore un peu en France seulement ! Qu'on bannisse de même chez nous le mot *unmæglichkeit*, et la phrase que j'ai entendue si souvent, et qui m'a tant fait enrager : *Ich habe keinen befeld.* Faut-il attendre un ordre lorsqu'on voit une belle occasion? Prenez-la au toupet, dussiez-vous être au prévôt ensuite; mais ne désobéissez jamais. Prévenez.

Il y en a en campement. Le maréchal *Lacy* me fit placer mes tentes sur le Culenberg, c'est tout dire; j'en parle ailleurs.

Il y en a à défendre un poste. J'ai vu en sortir pour attaquer; on y aurait été battu, si l'on y était resté. On y rentra ensuite, mais l'ennemi, étonné, le respecta.

Il y en a en entreprises, parce qu'on dit que l'ennemi s'y opposera; on lui suppose plus d'esprit qu'il n'en a, et on lui donne le sien qui, pour un moment qu'on en a mal à propos, devient nuisible. On lui suppose des combinaisons prodigieuses à la connaissance de l'autre armée, et la plus grande science et abondance dans la science, et on ne ferait pas, à sa place, toutes les bonnes choses dont on le croit capable.

Il y en a à emporter une place. Nous avons tous vu escalader Schweidnitz, à la barbe de l'ennemi; *Clatz Landsthut*, du maréchal Loudon: nous avons fait dans la guerre de sept ans des choses si incroyables, que je n'ose pas les raconter; et les Russes n'en manquent pas une. Que risque-t-on à ne pas réussir à emporter une place, un camp retranché? on se retire; et les mêmes difficultés qui ont empêché d'y entrer, empêchent l'ennemi d'en sortir pour poursuivre.

Il y a des impossibilités par l'éloignement. Quel événement, si avec tous les dragons et les housards on s'abandonnait sur une armée en

marche, dans une plaine! Si par la supériorité du nombre on ne parvenait pas, contre toute attente, à faire des trous partout, et à profiter des plus grands, que les têtes ébranlées par cette puissante rondonnée ne songeraient pas à fermer, on s'en retournerait comme on serait venu; qui pourrait prévoir une charge en furie, en carrière, qui arriverait peut-être d'une demi-lieue?

La cavalerie est partagée en marche, et, avant de se trouver à un point de force capable de résister à cette irruption de style tartare, elle serait écharpée dans sept ou huit petits combats décousus; et alors, avant que l'infanterie se mette en masse, on a beau jeu vis-à-vis d'elle.

Autre impossibilité. Que dirait-on d'une infanterie à qui un général, qui passera sûrement pour extraordinaire, donnerait la commission d'attaquer la cavalerie? Pourquoi pas? Bien unie, bien serrée, bien alignée, bien flanquée, elle peut avancer partout, et désoler une troupe, qui ne pourra jamais l'entourer, et qui peut perdre beaucoup de son feu. Pour toutes les impossibilités, il faut n'y croire presque jamais, se roidir contre les obstacles, se livrer à son audace, et même donner au hasard.

Il y en a enfin en coalisation de puissances.

Qu'on mette à la tête des ministères et des armées, des gens qui sachent intéresser l'orgueil ou l'intérêt des gens en crédit aux autres cours : qu'on ait l'air de se fier à ses alliés, sans s'y livrer tout-à-fait ; qu'on ne leur suppose que des choses où leur intérêt soit même, ou bien qu'il permette des dédommagements ; qu'on ne croie pas qu'ils se sacrifieront, mais qu'on mette surtout beaucoup de bonne foi dans quantité de petites choses de peu d'importance ; qu'on se fasse respecter de ces puissances étrangères en captivant par de bonnes paroles et des procédés leurs généraux et leurs soldats. S'il y a une petite tricherie en faveur de son souverain, qu'on la fasse avec grâce, et de manière que l'allié ne puisse pas s'en plaindre. Qu'on réponde vite et bien aux autres cours ; qu'on ne néglige personne ; qu'on fasse pleuvoir les titres, les rubans, les lettres de remercîments, les promesses et une grêle de bienfaits sur les favoris des favoris ou favorites.

Les déserteurs de l'ennemi sont des gens adroits, braves, déterminés, engagez-les, ils n'attaquent point l'armée où ils passent : s'ils tirent leurs soixante coups dans une bataille, on ne saurait trop les attirer et les bien traiter

pendant la guerre, un peu d'espérance de butin est un furieux appât; comme on a raison d'y compter peu, il faut les habiller à bon marché, mais en tirer parti; n'en avoir pas soi-même, est une chose impossible. Il faut prendre un juste milieu entre la confiance et la méfiance, ce point n'est pas tout ce qu'il y a de plus aisé à trouver: il est odieux de faire garder la moitié d'un régiment par l'autre, c'est punir les bons sujets d'être fidèles. Les postes contre la désertion échauffent quelquefois la tête de ceux qui y sont, c'est de ceux-là même qu'on déserte; on n'y penserait pas sans cela. Il y a bien peu de soldats qui, dans le cours de leur terme, n'aient pas envie de déserter; ils me l'avouaient très souvent. C'est leur rendre service que de leur en ôter l'occasion. Notre manière de camper est excellente à tous égards, et surtout celui-là: quand autrefois un régiment se gardait plus qu'un autre, c'était un mécontentement qui allait jusqu'aux généraux, qui sont souvent les premiers à crier contre l'ordre; ils attirent autour d'eux un cercle de petits jeunes gens qui entrent au service et qui sont enchantés d'entendre dire qu'autrefois l'on n'exerçait pas, que les soldats avaient des tâches, et que les officiers

dansaient toute la journée avec les Tyroliennes, ou revenaient du quartier-général dans leurs tentes, ivres ou ruinés. Des anciens, qui avaient fait l'avant-dernière guerre des Turcs, me disaient quelquefois : » De notre temps, nous étions gais, malpropres. —Et vous étiez battus, leur répondais-je.—De notre temps nous n'étions pas payés, mais on prenait, et.... — Vous étiez battus. » J'en reviens à la désertion. Il y en aura peu si l'on fait bien observer le réglement qui introduit une égalité parfaite en tout, puisqu'il n'y aura pas de mécontents, et qu'une justice généralement distributive exclut toute préférence et fixe tout besoin. Je crois qu'il n'est pas mauvais d'engager les soldats à chanter et à fumer, la pipe ôte beaucoup de l'imagination. Des chansons en parties, comme nos soldats allemands et bohêmes, qui sont musiciens naturellement, occupent même ceux qui écoutent. Le repos, l'oisiveté est la mère de la désertion. De peur d'en avoir, et par humanité, je fis relever un régiment qui, dans l'espèce de guerre de Hollande où je commandais, avait passé huit jours dans les inondations jusqu'au genou : je n'avais pas perdu un homme; quinze jours après, j'en avais perdu cinquante.

On doit avoir mauvaise idée d'un régiment où il y a des complots. Si l'on y défend le moindre petit propos qui tende à la désertion, si l'on défend d'en prononcer le nom, et si un bas-officier se mêle dans la conversation lorsque deux ou trois soldats parlent ensemble, il n'y en aura pas. Ils ont des phrases entre eux et des mots de conviction qui valent vingt-cinq coups de bâton dans l'occasion. Ils ont une manière de dire *qu'il fait beau, qu'on pourrait se promener*, qui est toujours le signal du départ, et une proposition pour celui des autres. Ils ont une façon de regarder le temps, le pays, leurs souliers...., de parler des étrangers.... Le diable enfin leur prête un jargon qui n'échappe pas aux connaisseurs. J'ai appris aux officiers qui sont sous mes ordres, à se méfier des églises; j'ai remarqué plusieurs fois que plusieurs soldats y entraient sous prétexte de quelque salut, c'est en effet pour se sauver; qu'on les y suive et qu'on les observe, on verra de l'embarras si on les examine. On craignait autrefois les gardes et on avait de la peine à les laisser de la même compagnie; mais à présent on connaît si bien le caractère des soldats, et on vit si étroitement avec eux, que rien n'échappe. D'ailleurs

tout le temps de leur service, les officiers, les bas-officiers, se promènent devant le corps-de-garde, il ne peut absolument s'y rien passer; il n'est pas mauvais, pour leur y faire employer leur temps, de leur distribuer des gazettes qu'on fait faire avec de fort mauvaises de voisin, des mauvais traitements, des pendaisons, etc. On ne saurait trop faire pour conserver un homme seulement, un homme est précieux comme l'or. Malheur à ces imbécilles et détestables sujets qui disent: *Je suis charmé*; *c'était un mauvais soldat!* C'est que vous étiez bien plus mauvais que lui, puisque vous ne l'avez pas rendu bon.

Il y a dans toutes les langues qu'on parle à une armée, une manière militaire de les parler, qui ne se sait et ne se sent que lorsqu'on a du tact, qualité si nécessaire dans toutes les matières et les circonstances de la vie. S'il faut parler français, et même italien, à une troupe (deux idiomes faits pour l'amour, et que Mars n'a sûrement jamais parlés), quoiqu'ils ne soient pas faits pour la guerre, il faut au moins éviter les phrases, et la mollesse dans la prononciation. Pour tous les jargons allemands, et surtout autrichien, il n'y a rien de plus ignoble. Il y a

chez nous ce qu'on appelle l'allemand de l'armée, qui est bon lorsqu'il est parlé par de véritables généraux et officiers: il y a une manière inspirante et courte de s'en servir; et le soldat, toujours connaisseur, juge souvent par là du mérite de son supérieur. Les bavards, les prédicateurs, et ceux qui n'ont pas du style que je demande dans les explications avant l'exercice ou une bataille, leur sont odieux, ils ne gagnent jamais leur confiance. Les Courlandais et les Livoniens parlent bien cet allemand militaire; et les Prussiens, avec une prononciation à eux, mais bien faite pour ce métier, ont dans ceci comme dans tout ce qui le concerne, une énergie communicative. A la façon de regarder un soldat, on voit si on l'est soi-même; et les yeux annoncent ce qu'on va dire, d'une manière à se faire respecter et obéir sur le champ.

On serait tenté de croire que c'est l'allemand qui est la langue générale, et que c'est la plus nécessaire. Par l'énumération, cependant, de ce qui compose l'armée autrichienne, on verra qu'il n'y en a qu'une petite portion qui la parle; il faut la savoir, parce que l'on est au service du chef de l'Empire, et parce qu'il arrive très souvent de faire la guerre en Allemagne. Mais la langue

la plus générale dans notre armée et dans l'Europe est l'illyrienne. Les Français sont comme les catholiques, qui s'imaginent être le plus grand nombre : ils seront étonnés peut-être de cette vérité; mais cependant, depuis les portes de *Vienne* jusqu'à la grande muraille qui sépare les Tartares des Chinois, on n'en parle pas d'autre; les deux tiers de notre armée ne parlent et n'entendent que celle-là : c'est ce qu'on appelle à présent mal à propos l'esclavon, car c'est slavon qu'il faut dire; et son origine, ainsi que celle de ces peuples, est noble, puisqu'elle vient du mot *slaw*, qui veut dire *gloire*. Elle est facile, simple et harmonieuse : c'est avec quelques mots comme *d'abri priatili*, qu'on peut faire tout ce que l'on veut des Croates, qui aiment qu'on leur en parle en les menant au feu. Le hongrois est encore une belle langue, et fort utile; ils s'animent et deviennent encore plus brillants dans le danger, lorsque leurs officiers leur rappellent qu'ils sont des *madiero vitis*. Il est bon que le service se fasse dans une seule langue comme il se fait, et que l'allemand soit cette langue dans l'armée des chefs de l'Empire; mais il paraît extraordinaire à dire cependant que cent cinquante mille hommes ne l'enten-

dent pas. Je recommanderais la hongroise, mais avec le latin on se fait entendre quelquefois des housards; il faut seulement en étudier la prononciation. Ils y ont donné celle de leur charmante langue, qui, par un concours harmonieux de dactyles et de spondées, imite le galop de leurs chevaux. Il est moins éloigné de la manière des Français que celle des Allemands, dont la rudesse ne permet pas de croire qu'Horace parlait ainsi; il n'aurait pas si bien chanté l'amour, ou plutôt le plaisir, avec des *ou* et des *ch* barbares. Et si je m'appesantis sur ce qui paraît être éloigné de mon sujet, c'est que je trouve que les langues tiennent souvent au génie des nations: le goût des Français, leur élégance, la légèreté des Hongrois, en sont une preuve, de même que la fadeur des Hollandais, et la pesanteur de quelques autres nations.

Tous les pays sont remplis d'Académies: l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie. On y met une importance incroyable; des prix, des dissertations, des dictionnaires, des assemblées sans fin, des harangues, des compliments et beaucoup de vanité; c'est ordinairement le prix qu'on en tire. Il n'y a point encore de bruyères défrichées par les académiciens d'a-

griculture. Il n'y a point de langue fixée par les académiciens des langues. Il n'y a point de problème, décidé par les académiciens de sciences, dont on ne rappelle. C'est la plus belle de toutes les sciences qui devrait avoir son académie; si l'on y travaillait bien de bonne foi, de tous côtés, dès la première année, il n'y aurait plus de doute sur aucun objet essentiel. On éprouverait tant de manières, dans toutes les différentes armées, ce qui en aurait fourni aux académiciens, qu'on saurait à quoi s'en tenir. Pendant la paix, nous ne formons qu'une patrie : le seul moyen de nous dédommager de la privation de la gloire, est celui d'en acquérir par le travail; le repos nous en procurera, même, dans les pays où nous sommes regardés comme des mercenaires payés par les citoyens. On aurait de la considération pour un corps dont l'érudition serait beaucoup plus respectable que celle de tous ces inutiles dont j'ai parlé plus haut, qui passent leur vie à s'occuper d'un mot, ou d'une idée creuse de quelques innovateurs; les cours connaîtraient les dispositions de tous ceux qui servent dans leurs armées. Un bas-officier, peut-être, déciderait la question qui a embarrassé les généraux les plus habiles; cela introduirait la

confiance entre tous les grades différents et chez tous les peuples de l'Europe; on se connaîtrait d'une armée à l'autre, ou bien on ne se connaîtrait pas, car peut-être un officier-général prussien ne répondrait pas ce qu'il pense à l'officier-général autrichien qui lui ferait une question. Cependant, comme nos dissertations seraient rendues publiques, je n'imagine pas qu'on voulût sacrifier sa réputation à son amour pour sa patrie; on ne pourrait pas d'ailleurs porter un jugement bien certain sur le caractère des auteurs: souvent celui qui est le plus lent à tout ce qu'il fait, prêche la vivacité; et très souvent le moins réfléchi, le plus inconsidéré, vantera la sagesse; et celui qui n'a jamais su calculer, parlera hardiment du calcul des opérations à faire. Cependant il me semble qu'il y aura toujours quelque chose, dans le style, qui découvrira les dissertateurs; car l'audace a le sien, et je crois que c'est le meilleur à la guerre et sur la guerre. Nous intéresserions le monde entier; on appuierait ces idées par des exemples des guerres qu'on aurait faites; ce serait à tous moments des relations de combats, qui égaieraient et embelliraient la matière; il suffirait d'avoir fait quelques ouvrages pour y être admis.

Il y aurait des assemblées pendant les quartiers d'hiver, où l'on porterait le fruit de son travail; chaque armée aurait son président et son secrétaire, et je crois que toutes les armées ne feraient aucune difficulté d'élire le même président pour décider en dernier ressort sur tous les points. Onze batailles gagnées lui donnent bien des droits à cette élection générale; et une lettre de remercîments de sa part ferait plus d'effet que les couronnes civiques des anciens, que toutes les médailles et même celles des Jeux Floraux, des Arcades, de la Crusca. On voit, quand j'ai écrit ceci, que le roi de Prusse vivait encore.

On ne saurait trop dans son cabinet penser à tout ce qui peut arriver dans le cours d'une guerre; cela n'a pas de nom, ni de marche. Il y a des gens qui ne sont bons que lorsque tout va mal, il y a des gens de génie qui n'ont pas le premier jet; d'autres qui n'ont que de l'esprit, et qui ont trop peu de pensées pour en trouver dans les non-réussites.

On peut étudier, comparer, appliquer, se rappeler des moyens employés, et s'en faire un bon fonds; mais une réponse prompte à donner à un ministre, ou un ordre qui demande une

vive exécution, peuvent tirer l'état et l'armée du fond de l'abîme. Ce sera peut-être une folie qui déconcertera la sagesse ; c'est, à coup sûr, une chose imprévoyable. Qui sait si, après une défaite considérable, où le vainqueur a toujours beaucoup souffert aussi, 2,000 housards qui pénétreraient dans le camp du triomphant ne le mettraient pas sans dessus dessous ?

Qui sait si la garnison qui sort avec les honneurs de la guerre, d'une place rendue, ne pourrait pas y rentrer victorieuse de l'endroit où on l'a laissée sans escorte et sans parole d'honneur de ne plus servir? L'ennemi est huit jours avant de se reconnaître dans la ville dont il s'est emparé. Qui sait si les soldats, masqués, ne pourraient pas s'introduire dans une autre pour en ouvrir les portes? Qui sait si le manquement de vivres ou d'argent ne tenterait pas une armée de se jeter en désespérée sur celle de l'ennemi, six fois plus forte, ou, par un assaut presque impossible, dans une de ses forteresses ? On a broyé quelquefois l'écorce des arbres, on a sucé les feuilles, pour s'empêcher de mourir de faim et de soif; mis l'herbe dans sa bouche, gratté des racines, mâché la terre. J'ai un Valaque à mon service, qui a vécu ainsi 14 jours

dans les bois. Par désespoir, on fait des marches prodigieuses à travers les précipices; la nécessité donne plus que de l'industrie, elle fait une nouvelle vocation, elle change les yeux du corps et de l'esprit. Il y en a eu des résultats si extraordinaires qu'on n'ose pas les compter. Un officier-général français marche avec son aide-de-camp, sans s'apercevoir qu'il est à une demi-lieue de la colonne: il rencontre celle de l'ennemi, et dans le moment il crie aux quatre bataillons qui la formaient, «Rendez-vous, je vous accorde quartier, » se retourne et crie « Avancez» comme si les siens pouvaient l'entendre; on le croit suivi d'un plus grand corps: pendant le temps qu'on parlemente, capitule, jette les armes, sa troupe, moins nombreuse, arrive et les enlève. Un mot, une mine de désespéré, un mouvement commencé sans pouvoir être achevé, sauve celui qui s'en sert.

Les diversions tiennent à ce chapitre: plus elles sont impossibles, et tentables seulement par des gens qui ont perdu tous les moyens, et plus elles tirent d'affaire. Le prince Eugène disait en finissant la guerre avec les Français, que, si elle commençait, il enverrait derrière la seconde ligne, à la première bataille, un homme qui

crierait: *Nous sommes coupés.* Je crois que ce cri peut faire un effet terrible sur les vainqueurs, et contribuer quelquefois à les empêcher de continuer à l'être. Je ne parle pas des impromptus de *Cyrus* à *Thymbie*, et de *Scipion* en Afrique. Mais le cœur chaud et l'esprit froid peuvent créer, suivant la circonstance, des ressources dont personne n'a eu jusqu'ici la moindre idée.

Le Prince Eugène disait qu'il n'assemblait les conseils de guerre que lorsqu'il n'avait pas envie de se battre: je le conçois aisément, puisque d'une douzaine de personnes qui les composent, il y en a certainement huit qui n'en ont pas envie; le beau titre de prudents, qu'ils cherchent à acquérir, les dédommage de celui d'entreprenants, qui leur vaudrait peut-être un coup de fusil au travers du corps. Comme il y a apparence que dans ce nombre de douze il y a quatre bavards, on peut employer ce conseil de guerre comme un moyen d'instruire l'ennemi de ce qu'on n'a pas envie de faire. Le quartier-maître-général est le seul qui puisse être informé du projet du général commandant; tel talent qu'il ait, s'il n'est pas secret, il faut le renvoyer. Ensuite, que des instructions par écrit, courtes, et claires, aux généraux des ailes, les mettent en mouvement

un demi-quart d'heure après les avoir reçues; et que d'autres après viennent leur apprendre à la tête de leurs colonnes en marche, ce qu'ils doivent en faire, soit pour attaquer, soit pour une autre opération. Sans assembler présentement ce conseil de guerre dont je parle, on peut recevoir les avis des généraux, les faire parler ainsi que des officiers particuliers, les écouter, les encourager à donner des avis et les suivre peut-être: malheur à celui qui croit tout savoir !

Un sot quelquefois ouvre un avis important.

Il y a des vieux bas-officiers qui ne le sont pas, qu'il vaut mieux consulter peut-être que des *feldzeugmeisters* : je suis plus pour un avis jeté, à prendre ou ne pas prendre, mais qui fait réfléchir et donne des idées, que pour un conseil; je n'en donne, ni n'en reçois, parce qu'on ne peut pas entrer dans l'âme de la situation d'un autre.

Les espions sont bien difficiles à trouver pour des choses d'importance, essentielles à savoir. On donnerait mille ducats pour une nouvelle, et l'on ne sait pas si l'ennemi n'en a pas donné deux mille pour en faire donner une fausse. Il n'y a rien qu'on ne doive promettre,

et tenir lorsqu'elle se trouve vraie. Il faut en avoir plusieurs qui ne se connaissent pas, et confronter leurs nouvelles. Si pour un million on a un homme du quartier-général, il n'est pas trop payé; mais, outre tous ces moyens, c'est l'observation des patrouilles, de la chaîne des postes avancés et des vedettes, qui est la plus sûre. Je n'aurais pas pu fermer l'œil, pendant une heure, lorsque je commandais tous les grenadiers et les troupes légères de l'armée du maréchal de Loudon, si je n'avais su que tout était tranquille, et que mes housards et Croates regardaient l'ennemi presque jusque dans le blanc des yeux. Les doubles espions sont les meilleurs, mais qui sait s'ils sont de bonne foi? Il faut les tromper pour ne pas être trompé, et faire quelquefois un faux mouvement pour les essayer. On verra si, après leur en avoir fait confidence, l'ennemi en a été instruit. Si cela est, qu'on ne les pende pas; mais qu'on les enferme et qu'on les fasse écrire: qu'on se souvienne du prince d'Orange, qui fit presque surprendre monsieur de Luxembourg à *Steinkerke*. Une chose intéressante à savoir par les espions, c'est l'intelligence des signaux de l'ennemi.

Il faut en avoir soi-même, soit par des perches d'alarme en feu, soit par des fusées, des gerbes d'artifice, des bûchers, des bombes, etc.; pour que l'ennemi l'ignore, on changera souvent ce jargon, où les chefs doivent seulement être initiés. J'ai vu annoncer l'arrivée du dernier sultan Gheraî avec sept mille Tartares, par des Cosaques qu'on pouvait appeler télégraphes. Ils avaient des postes détachés à cinquante lieues de l'armée, c'est l'affaire d'un quart d'heure. Le premier fait, selon la convention du signal, un tour ou deux, ou trois, avec son cheval; celui qui est derrière en fait autant, ainsi du reste: à la vérité, il faut pour cela les steppes de Tartarie.

Il y a des ruses si bêtes, qu'on ne les emploie pas, et peut-être elles réussiraient. Il n'y en a aucune qu'on doive négliger. Les fausses confidences, les bagages, paquets, les tentes abattues ; un camp tracé où l'on ne veut point aller, un autre où il n'y a personne et seulement des tentes dressées ; un grand mouvement dans le camp, que l'on distingue pendant la nuit par ces feux de cuisine cachés et découverts par les soldats qui se rangent ou déménagent, font croire à une marche qu'on a intérêt

d'apprendre à l'ennemi; un intérêt contraire le fait ignorer, par une grande tranquillité le long du front, le champ tendu, et la marche de la seconde ligne et du corps de réserve, ou au but, ou à l'attaque désignée. Pour un grand objet même, on peut bien risquer de perdre les tentes de la première ligne, en les laissant tendues, et la faisant sortir par l'arrière-front du camp. On peut une autre fois faire aller les marqueurs de camp du côté où l'on ne veut point se porter. Quand on a affaire à un général présomptueux, ou étourdi, on peut aisément le prendre par son faible, en affichant la crainte et le respect pour ses talents. Quand il est timide, on peut souvent lui en imposer. S'il est habile, on est sûr qu'il fait les mêmes calculs; donc il faut le dérouter, et, par des coups de hasard, déranger la géométrie.

DE LA VIE D'UN MILITAIRE.

Il ne faut pas prévenir le temps. Un enseigne qui voudra savoir commander une armée, ne sera guère capable que d'être enseigne lorsqu'il la commandera. L'étude de ses devoirs est la première règle de tout. Si l'on veut partager son application en deux parties, on n'en fera que mieux. La première serait celle de ce qu'on doit faire dans la suite; en apprenant le passé, on travaille pour l'avenir. Avec l'une, il y a de quoi fournir à ses occupations journalières; avec l'autre, il y a de quoi, par les grands exemples des grands hommes qui sont morts, en devenir un à son tour. Si l'étude d'un réglement est un peu sèche par elle-même, on peut la varier par celle de l'histoire; celle des principes trop didactiques, par des mémoires et des anecdotes de guerre: et se faire, moyennant cela, un plan agréable d'instruction. Que tout le reste du temps soit destiné au plaisir. Celui qui n'en sent pas le prix n'est guère capable de connaître

celui de la gloire. L'indifférence tient d'ailleurs bien fort à la paresse, et la paresse à l'insensibilité. Trop de réserve et trop d'économie n'annoncent point les héros. Il y en a eu davantage qui ont péché par les défauts contraires. Il faut les éviter, cela est tout simple; mais cela n'est pas bien aisé. On recommande ordinairement d'éviter le jeu. Comme ce sont rarement des philosophes qui dictent l'ordre d'un régiment, on ne pense qu'aux jeux de hasard; les autres sont aussi dangereux, puisqu'ils font perdre le temps, que le temps est beaucoup plus précieux que l'argent, et que l'on a beaucoup plus de temps à soi que d'argent. Je ne vois rien de plus plat que de jeunes officiers faisant la partie de quelques vieilles femmes dans de tristes assemblées. Quel sera le barbare qui osera prêcher contre l'amour? L'insensibilité de ses sermons et le tort que cela lui ferait dans le monde l'arrêteraient sûrement. Tout ce que l'on peut faire, c'est de tâcher d'en prévenir les suites, et d'y réussir par le ridicule que l'on peut y jeter; les grandes passions en prêtent tant! Les romans, les exagérations, les petits soins, les services auprès des femmes, cet air subjugué et.... On peut tirer parti de tout cela, pour en dé-

goûter nos jeunes gens. Point de pastorale; qu'on laisse la moutonnade aux inutiles du grand monde, qui ont une femme, comme on a un régiment, pour être occupé. Un sentiment... de l'attachement même, c'est ce que je permets. Pour le mariage, il tombe tous les jours; il vaudrait presque encore mieux travailler dans le grand genre dont je viens de parler. Il n'y a que ceci en sa faveur, c'est qu'il ne fait pas tourner la tête: mais si l'on est malhonnête, c'est une mauvaise qualité qui en annonce d'autres; si l'on est honnête, un embarras du ménage! Les enfants, les amis, éloignent du service, et c'est du service seul qu'il faut être précisément amoureux. Qu'on mette à la place de ce lien ridicule, des aventures, des fêtes, des courses, la chasse, des exercices violents : voilà ce qu'il faut pour faire passer ce beau temps orageux, si l'on ne met pas trop de prix à ce que l'amour peut y mêler de son pouvoir. Il y aura des indiscrétions, de la légèreté, et alors il n'y a plus à craindre de parti furieux. Point de libertinage cependant, ce serait encore pis; point de débauches, de crapule, de cette manière brutale qui a l'air de satisfaire des besoins, et fait fuir la volupté. Il faut toujours que le goût règne même

dans ses folies, dans ses écarts : c'est ce qu'on ne peut guère exprimer. On ne fait souvent que ce que d'autres font, et ce qu'ils font de mauvaise grâce ; avec du goût, on fait tout ce qu'on veut, et cela réussit. Quand on a le tact juste, tout s'en ressent, le ton, les manières..... On ne voit jamais la mauvaise compagnie en hommes, elle est odieuse ; en femmes, elle est trop ennuyeuse ; et si on se la permet par hasard, c'est sans conséquence. Car on se lasse d'abord de ces prétendues parties de plaisir, de ces soupers où l'on périt d'ennui. On dit que ce qui peut arriver de plus heureux à un jeune homme, est de faire la cour, de s'attacher pendant quelque temps à une femme qui a dix ou douze ans plus que lui, et qui connaît bien le monde ; je le croirais assez : elle le corrige, par exemple, de tout ce tapage qui n'est plus à présent du bon genre, de ce carillon des rues d'autrefois ; elle met du choix dans les amis ; elle en impose aux mauvaises têtes ; elle prévient les affaires, arrête les plaisanteries, inspire de la délicatesse, entretient, éclaircit, anime les principes de l'éducation.

La matinée d'un officier est employée d'elle-même ; elle passe bien vite, entre l'exercice, la

visite de la garde, celle des chambrées, l'appel, la parade, et une demi-heure d'étude du règlement. Il y a eu un temps en France, sous Louis XIV, et chez nous, sous Charles VI, que le cabaret était à la mode; comme ce n'était que pour les gens de la cour, ou d'autres bien élevés, les suites de cet usage n'étaient pas dangereuses. Il n'y avait que les pédants, les intrigants et les mauvaises consciences qui les redoutaient; une pinte de vin les aurait mis à découvert: les bons enfants ne craignaient rien, se disaient tout, et s'en aimaient davantage. Mais on ne peut pas composer un régiment comme l'on voudrait: ceci serait très mauvais à présent; les uns en prendraient l'habitude, d'autres passeraient les bornes, et perdraient leurs camarades, ou se perdraient eux-mêmes; les mauvaises affaires, l'insubordination, l'indélicatesse, viendraient gâter l'esprit du corps. Dans le temps du prince Eugène, qui ne faisait que rire d'un souper peut-être un peu trop gai, il y avait beaucoup de jeunes gens étrangers de la plus grande distinction. Et d'ailleurs, ce n'est qu'à *Vienne* que ces scènes se passaient; en garnison ou en cantonnement, cela eût même été dangereux. Ainsi point de cabaret pour mon jeune homme; je lui passe

le café, c'est un rendez-vous militaire, où, après avoir parlé nouvelles, on parle guerre. Les vieux racontent aux jeunes ce qu'ils ont vu, il y a souvent à profiter; c'est avec ses camarades qu'on apprend souvent à être doux, complaisant, à entendre la plaisanterie, à ne se fâcher de rien, à prendre le parti des malheureux, à les assister, à cacher leurs défauts, à les plaindre, et à éviter les suites de l'inconduite, de la boisson, de la bassesse et de l'inapplication. On parle de tout cèla et on nomme le coupable, on se moque des mauvais officiers, on leur fait même souvent des reproches; et encore sans le savoir, sans s'en douter, on se met à parler service; d'ailleurs à force d'en parler on en parle comme d'autre chose. On ne saurait trop en parler. C'est ce qui donne cet esprit militaire; on ne l'a pas reçu en naissant : on voit tout, on juge de tout militairement, et on finit par aimer et par faire ce qu'on dit. Si on est sûr de bien s'amuser après dîner, je conseille très fort d'en profiter; mais il sera bien difficile de passer dix ou onze heures dans le plaisir. Tout ce que je connais de pis, c'est de ne rien faire ou de faire des riens; de se laisser ennuyer sans profit est odieux, c'est encore ce qui arrive aux paresseux; les travail-

leurs emploient leur temps; les gens sages, d'esprit, le laissent passer; les sots le tuent. On ne ferait pas mal de rentrer chez soi, pour admirer, lire, méditer, étudier, et savoir par cœur les grands hommes de guerre; mais point d'assujettissements serviles de ceux qui veulent faire les bons sujets par des notes et des extraits. Quand on a l'âme militaire, les grandes actions s'y gravent d'elles-mêmes.

Si l'on est timide, il faut voir beaucoup de monde, pour savoir parler à sa troupe, l'instruire, lui apprendre son devoir, la corriger en public à l'exercice, et la prêcher dans les casernes, en peu de mots cependant. Il n'est rien qu'on ne doive faire pour se donner de l'assurance.

Point trop de talents: à force d'en avoir, on n'en a aucun. Pas trop de langues étrangères: au lieu de choses, on ne tient que des mots.

On gagnera insensiblement l'heure du spectacle, où il y a beaucoup à profiter du côté de l'agrément; il entretient la gaîté, donne du maintien, de la grâce, de l'envie de plaire, du plaisant dans l'esprit, des applications, des citations heureuses, des traits, de l'intelligence, de la philosophie même: c'est une école de morale: c'est l'école du

monde. Quand *Corneille* parle, c'est l'école de l'honneur : voyez *le Cid*, *Cinna*, *Sertorius*, *les Horaces*, *Nicomède* même. Allez, jeune homme, étudier les plans de campagne, les ressources, les résultats du génie militaire et politique, dans *Mithridate*; allez élever votre âme à *Gaston* et *Bayard*, à quelques tirades du Connétable de Bourbon et d'un *Coriolan*. Cherchez de beaux vers sur la guerre partout où l'on peut en trouver..... Sachez par cœur le poème de Fréderic. Tout cela n'est rien moins que frivole, comme penseront les gens qui le sont gravement. Ce qui tient à l'ouverture de l'esprit, aux comparaisons et à la connaissance des hommes, est indispensable.

Si la journée a été remplie, il n'est rien que je ne passe après l'heure du spectacle, jusqu'à ce qu'on se couche, pourvu que ce soit en bonne compagnie; c'est le moment de la liberté, qu'on s'y livre, le souper dédommagera du travail du jour : et il ne s'agit plus que de pouvoir passer agréablement la nuit; mais que le goût pour son métier ne la fasse pas pousser trop loin, et que le militaire qui a été le soir aussi aimable que le Grand Condé l'était chez Ninon, aussi brillant après le souper que le

maréchal de Saxe, qui l'était là comme ailleurs, soit d'aussi bonne heure à sa troupe que M. de Turenne lorsqu'il fit en Hollande le dur apprentissage de l'art des héros.

AUX CHEFS DU MILITAIRE DES PROVINCES.

Ce n'est point la grande représentation, depuis une heure après midi, que je vous demande; tant mieux, si l'on trouve des puissants qui en imposent par leur magnificence, qui fait honneur au service et du bien au pays: mais c'est depuis onze heures jusqu'à midi, que je désire la parole, l'ordre, la parade et l'exercice de la parade, avec toute la décence, la tranquillité, l'exactitude, la sévérité, l'air pénétré ou enthousiaste, et tout l'apparat possible des cérémonies militaires. Que les honneurs et les dignités y soient bien observés, ainsi que la musique et la beauté des habits de ceux qui la composent. Des plumes sur les bonnets des soldats, et tous les ornements dont on est susceptible, attirent les curieux à cette espèce de culte religieux du Dieu des armées. Que nos mystères ne soient pas cachés; j'aime à voir les généraux au milieu d'un cercle de braves et bril-

lants militaires, qui sont entourés eux-mêmes par tous les habitants d'une ville, et des tentes voisines, si l'on est en campagne. J'aime, dis-je, à voir ainsi des chefs, avec toute la pompe possible, y descendre de cheval, donner leurs ordres, entrer dans tous les détails, recevoir les rapports, accepter les plaintes, questionner; louer les uns tout haut, gronder les autres tout bas; annoncer les grâces qu'ils auront procurées à ceux qui en méritent; animer par d'excellents propos tenus d'un air militaire, peut-être de sévérité, s'il y en a sujet par hasard, et, sans cela, de gaîté ou bonté. Il faut toujours que les chefs d'une armée ou d'une garnison fassent effet; car si un seul jour ils n'inspirent pas, en se montrant, la crainte, la confiance, ou l'amitié, les voilà nuls pour toujours. Que chacun choisisse de ces trois choses ce qui va le mieux à sa physionomie. Un rien fixe, détermine, amène ou repousse, ou ramène les esprits; la figure et la manière dont on s'habille, ou monte à cheval, contribuent même à ces sortes de succès auprès de ses inférieurs. Si parmi ceux-ci il y a un officier-général qui mérite d'avoir la tête lavée, il ne faut pas que ce soit d'une manière à le faire mépriser, mais à donner aux autres la

crainte d'en avoir autant, et donner une idée de sa fermeté et de sa justice; on n'osera pas pour cela manquer de respect au général grondé. Il n'y a rien, pour le bien-être et l'éclat du premier service de l'Europe, que ne doivent faire tous ceux qui ont l'honneur d'être à la tête de nos puissantes armées.

AUX CRITIQUES.

Si on me demande mon but dans l'autre partie, et dans celle-ci, le voilà: Ayant la seule bibliothèque militaire qui a été imprimée et écrite depuis plusieurs siècles, en toutes les langues, je me suis aperçu qu'il n'y avait pas six bons ouvrages: que peut-être quelques uns avaient été bons pour le temps où ils ont été faits; mais que pour le nôtre il n'y avait que les instructions du roi de Prusse à ses généraux (trop vagues), et à ses troupes légères (trop en miniature). Je ne compte pas instruire, le génie de la guerre vient tout de suite ou ne vient jamais; mais si l'on en a le germe, je prétends seulement le développer. Je n'ai songé qu'à présenter des aperçus, pour faire réfléchir sur des détails, ou des moyens d'approfondir. On dira peut-être: J'y avais pensé! ou, Comment n'y a-t-il pas pensé? ou, Je vais y penser. Et cela me fera plaisir. Ou bien: Cela est bien simple; pourquoi n'en a-t-on jamais parlé? mais que prétend surtout l'auteur?

Tenir lieu d'une bibliothèque entière, être clair, concis, un élixir de principes portatifs; et, pour inspirer la confiance, garder un juste milieu entre la trop grande facilité, qui mène à une ignorante insouciance, et l'exagération des difficultés, qui mène au Jansénisme militaire qui arrêterait les progrès de la plus belle des sciences.

MÉMOIRES MILITAIRES.

SUR

LA GUERRE DE TRENTE ANS

ET SUR

LES GRANDS GÉNÉRAUX DE CETTE GUERRE.

Je ne puis admettre le nom de *guerre de religion*, puisqu'elle se fait ordinairement par des gens très indifférents sur celle que les deux partis professent. Je vois dans l'origine de celle qui a troublé l'Empire pendant cent ans l'avidité des princes qui ont sécularisé et dépouillé les ecclésiastiques; l'ambition de ceux qui voulaient commander telle armée que ce fût; l'importance de quelques individus, et l'inquiétude de l'homme en général, porté au changement, sortant du calme le plus heureux pour embrasser tel parti que ce soit, dût-il en être la victime.

D'après cela, je ne puis appeler la guerre de trente ans qu'une guerre de rebelles, qui,

pour couvrir cette inquiétude dont je viens de parler, citent ou réclament toujours des droits imaginaires, se couvrent d'un voile saint, et, par un soi-disant amour pour la justice, se rassemblent pour commettre toutes les injustices possibles.

Un peu de logique aurait fait rentrer dans le devoir ces prétendus serviteurs de Dieu: ils n'avaient qu'à jeter les yeux sur leurs inconséquences.

L'électeur Fréderic se déclarait à Prague, grâce à son imbécille de prédicateur Sculterus, iconoclaste: et on portait des images de Gustave-Adolphe, après la bataille de Leipsick, sur la poitrine, pour n'être pas blessé, en même temps qu'on se moquait des *Agnus Dei* et des reliques qu'on trouvait sur les corps de quelques catholiques tués dans une bataille. On détruisait nos saints; on en fit un du héros suédois.

Un Flaccus Illyricus fit, par ses sermons, l'entêtement de Magdebourg, qui, plus attachée que toutes les autres villes à sa secte, éprouva le malheur qu'elle eût pu éviter.

Un Procope Dworezesky; un autre imbécille jouant le prophète, Jean Jessenius; un Jean

Kutnauer qui, au moment de son supplice, demanda à Dieu une marque de sa faveur, et en obtint un arc-en-ciel par hasard ; quelques gros et lourds manants de Kuttenberg surtout : voilà les réformateurs de l'église catholique, et les soi-disant destructeurs des préjugés.

Un Gaspard Scioppius écrivait qu'un bon évangéliste ne pouvait pas être vaincu ; et Gustave-Adolphe lui-même, après une victoire remportée par son intrépidité et ses grand talents ; descendait de cheval pour remercier Dieu de ce miracle en sa faveur. Un prédicateur Hoë, qui avait autant de crédit dans le cabinet de l'électeur de Saxe, que le père Lamormain dans celui de Vienne, écrivait que le calvinisme ne valait pas mieux que le papisme. Il comparait l'esprit du premier à la brûlure des queues de renards de Samson ; on vit et on fit agir tous les ressorts de la friponnerie des uns, de la duperie des autres, et de la charlatanerie.

L'amour a souvent joué son grand jeu ; et ce petit dieu des païens s'est mêlé des affaires du seul et véritable des Chrétiens. On sait ce que la passion du roi d'Angleterre pour Anne de Boulen lui fit faire ; mais on n'a pas assez approfondi les suites de celle de Gebhard de

Truchses, électeur de Cologne : d'excellent archevêque il devint tout ce qu'on voulut, et préféra les bans de l'église protestante, pour son mariage, au ban de l'Empire. Il perdit tout, État, considération, argent, réputation, et son âme; mais il épousa. On ne peut mettre cette conduite que sur le compte de la folie; car il n'aurait pas contribué à l'augmentation et l'animosité de la ligue, si tout uniment il avait, avec bien moins de scandale que d'apostasier par vertu, aimé cette femme sans se marier. Luther n'avait de même qu'à vivre avec sa religieuse aussi tendrement qu'il aurait voulu, sans faire autant de ravage pour ses noces. D'ailleurs je crois que l'ambition et la vengeance avaient plus de pouvoir sur lui que l'amour, qui lui allait très-mal. Celui de Gebhard fit beaucoup de mal à l'Empire par le ressort que cette aventure donna dans la crise où était le protestantisme.

Ferdinand II, loué par quelques historiens, ne sachant ni prévenir, ni arrêter, ni punir les premiers prétextes, fut plus cruel que Philippe II. Les exécutions de celui-ci dans les Pays-Bas en retinrent une partie soumise à sa domination : le reste fit la guerre, et elle ne dura pas trente ans. On sait le terrible mot du

terrible duc d'Albe; quand on lui reprocha le supplice des comtes de Horn et d'Egmont, il répondit: « Peu de têtes de crapauds épargne-« ront des milliers de grenouilles. » Et ce qui prouve qu'il tenait plus à l'autorité d'un général qu'au fanatisme d'un trop bon catholique, c'est qu'il fit pendre ou dégrader le régiment de Sardaigne, qui avait, après une bataille gagnée, mis le feu à un village protestant. Les généraux de Ferdinand mettaient tout à feu et à sang: Charles V lui-même n'avait pas fait une guerre de prêtre. Le duc d'Albe lui avait fait gagner la bataille de Muhlberg en 1547; et, y ayant fait prisonniers l'électeur de Saxe et le duc de Brunswick, il soutint son Empire encore mieux que sa religion, dans laquelle on ne le soupçonnait pas même d'être fort orthodoxe. Ferdinand en faisait plus de cas que de tous ses royaumes, qu'il aurait perdus pour une messe. Tilly n'en a jamais manqué une de sa vie; il ne but jamais de vin, et mourut avec sa virginité. Le duc d'Albe connut l'amour, et eut des enfants de l'amour. Pour prix de ses victoires, et l'engager à en remporter de nouvelles dans la suite, en Portugal, son maître barbare le fit enfermer, pendant deux ans, dans le château

d'Uzeda, parce qu'il s'était opposé au mariage de son fils. Le tableau des injustices trop souvent répétées, même après ce temps d'incivilisation, est ce qu'il y a de plus déchirant après celui des cruautés.

Si celle des premiers rebelles bohêmes, qui jetèrent Slawata, Martinitz et Fabricius par la fenêtre, en 1618, avait été punie par la loi du talion, la révolte eût été arrêtée; mais Mathias, trop énergique autrefois, le fut trop peu dans cette occasion-ci. Sa faiblesse, qui déja lui avait dicté sa *Lettre de Majesté* contre la Majesté, l'empêcha d'ôter à Thurn la vie avec ses emplois: il devait s'attendre à sa vengeance; et son successeur Ferdinand promettait celle du ciel à Mathias, en se réjouissant, dans une lettre qu'il lui écrivit de Gratz, de ce que les Utroquistes venaient de combler la mesure de leurs crimes. A son avénement au trône, il ne fut clément un seul jour que par dissimulation, et aurait voulu, comme Caligula, que les protestants n'eussent eu qu'une seule tête, pour la faire couper. Philippe II aurait fait périr Thurn; un certain Paul Rziczan n'aurait pas osé ouvrir la bouche devant lui, et Érasme Tscher-

nembul n'aurait pas osé faire un pas pour animer l'Autriche.

Thurn nommait sans cesse, comme tous les rebelles, l'amour de la patrie; et cette prétendue patrie, la Bohême, lui était étrangère, car il était, ainsi que sa famille, de Gorice. On croit même qu'à demi italien, et fort éloigné de l'esprit de l'Empire, il ne se souciait pas plus de sa religion que de son prétendu pays. Charles V se serait attaché Mansfeld par des bienfaits : Mathias n'était que faible; Ferdinand ne se fit aimer ni craindre. Charles V aurait profité de la discorde qui s'était mise entre les luthériens et les calvinistes. Philippe II aurait fait canoniser ses trois fidèles sujets qui ne s'étaient pas cassé le cou, quoiqu'ils fussent tombés dans le fossé du château de Prague, à quatre-vingts pieds de profondeur; et peu s'en fallut que ceux qui les jetèrent ne crussent que c'était par miracle qu'ils ne fussent pas morts. Les Bohêmes croyaient aisément au merveilleux; c'était encore, outre cela, au temps de l'astrologie judiciaire et des sorciers. Peu de personnes savaient que Slawata, Martinitz et Fabricius ne devaient leur vie qu'à un tas de fumier.

Les hérétiques, en Empire, devenant plus

éclairés, se mirent à découvert, et cessèrent bientôt de ne parler que de la transsubstantiation. Ils parlèrent de despotisme autrichien, de renversement des lois de l'Empire, et renouvelèrent la fable prétendue de la monarchie universelle, à laquelle Charles V n'avait pas plus pensé qu'on voulait ensuite le dire de Louis XIV. Alors les pédants s'en mêlèrent; on analysa la bulle d'or faite avant la naissance des sectes: avocats, conseillers, prêtres et ministres, plutôt disputèrent qu'ils ne discutèrent, et la religion cessa d'y être pour quelque chose.

Vous, à qui l'impartialité mit la plume ou un livre à la main, reconnaissez les trois grands ressorts des événements de tous les siècles : l'orgueil, l'intérêt et la vengeance; ces trois passions produisent les révolutions. Elles sont armées jusqu'aux dents. La vérité est nue; la justice n'a pour arme qu'une faible épée, dont la balance qu'elle porte l'empêche souvent de se servir : et elles ne peuvent point résister aux puissances que je viens de nommer, et qui les combattent avec tant d'avantage. Les têtes exaltées des fanatiques, même de bonne foi, ne voient que dans l'éloignement la récompense ou la punition céleste; ce qui arrive immédiate-

ment sur la terre les touche de plus près. Quoique Gustave-Adolphe ait été bien bigot, il est impossible que ce soit sa bigoterie qui lui ait fait entreprendre une guerre aussi folle et aussi éloignée que celle-là, avec si peu de troupes, d'argent et de moyens. Tel autre bigot qu'ait été Ferdinand II, il est impossible que ses ministres aient cru se rendre plus agréables à Dieu, en mettant toute l'Europe à feu et à sang, ainsi que Magdebourg; plutôt que de permettre à quelques paysans, bien bêtes, de bâtir une mauvaise petite église de chaume, que le vent aurait emportée, où ils n'auraient jamais été, puisqu'ils se seraient aperçus qu'ils n'y comprenaient rien, et que la pluie y entrait de tous côtés. Mais Ferdinand II était fier, dur et entêté, plus catholique que chrétien, et mauvais politique. S'il avait été homme d'un grand caractère, sans avoir besoin de cinq cents cuirassiers de Dampierre, avec lesquels le colonel français de Saint-Hilaire passa par hasard au travers de la place de la cour *(der Burg)*, il aurait pris par la gorge le seigneur d'Evergassing qui, le tenant par un bouton de son habit, lui disait en latin : *signe*, *Ferdinand*; et peut-être qu'il eût fini dans l'instant la rebellion. Saint-Hilaire

et ses descendans furent récompensés par la place de chef de l'amirauté du Danube *(Schiff-Amt)*, qu'ils occupèrent pendant plus de cent ans. Ces cuirassiers, qui sont à présent ceux de Hohenzollern, ont le droit de passer au travers du Burg en parade, grande musique, etc.; au lieu que les autres régiments ne peuvent défiler qu'entre la ville et les faubourgs. Ce fut un autre Français, M. de Sourches, qui, par sa valeur et ses talents dans sa défense de Brünn dont il était commandant, contribua le plus, en 1645, à sauver l'Autriche. Je reviens à Ferdinand II. S'il avait été militaire, on lui aurait plutôt passé cette guerre qui le mit souvent à deux doigts de sa perte; mais il se retirait, ou tremblait dans sa capitale dès qu'on en approchait, et faisait tuer ou mourir de chagrin ses généraux. Buquoy, le grand Buquoy, de désespoir d'avoir été soupçonné par lui d'infidélité puisqu'il ne voulait pas renvoyer ses troupes wallonnes, se jeta au milieu d'une troupe de rebelles hongrois, près de Neuhausel, et y périt percé de plus de vingt blessures. Tilly, autre excellent capitaine, un des plus habiles même qu'il y ait jamais eu, était suspect à la cour toutes les fois qu'il était battu; et quoiqu'il eût

été jésuite dans sa jeunesse, les pères de cet ordre le soutinrent moins que ses exploits; mais, à la vérité, pour le consoler et le récompenser, Urbain VIII lui avait écrit une belle lettre pour lui faire ses remercîments de son amour pour la sainte Église romaine: il n'en fut pas moins tué.

J'observerai, en passant, la fidélité et la valeur des étrangers, plutôt que des véritables nationaux. Outre ces deux grands généraux wallons, un comte de Merode fit trembler l'Italie, en forçant des défilés presque insurmontables, pour y mener, de Souabe, un renfort de troupes au travers de la Suisse; les sénats des louables treize cantons, avant d'avoir eu le temps de se rassembler pour délibérer s'ils le lui permettraient, apprirent que cela était exécuté, et qu'il s'était emparé, en passant, des deux petites places de Coire et de Mayenfeld. J'ai déja cité Dampierre, et Saint-Hilaire, presque Wallon aussi. Pour les soldats de ce pays-là, les services qu'ils rendirent ne sont point à décrire. Après avoir fait la force des armées de Charles V, ils restèrent fidèles à Philippe II, quoiqu'il ne les aimât guère, et décidèrent partout la victoire sous Ferdinand II: on les verra brillants sous

Waldstein et tous les généraux, depuis l'Océan jusqu'aux portes de la Turquie.

Leur fidélité l'emportait sur leur religion; car quantité d'individus avaient pris aussi celle qui était de mode, et je crois que chez eux c'était la calviniste. Mécontentement de la cour pour des injustices, renvoi ou mort des généraux qu'ils aimaient, manque de récompense et presque de subsistance, séduction et corruption des protestants, rien ne dégoûta les Wallons de faire plus que leur devoir : aussi l'on se fiait à eux seuls. On les fit entrer les premiers en Bohême, dès la première apparence d'insurrection. Souvent l'argent gagnait les Hongrois et les ministres; prédicateurs et émissaires protestants gagnaient les Allemands. Pour les Espagnols, lents et paresseux, ils avaient l'air de ne faire cette guerre que par conscience, et étaient par conséquent les plus cruels dans les succès. Les bandes wallonnes, plus lestes et de meilleure volonté, quoiqu'elles ne songeassent pas à la sainte Hermandad, étaient employées partout : elles pillèrent un peu à Magdebourg, à la vérité; mais elles manquaient si bien de tout, que le mot allemand *marode* (fatigué et restant en arrière), d'où vient celui de maraudeurs, doit

son origine au régiment et au nom de *Merode*, qui était dans ce cas-là, n'étant jamais payé. On disait d'un soldat qui n'avait plus la force de marcher, de tel régiment qu'il fût : *er ist ein Merode.* Les Allemands, qui défigurent tous les noms, en firent bientôt celui de *marode.*

Il est faux que les Wallons manquent d'ordre et de discipline, ainsi que le leur reprochent souvent les autres régiments qui commettent des excès sous leur nom; qu'à la bataille de Leipsick il n'y eut que quatre régiments de ce brave pays, qui ne se sauvèrent ni ne se débandèrent pas. Abandonnés des autres troupes, fermes, inébranlables dans leurs rangs, ils les serrent et percent les Suédois, gagnent un bois en combattant sans cesse, et ne sont plus que six cents en y arrivant, ce qui prouve qu'ils avaient perdu au moins les trois quarts et demi de leurs camarades; et c'est ce que j'ai vu renouveler plusieurs fois dans la guerre de sept ans, et qui arrive bien souvent encore dans celle-ci.

Ce fut sur ce monceau de héros, dit l'histoire, que Tilly se fit panser de toutes ses blessures, après cette fameuse déroute où les Wallons, après avoir protégé son pansement, marchèrent avec lui à Halle, et puis à Halberstadt.

Sans remonter aux temps des croisades, où les croisés, malgré un tas d'amulettes sacrées, n'avaient guère plus de religion que les infidèles qu'ils allaient attaquer, on vit toujours le même prétexte dans tous les temps; on vit les Guise ne penser qu'à la ruine du parti de Henri IV, et non du protestantisme; on vit le fils aîné de l'église soutenir l'hérésie contre sa mère; le roi très chrétien, le chaste et dévot Louis XIII, prendre part à la soi-disante guerre de religion; Richelieu, prince de l'église, ministre et cardinal, la conseille; La Valette, prince de l'église, général et cardinal, commande ses armées, couvert à la fois de la pourpre romaine et d'un casque; un malheureux capucin, prince de l'église, cardinal et confesseur du premier, envoyé en ambassade, pour le bien de la ligue, fait ôter le commandement de l'armée à Waldstein : « il me désarme par son rosaire, écrivit « l'empereur, et met six couronnes électorales « dans son capuchon. » Mazarin, prince de l'église et cardinal, lève le régiment qui portait son nom, composé de cinq cents Italiens qui furent tous sabrés à Mœhring; un autre cardinal, prince d'Autriche et d'Espagne, commande même assez bien, malgré les défenses de l'église

(qui abhorre, dit-elle, le sang humain), les armées opposées à ses quatre camarades cardinaux que je viens de nommer; on vit enfin toutes les inconséquences religieuses de tous les côtés.

Au milieu des généraux, ministres, courtisans, bigots de Vienne, le cardinal Clesel se fait arrêter par le dévot empereur, pour avoir conseillé de ne pas pousser les protestants à bout; il est ensuite recueilli par eux, quoiqu'ils l'eussent détesté dans le temps de sa faveur. Le peu de vrais dévots de la cour s'opposent à cette terrible guerre; d'un autre côté les chrétiens par excellence, qui ne croyaient pas que les catholiques le fussent, appellent les mécréants à leur secours. On vit leurs chefs dans le camp des Turcs, et leur allié Bethlem Gabor sans cesse aux portes de la capitale de l'Autriche; on vit les souverains pontifes, l'image et représentants de Dieu sur la terre, flotter entre les factions religieuses. Le monarque spirituel était pour celui de l'Autriche et de l'Espagne, et quelques électeurs; le prince temporel de la campagne de Rome était pour les autres, et tremblait du voisinage des gouverneurs-généraux de la Lombardie et des vice-rois de Naples.

On vit le premier des papistes, que cet amour du papisme fit chasser de son royaume, le pauvre et maladroit roi Jacques, envoyer en 1624 un Jacques Spencer, pour lier, affermir et serrer la ligue protestante. On vit ensuite la fille du premier protestant du monde, aller porter sa couronne et sa religion aux pieds du pape.

Par une autre singularité, dans le genre opposé de religion, Melander, calviniste, commanda les armées catholiques, jusqu'à ce qu'il fut tué en 1648, à la bataille de Saumerhausen; en Saxe, Bannier exerça des barbaries sur tous ceux de sa croyance.

On vit, en un mot, les contrastes et les rapprochements les plus extraordinaires; l'inhumanité dans les rangs des deux partis; les grands États diminuer par les offrandes qu'ils firent au seigneur pour sa gloire, et enrichir les ministres de leur culte; les petits États s'accroître par le pillage des vases et des propriétés sacrées; l'égalité de puissance établie par ces deux moyens; l'on vit enfin la fortune aveugle, et d'ailleurs extrêmement neutre entre toutes les religions, protéger tour-à-tour, non ceux qui avaient la meilleure croyance, mais ceux qui eurent la meilleure tactique.

SUR LES GRANDS GÉNÉRAUX

DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Les amateurs de l'expérience, les vieux partisans de la vieillesse, qui se dédommagent ainsi de la rapidité du temps qui leur a enlevé leurs belles années, ne seront pas contents de ma première réflexion. Qu'on examine l'âge de tous les héros de la guerrre de trente ans, à la tête des armées de toute l'Europe; c'est dans la crise des États, qu'on voit s'élever les hommes supérieurs qui en forment d'autres. La nécessité ne consulte ni les cabales de l'envie, ni les faveurs et les défaveurs de la cour, ni la protection d'un plat favori, ou de la maîtresse d'un commis, ni l'almanach pour l'ancienneté des grades. Celui qui, dans une guerre civile, court le premier aux armes, se trouve tout de suite à la tête de son parti, et animé par un grand objet. Un souverain, jeune et ambitieux, veut en prendre un sous sa protection : il marche tout de suite à la

tête de ses troupes, n'a pas le temps d'assembler les sages de son gouvernement, qui lui conseilleraient des sottises, de peur qu'il ne fasse des folies, et marche de victoire en victoire.

La tactique est même en défaut dans les commencements; l'élan du génie, sautant tous les moyens connus et prévus, déjoue souvent dans une révolution les projets les mieux concertés des armées réglées; et tel qui, dans une guerre ordinaire, n'aurait été que médiocre, sacrifie au hasard, et se fait un grand nom. Les rebelles, commençant les premiers, ont d'abord l'avantage, et, n'osant pas risquer des affaires générales, se forment par la multiplicité de leurs attaques; c'est ainsi que, de part et d'autre, on voit le mérite se déployer et s'accroître. Malheur cependant à ceux à qui la passion fait prendre les armes contre leur souverain, et qui troublent ainsi le bonheur des nations! Chacune a fourni tant de grands hommes, que je n'entreprends pas de les nommer tous; je voudrais pouvoir n'avoir aucun reproche à faire à ceux dont je parlerai.

On serait heureux de pouvoir se livrer tout-à-fait à l'enthousiasme qu'inspire un homme qui, par ses hauts faits, fixe l'attention du public.

En voici un, par exemple, qui en fut digne sous plusieurs rapports; je m'étendrai un peu plus sur son compte, puisque, étant allié à ses descendants, j'ai eu plus d'occasion d'en apprendre plusieurs particularités.

Albert Wenceslas Eusèbe, de l'ancienne maison de Waldstein, naquit à Prague, le 14 septembre, l'an 1583; son père était baron, et baron alors était un titre très distingué; il ne manquait pas de mérite, à ce qu'il paraît, car il s'aperçut de bonne heure du caractère de son fils. A l'âge où rien ne se développe ordinairement, Albert se montra tel qu'il fut toute sa vie: c'était un enfant sérieux, entêté, fougueux, rebutant ses livres, se cabrant contre les remontrances, s'endurcissant contre les châtiments, et le tourment de sa famille; elle s'était faite luthérienne, sans savoir pourquoi : Albert fut mis entre les mains d'un ministre bohême de cette religion, pour l'y instruire. Il n'en fut ni meilleur luthérien, ni meilleur enfant.

Le baron, peu content des succès du maître et des progrès de l'élève, crut que des mains étrangères parviendraient peut-être à dompter ce qui jusqu'alors paraissait indomptable. On réfléchissait peu alors. Ce qui désolait d'un

côté ce vieux Waldstein, pouvait lui donner de grandes espérances de l'autre ; il pouvait tout au plus en être quelquefois alarmé : mais Albert ne pouvait pas être un homme médiocre ; c'était déja décidé.

On l'envoya à Colberg en Silésie, dans une fameuse université protestante. Il s'y trouva bien moins gêné que chez son père. Toute l'attention était fixée sur lui : et à cette école elle fut partagée avec des camarades, que le jeune Waldstein soulevait souvent contre le pauvre Fechner qui en était le directeur. Quand il n'y réussissait pas, il se battait contre eux, se faisant un parti pour attaquer les autres : quelques historiens appellent cela des espiégleries, et en racontent des traits qui sont très peu plaisants. Il ne fit jamais rien de gai dans sa vie. La preuve qu'il ne le fut pas même dans ses jeux, qui n'étaient pas des jeux d'enfants, c'est que le sang y coulait souvent : intrigant, il brouillait, raccommodait, animait, attirait à lui les uns ; brave et entreprenant, il gagnait sur les autres toutes ses petites batailles. Le malheureux Fechner ne dormait ni jour, ni nuit ; et pour avoir la paix dans sa maison, il renvoya Albert à celle de son père.

C'est ainsi qu'il atteignit l'âge de dix-sept ans.

L'académie d'Altorf, dit le vieux Waldstein, fera mieux mon affaire : on y est plus sévère. On y est plus tourmenté encore qu'à Colberg. Albert plus âgé ne connut plus de frein. Il ne fréquenta aucune classe. Il se battait à tous moments, plus sérieusement qu'autrefois. Il reçut même quelquefois de petites blessures. Chassé, ou rappelé, son séjour n'y fut pas long.

Le baron n'était pas riche : il chercha une cour pour y placer son fils, renonçant à rompre sa mauvaise tête. Tout m'est égal, disait le jeune Waldstein pourvu que je sois éloigné de mon père. Le Marcgrave Charles de Burgau, fils de Ferdinand archiduc d'Inspruck, le prit pour page. La liberté que donne cet état, fit qu'Albert n'en abusa pas. Il chercha à plaire, ne fut qu'un peu étourdi et libertin : mais il courait au-devant de l'instruction, enchantait, étonnait, déployait tout ce qui annonçait le génie, la fermeté, le plus grand talent, et la tête la mieux organisée.

C'est ce qu'il eut toute sa vie, excepté sur un seul article. On est quelquefois superstitieux sans religion. On admet les prodiges, en en reniant le chef; on se laisse aller au surnaturel, en doutant de ce qui ne l'est pas. Plus on a

d'imagination, et plus on aime le merveilleux.

Albert était élevé à une cour catholique. Ses instituteurs en étaient des plus zélés. Ils lui parlaient sans cesse de le devenir; Albert résista : ils voulurent le catéchiser; il ne fut pas persuadé. Ils lui promirent la faveur du Marcgrave : Albert fut ébranlé. Albert tomba du troisième étage, il se convertit. Pourquoi ne se tua-t-il pas? dit un auteur protestant. Il y aurait un million d'hommes de plus au monde. Le jeune Waldstein, dormant sur une fenêtre, fit un mouvement en rêvant; et au lieu de le ramasser mort, comme on s'y attendait, on trouva qu'il ne s'était pas fait le moindre mal. Les prêtres crièrent au miracle : et ne s'en étonnèrent pas, parce que la Vierge, disaient-ils, était connue pour avoir une prédilection toute particulière pour Inspruck. Waldstein ne savait pas trop lui-même ce qu'il en devait penser; son amour-propre, et son goût pour le surnaturel, lui persuadèrent que ce pouvait être une attention du Ciel à son égard. Les prêtres profitèrent de cette disposition, où ils reconnurent le doigt de Dieu. Ils échauffèrent l'orgueil et l'imagination du page. Il se fit catholique deux jours après. On prétend qu'il conçut en

même temps la possibilité de tirer parti de cette religion, et des ministres de cette croyance, pour sa fortune. Une protection comme celle-là, et une cour comme celle-là, devaient le combler de faveurs. Il ne se trompa pas. Étrange conversion! aussi les protestants disaient : c'est de langue seulement que Waldstein est catholique.

Le Marcgrave prenait tous les jours plus de goût pour lui. Albert n'était plus ce sauvage indompté, cet enfant rebelle, cet adolescent rustre et grossier. L'ambition avait plus changé ses formes que la cour, à laquelle, je crois, il y avait d'ailleurs fort peu d'urbanité. Waldstein apprenait tout ce qu'on voulait. Mais Waldstein s'ennuya à Inspruck ; il demanda la permission de voyager. Le désir de la nouveauté, et tout ce qui se passait dans une tête aussi vive que la sienne, le firent chercher à s'éloigner d'une mauvaise capitale, d'un mauvais pays, et de la petite cour d'un souverain bigot.

Waldstein connut les hommes presque avant de les voir. A Madrid il fut dévot, à Paris dissipé; économe et républicain à la Haye : il prit à Londres l'esprit de liberté. Il apprit les langues de tous les pays qu'il parcourut, étudia leurs mœurs et leurs goûts, prit une teinture

de leur tactique, et examina avec soin leurs forteresses des frontières. En vrai caméléon, il parut à chaque nation comme s'il en était. On ne pouvait plus le distinguer des habitants. Étranger nulle part, il portait le manteau en Espagne, en France l'habillement élégant de la cour, le vêtement et la tournure épaisse des Hollandais; avait l'air en Angleterre d'un Milord, ou d'un bourgeois de la cité: et accoutuma si bien son esprit, fier et entêté jusqu'alors, à la souplesse, qu'il n'avait pas besoin d'aller en Italie.

C'est là cependant qu'il mit la dernière main à son école de dissimulation. Il apprit à Naples à être affable pour séduire le peuple; à Gènes à être fin; plus que cela à Florence; à Rome à être hypocrite; à Venise à n'être que prudent, et à Milan à découvrir promptement les tromperies des autres. Il est singulier que le grand caractère du jeune Waldstein se prêtât à n'en pas avoir, pour le mieux soutenir. Étrange effet de l'ambition! Il pliait pour en être plus roide dans la suite. C'est un jonc qui devenait chêne dans l'occasion.

Albert de Waldstein, se reprochant d'avoir trop négligé la partie des sciences, voulut s'y

appliquer sérieusement, et se mit de lui-même à l'université de Padoue. Le même jeune homme qu'on a vu si souple, parce que personne ne l'obligeait à l'être, et que c'était un moyen de tout connaître et de plaire partout, redevint le même insubordonné. Il ne put tenir à la discipline, l'autorité et la correction. Libertin, indépendant, il se serait fait chasser de cette école, sans l'astrologue Argoli qui le protégea pour son application à sa science ridicule, à laquelle il avait sacrifié toutes les utiles.

Un mauvais petit astrologue de la cour d'Inspruck en avait déja jeté les semences dans son esprit, amoureux du merveilleux, de telle part qu'il vînt. Les astres lui en parurent une source très sûre. Argoli, qui connaissait mieux la terre que le ciel, découvrit aisément, sans consulter celui-ci, que l'ambition était le caractère dominant de son écolier. Je vois, lui dit-il, je vois en vous le génie, le courage, et les succès d'un grand guerrier. Lisez vous-même dans le zodiaque; en voici la marche. Faites vous-même votre cabale. Waldstein travaille; son imagination s'échauffe : il trouve le bâton de maréchal dans une planète, la toison d'or dans l'autre, et dans une troisième un grand peuple à ses genoux.

Son orgueil s'enflamme ; il se voit plus grand qu'Alexandre et César à la fois.

La guerre contre les Turcs commence. Waldstein quitte Padoue, pour faire sa première campagne. Il s'y distingue ; il fait partout des prodiges de valeur. S'exposant, une fois, plus encore qu'à l'ordinaire, il allait perdre la vie. Don Carlos de Gonzague la lui sauve. La paix se fait ; on lui donne une compagnie pour récompense de ses brillantes actions. Il avait dépensé la fortune que le baron lui avait laissée. Il retourne au château qu'il en avait hérité, et n'a pas de quoi en sortir. Il n'avait que son épée, et sa figure qui était superbe. On lisait dans ses traits bien prononcés, et dans ses yeux pleins de feu, l'audace, l'esprit et la confiance. Waldstein cherche à se marier. Je ne veux, dit-il, ni vertu, ni beauté, ni jeunesse. Il ne trouva rien de tout cela dans une vieille veuve de Moravie, mais les richesses qu'il désirait. Elle était de la maison de Wiczkowa, et manqua de le tuer par un philtre ; car la vieille folle voulait gagner son argent. A cela près, elle remplit tous les projets d'Albert de Waldstein : car elle mourut, et le fit héritier universel.

Waldstein laissa passer les troubles des dis-

sensions entre les branches de la maison d'Autriche; il préféra même de rester dans ses terres, à servir en Hongrie où il aurait pu avancer sa fortune; mais la jugea plus immanquable, en attendant le sort. Dès qu'il se déclara en faveur de Ferdinand, par la couronne de Hongrie et de Bohême, et l'espérance de celle de l'Empire, il se fixa à son service, et entra en campagne.

Son argent lui servit à lever deux cents hommes de cavalerie, qu'il entretint même à ses dépens pendant six mois. Courage, exactitude, vigilance, grand soin de sa troupe qui était dans l'abondance lorsque l'armée manquait de tout; enthousiasme de ses officiers, amour et confiance de ses soldats: voilà ce qui mit déja Waldstein aux nues, on ne parlait que de lui. Lorsque Dampierre voulut ravitailler de vivres la garnison de Gradisca, le 13 juillet, Waldstein se fraya un chemin ensanglanté au travers des assiégeants, pour les faire entrer, et y entrer lui-même.

La paix vint encore suspendre pour quelque temps ses hautes destinées. Ferdinand lui accorda sa faveur, le fit colonel de la milice de Moravie, et il passa une partie de son temps à

Gratz et à Vienne : ce n'était assurément pas dans l'oisiveté; car Waldstein, roulant toujours des projets d'élévation dans sa tête, ne perdait pas un seul jour; il se faisait partout des créatures, se faisait créature lui-même des ministres en faveur, ménageait même ceux qui n'y étaient pas, et plaisait surtout à Vienne par son affabilité et sa magnificence; il surpassa tous les plus grands seigneurs en libéralités; les Viennois ne juraient que par lui.

Insinuant comme il était, et ayant fait une grande étude du cœur humain, il gagna la cour ainsi qu'il avait gagné la ville: cachant vraisemblablement la moitié de son mérite, il plut à ceux qui n'en avaient pas: tous les ministres l'aimaient ou le protégeaient; l'empereur Ferdinand et son confesseur en dirent du bien: cela détermina le comte Charles d'Harrach à donner sa fille en mariage à Waldstein, qui la recherchait pour avoir un appui de plus par cette alliance: il crut alors qu'il ne rencontrerait plus de difficulté pour jouer, dans peu de temps, le premier rôle de la monarchie. Son beau-père était favori de son maître, qui avait plutôt besoin de bonnes têtes dans son cabinet qui parvint à faire soulever une partie de la

Haute-Autriche, de la Bohême, de la Silésie, de la Lusace et de la Moravie.

C'était un beau champ pour l'ambition de Waldstein: tel parti qu'il prît, il ne pouvait qu'y gagner beaucoup. Le peu de fond à faire sur une révolution naissante qu'écrase le premier revers, la jalousie de ses premiers auteurs, l'incertitude de leur moyens, et les hasards qu'on ne peut pas prévoir, l'engagèrent à être le plus fidèle sujet et le soldat le plus zélé de Ferdinand. Les Bohêmes ne s'y attendaient pas; ils lui offrirent de grandes récompenses. Au lieu d'entrer dans leur parti, il essaya de détourner leurs chefs de la révolte, les dégager du serment qu'ils avaient prêté à leurs compatriotes; et après avoir si bien parlé inutilement, il se mit à agir contre eux, ainsi qu'il le leur avait annoncé. Il n'y a pas de doute que si Albert et son cousin Adam Waldstein, aussi grands propriétaires dans ce pays-là, eussent voulu se déclarer en sa faveur, Ferdinand eût été détrôné. Il y en avait encore sept autres du même nom; Albert eut assez de crédit sur eux pour les retenir dans leur devoir de fidélité: ils furent tous les neuf confisqués et bannis. Albert se doutait bien qu'il y trouverait son compte

dans la suite, par les biens qu'on confisquerait aux autres seigneurs en sa faveur: c'est ce qui le rendit plus riche que Ferdinand, et en état de lever et de payer des troupes pour son service. Ce monarque dévot avait enrichi, du reste des dépouilles des rebelles, les moines et des favoris imbécilles: ce fut même malgré lui que Waldstein retint douze mille écus de neuf cent soixante mille qu'il prit dans Olmutz, et qui lui valurent les arrêts pour l'avoir trop bien servi. C'est avec cet argent qu'il leva ses premiers cuirassiers; il en mena mille au secours de Buquoy à Budweiss, où ce général, qui y reçut aussi des troupes Wallonnes et Hongroises, n'avait que dix-huit mille hommes. Comment la cour avait-elle pu se laisser aller à cette pénurie d'hommes et d'argent? et comment les rebelles furent-ils en état d'avoir des armées dans un instant en Bohême, en Moravie et en Hongrie, et de mettre deux fois le siège devant Vienne? Il est vrai que les ennemis les plus constants de la maison d'Autriche, même quand ils sont ses alliés, envoyaient des secours d'argent à Bethlem Gabor, prince ou roi, ou chassé de Transilvanie; sans cesse battu ou battant, perdu ou puissant, sujet suppliant et repentant, ou la

terreur de Ferdinand; plein de valeur et d'astuce; trompant les Turcs et les Chrétiens tour-à-tour; cueillant des lauriers d'une main, présentant l'olivier de l'autre; paraissant, disparaissant; fier ou rampant; et étonnant souvent les meilleures troupes réglées, par sa manière de combattre à l'orientale.

Ce qu'il y a de bien remarquable dans le cercle des événements, c'est que les Polonais, avant de sauver Vienne, en 1683, avaient déja secouru la maison d'Autriche dans cette guerre; et que ce fut vraisemblablement à cause de ces deux grands services, que feu Fréderic II, Fréderic-le-Grand, qui savait mieux l'histoire que les autres souverains, a empêché cette nation, en commençant à la faire disparaître de la surface de la terre, de venir davantage sauver le chef de l'Empire d'une ruine totale, si les mêmes circonstances malheureuses se présentaient encore.

Le point essentiel de l'histoire de Waldstein, qui est le plus ou le moins de trahison de ce général, n'a jamais été éclairci. Il est assez extraordinaire que cette circonstance ait été un des sujets d'aigreur entre le feu roi de Prusse et l'empereur Joseph II, et que j'en aie été témoin.

A l'une des deux entrevues de ces deux grands monarques, immortels par leurs grandes qualités, mais où, pour être grands, ils n'en étaient pas moins hommes, le premier demanda au second, ce qu'il pensait de l'assassinat de Waldstein; si Ferdinand II avait eu assez de preuves contre lui. L'empereur lui répondit avec humeur : « Je crois et je dois croire que mes ancê-« tres n'ont rien fait que de juste. » Il crut mal à propos que le roi voulait attaquer leur équité ou leur discernement; tandis que ce n'était que pour éclaircir un trait intéressant, qu'il lui avait fait cette question.

Buquoy, Tilly et le brave Dampierre eurent le bonheur de périr dans les combats, et avaient souvent été blessés; mais Waldstein ne le fut jamais. J'ai vu son sang sur la muraille de la chambre où il fut assassiné à Égra; de même j'ai vu aussi, dans la galerie des cerfs à Fontainebleau, le sang de Monaldeschi. Waldstein était triste, taciturne, et ne fut aimable que dans sa première jeunesse; il avait du trait dans l'esprit. Et, par exemple, ce qu'il dit aux officiers irlandais et écossais qu'il voulut séduire et qui le firent tuer, le prouve : « Qu'aurez-vous de la « maison d'Autriche pour votre fidélité? Une clé

« mal dorée; une rosse qu'on vous donne pour « un bon cheval, ou une tabatière de mauvais « goût ! » Ce qui me fait douter qu'il eût un grand caractère, c'est qu'il hésita un moment, lorsqu'un de ses gentilshommes lui proposa d'aller demander pardon à l'empereur à Vienne. « Le diable s'y fiera, » répondit-il après un long silence.

Il avait plus de finesse que de vraie politique; ses desseins étaient trop à découvert; sa manière de donner était trop suspecte; on le vit souvent faire présent de mille florins, comme un autre en aurait donné vingt-cinq dans une occasion pareille. Du reste, les six prétendues grandes portes et les superbes statues et fontaines de son prétendu beau palais de Prague, et ses prétendus beaux châteaux, ne valent pas vingt autres que je connais en Bohême; il faut rabattre aussi beaucoup de ses cent plats, et de ses chambellans, trabans et chariots : il n'y a que l'article de son haras de Gitschin qui soit vrai.

Waldstein était le tourment, l'ennemi et le vengeur de son maître; rien ne peut dispenser un sujet de la fidélité; mais lorsqu'il disait la vérité, qu'il représentait le danger de la monarchie à deux doigts de sa perte, la force des re-

belles, sur laquelle les ministres et les sots courtisans cherchaient à étourdir la cour, les talents de Thurn et de Mansfeld, il avait tout le monde à Vienne contre lui; on soupçonnait alors sa religion : les Espagnols l'accusaient, les moines le maudissaient.

Waldstein était souvent au moment d'être écrasé par la jalousie qu'on eut de tant de victoires, depuis celle de Thein, qui fut sa première, où sa cavalerie wallonne en embuscade fit des merveilles, ainsi que dans toute cette célèbre guerre de trente ans; et lorsque Waldstein mérita le plus d'être maltraité par l'empereur, il se tira d'affaire fort aisément. Son orgueil, ses exactions, la famine qu'il mit dans son armée, qui fut quatre jours sans pain, à ne manger que du raisin; sa trêve après une bataille gagnée, le tort qu'il fit à la cour en refusant par malice huit mille hommes à Tilly pour une entreprise sur le Weser, sa hauteur vis-à-vis de l'empereur qui voulut le réconcilier avec ce général... tout cela ne le perdit pas. Charles Liechtenstein, furieux de l'avoir vu faire duc de Friedland, eut beau faire valoir tous ces chefs d'accusation. Waldstein se rend à Vienne avec soixante mille écus, gagne tous ses juges, et de général-major

qu'il était, devient généralissime et chevalier de la toison d'or.

Je n'ai trouvé nulle part que cet homme si difficile à vivre, qui se brouilla aussi avec l'électeur de Bavière, ait donné des sujets de mécontentement à Buquoy; il est vrai que celui-ci fut son maître dans l'art de la guerre, et que cet élève lui fit beaucoup d'honneur et de service, lorsque Thurn, campé à Margarethen le 6 juin 1619, et l'autre fois le 28 octobre de la même année, assiégea Vienne. Buquoy fut tué deux ans après : Waldstein n'était encore qu'au milieu de sa brillante carrière, qui fut arrêtée, comme tout le monde sait, en 1634, deux ans après la funeste bataille de Lutzen.

Ce qui distingue le plus les grands hommes de cette guerre, c'est l'extrême rapidité de leurs opérations; on les voit à Stralsund, à Prague, en Saxe, en Bavière, à Neuhausel, etc., dans un instant; ceux des rebelles s'y transportaient au même moment, sans argent et sans magasins. Un grand coup, comme de faire déclarer l'électeur de Brandebourg, se présentait-il? Waldstein apparaît devant Berlin; c'est encore ce qu'il avait appris de Buquoy, un vrai foudre de guerre dont il faut étudier la vie, pour apprendre à

n'avoir jamais tort. Qu'on ne lui en veuille pas, d'avoir à Piseck tué ce tambour, qu'il ne pouvait pas faire finir de battre : le pillage n'aurait jamais fini sans cela, puisque, de cesser le bruit de la caisse, devait au bout de quelque temps terminer sa vengeance et la récompense de ses soldats. C'était l'amour de l'humanité qui avait un peu l'empreinte de la dureté, dans un temps où les mœurs et les manières étaient encore un peu farouches.

Cela me rappelle un trait qui arriva longtemps après (car c'était après la prise de Lille, en 1683 ou 84). Un général flamand, de la maison de Melun, de peur d'être accusé par le commandant de ce fort, d'avoir été en négociation avec le prince d'Orange, fit semblant d'entrer en fureur, à la vue de cet officier hollandais; et lui ayant passé l'épée au travers du corps, en présence du prince de Parme, son supérieur, celui-ci se contenta de lui dire : *Troppo collera, signor Marchese.*

Je reviens à M. de Buquoy : voici une anecdote que j'ai apprise, et que je n'ai vue écrite nulle part. Ayant reçu un coup de fusil à un endroit que la pudeur empêche de nommer, il se retourna en riant (malgré une souffrance in-

croyable) vers ses officiers et les soldats qui l'entouraient, et leur dit : « C'est ainsi, mes amis, « qu'on est puni par où l'on pèche; » et il envoya un trompette à Mansfeld, qui commandait contre lui, pour lui dire de sa part : « C'est toi, fils « de catin, qui devais périr ainsi. » On sait que cet excellent chef des rebelles était bâtard, et que, pour ses grandes actions, il fut légitimé par l'empereur Rudolph.

Ce Mansfeld, qui, ainsi que Dunois, le maréchal de Saxe et plusieurs autres, prouve bien que ces enfants de l'amour ont Mars pour leur grand-père, aurait fait bien plus de tort à la maison d'Autriche, s'il n'avait pas été contrarié. Sa querelle avec le duc Jean-Ernest de Weimar, pour différents points de tactique et pour le plan de porter la guerre en Hongrie, fit beaucoup de bien à l'empereur. Le chagrin avança la fin de ses beaux jours : on sait qu'il se fit mettre son buffle et son baudrier, pour recevoir la mort en cérémonie, la main sur la garde de son épée, soutenu par ses amis, sur l'épaule desquels il expira.

A force de faire la guerre les uns avec les autres, ils en avaient si bien la même manière, qu'en faisant l'éloge de Buquoy, par exemple,

on fait celui de Tilly, de même que de Gustave-Adolphe et de Bannier.

1° Ne manquer jamais l'occasion d'attaquer, lorsqu'il y a plus à gagner qu'à perdre; 2° redoubler de présence de corps et d'esprit, si, par hasard, on est forcé à se battre sans en avoir envie; 3° préparer le remède, avant que le mal auquel on peut s'attendre, soit arrivé. Voilà les principes de ces généraux. Ils s'exposaient tous également, toujours dans le plus grand feu; mais quelques qualités particulières les nuançaient quelquefois : par exemple, la fermeté, la promptitude, l'activité, l'art de tirer parti du moindre succès, distinguaient Buquoy; la plus vaillante impétuosité, et la connaissance des hommes, distinguaient Bethlem; les ressources dans les malheurs, la constance, les connaissances militaires, la pénétration, distinguaient Mansfeld; la grande politique, le caractère entreprenant, l'art de séduire, et celui des positions, appartenaient à Thurn : il était capable de tout immoler à ses intérêts, ainsi que Waldstein, qui avait plus de génie peut-être que ces trois rebelles.

Le duc Bernard avait pour lui le sang-froid, la modération, la délicatesse, la patience, la

témérité, l'école et l'exemple de son maître Gustave-Adolphe.

Celui-ci, qui, maître de lui pour devenir maître des autres, avait su résister à son amour pour la jeune et charmante comtesse de Brahé, malgré son fanatisme de religion, était humain : il était tolérant vis-à-vis des intolérants, éloigné de ceux de son parti qui étaient ravis de renchérir en représailles. Outre les parties sublimes du guerrier, du soldat et du roi, il avait celle de la tactique qu'il avait créée; il était l'auteur de ces espèces de redoutes mouvantes, car ses colonnes avec des faces et des flancs fraisés de lances étaient des modèles de défense, et d'attaque lorsqu'il y faisait quelque changement. Il fut le premier qui mêla de l'infanterie entre les escadrons, et qui songea à faire plusieurs lignes. Il diminua la force des escadrons pour les rendre plus mobiles; il établit de plus grands espaces entre les bataillons : c'est comme cela qu'il gagna la bataille de Leipsick, qu'on ne saurait trop étudier. Il était plein de la science des manœuvres d'Annibal et d'Épaminondas, et de la discipline d'Alexandre; il y ajouta par sa prière de tous les jours, qu'il composait et faisait faire dans son camp, et où il assistait. C'était un moyen de plus

pour contenir le soldat. Tout dévot qu'il était, il aimait les filles et le vin; mais il se fit tuer par pudeur, car on prétend que le soufflet qu'il donna au duc de Saxe-Lauenburg fut le châtiment d'une liberté que sa jolie figure lui avait inspirée dans sa jeunesse. Le dernier Gustave, roi de Suède, me dit, un an avant sa mort, la même chose que ce grand Gustave, « qu'un roi de Suède devait « être un soldat de fortune. » Apparemment qu'il se servait de lorgnette comme feu le roi de Prusse, car il avait la vue si courte, que, prenant un poste de l'ennemi pour un des siens, un sergent autrichien lui fracassa le bras à bout portant, au lieu de le faire prisonnier. Il était savant, mais trop colère. Son cri de guerre, à Lutzen, était, « Dieu avec nous, » et celui des Autrichiens, « Jesus, Maria. » Cela me paraît, des deux parts, un peu monacal. Gustave fut le premier qui eut beaucoup d'artillerie dans son armée; car au passage de la Lech il avait, en trois batteries croisantes, soixante et douze pièces de canon.

Waldstein apprit sa manière de se ranger et de combattre. Cet homme sombre, qui ne parlait presque jamais, qui réparait le farouche de son caractère par ses présents, et son peu de popularité par sa magnificence qui en imposait à la

multitude, réfléchissait beaucoup; et il avait bien vu qu'il fallait opposer au roi de Suède d'autres ordres de bataille qu'à une espèce de Turc comme Gabor, et à des chefs de paysans comme Thurn et Mansfeld. Ces trois rebelles étaient beaux. Bethlem avait l'air sauvage, comme de raison; Gustave, Bernard et Buquoy possédaient toutes les beautés de la figure, qui est souvent très nécessaire à la tête des armées. On ne peut pas se faire une idée de l'effet que produisent sur les soldats une belle taille, l'air gai et confiant, ouvert, de beaux traits, et même le son de la voix. Waldstein en avait un rebutant; il était long, mince, jaune et roux; mais ses yeux, assez couverts, étaient étincelants d'esprit et de fierté.

Il fallait plus de mérite à Tilly qu'à un autre, pour réparer sa chétive figure; il était petit, maigre, avec les joues enfoncées, le nez long, le front large et ridé, la moustache épaisse, le visage pointu et alongé vers le menton, quelque chose de dur, de l'expression du visage du duc d'Albe, sans en avoir la noblesse dans les traits; mais habile presque autant que Buquoy, supérieur à tous, à mon gré, excepté à Gustave. Qui croirait qu'un homme comme lui fût capable d'avoir de noirs pressentiments pour la bataille

de Leipsick, parce que, la veille, il avait logé dans la chambre d'un marguillier qui l'avait tapissée de crânes et d'ossements? Tilly aurait pourtant réussi sans trois fautes qu'il fit, et le trop de courage de Pappenheim. Il était sombre, triste comme Waldstein; mais il était modeste et désintéressé.

Les protestants, à force de crier contre l'intolérance des jésuites, l'avaient provoquée. Quand on se plaignait des empereurs, on disait toujours que c'était la faute des confesseurs : on les crut plus persécuteurs qu'ils ne l'étaient; ils le devinrent. Et c'est peut-être pour avoir été de cet ordre, que Tilly apporta à la tête des armées le fanatisme, l'intolérance, et de la dureté contre ses ennemis. On se plaignit de lui pour le sac de Magdebourg : je n'ai garde de le justifier; mais c'était l'affreuse manière de ce temps-là. On put faire le même reproche presque à tous les autres, excepté au duc Bernard. Du reste, tous ceux que j'ai nommés jusqu'ici étaient durs pour leurs armées, et ne connaissaient aucuns plaisirs que ceux du bruit des armes.

Voici le seul qui sut les allier tous : c'est Bannier, aimant tout et sachant se passer de tout. Il sautait des bras de sa maîtresse à la tranchée, avec

autant de joie qu'il s'y était lancé, et quittait de même un excellent souper pour donner l'exemple de supporter la faim, en partageant le peu de mauvais pain qu'on avait souvent peine à trouver. Il était plus grand dans l'adversité, plus redoutable au bord du précipice, extrêmement secret, et impétueux dans sa vie privée comme à la tête des armées, et se moquant des ordres de sa cour, parce que Gallas et Piccolomini, qui sont obligés d'écouter la leur, disait-il, ne peuvent jamais m'entamer. Il n'aimait pas les volontaires de distinction; il ne voulait pas que le soldat s'enrichît. Pour ne pas l'exposer, il se dispensait des siéges tant qu'il pouvait. Il aimait sa femme à la folie; mais en la menant enterrer il perd la tête d'amour pour une princesse de Bade, s'expose à être tué ou pris, ce qui est bien pis, pour l'aller voir au château d'Arolt, revient s'enivrer à sa santé au bruit de deux cents coups de canon, et meurt à quarante ans, au milieu des lauriers de la gloire et des myrtes de l'amour.

On eût dit qu'on avait toujours un grand général à mettre à la place d'un autre. Tilly, blessé plusieurs fois, et tué enfin, avait remplacé Buquoy, toujours blessé partout, et tué de même ensuite. Waldstein remplaça Tilly, dont il était

charmé d'être débarrassé. Gallas, plein de mérite militaire, Gallas enfin, qui gagna la première bataille de Nordlingen, c'est tout dire, remplaça Waldstein. Le brave Piccolomini, qui, à une bataille, eut sept chevaux tués sous lui, fit sept attaques et reçut sept blessures, rappelé des Pays-Bas, remplaça Gallas lorsque celui-ci eut fait quelques fautes.

Ragoczy avait remplacé Bethlem Gabor. Jean de Werth, célèbre par sa victoire de Dutlingen, en 1643, renommé par ses coups de main et la hardiesse de ses entreprises, fut remplacé par le valeureux Mercy, savant en marches, en camps, en manœuvres, tué à Nordlingen.

L'intrépide Pappenheim, qui avait sur le front deux taches rougeâtres en forme d'épées, qui prenaient, un jour de combat, la teinte du sang ou du feu; Pappenheim, qui se réjouit, en mourant de sa blessure, de la mort de Gustave, qu'il apprend avant d'expirer, fut remplacé dans le commandement des petits corps par des généraux d'un grand mérite. Un hardi, fidèle, loyal et courageux Altringer, qui, sans sa blessure mortelle, aurait empêché le premier passage de la Lech par Gustave, et qui finit par être tué près de Landshut, pour le malheur des Autrichiens,

qui n'auraient pas quitté Ratisbonne ; un Torquato Conti, savant, mais dur et avare ; un Hatzfeld, vainqueur à Flotta; et un Schaumbourg, qui se succédèrent les uns aux autres.

La même succession de héros se vit dans les armées suédoises.

Bernard de Weymar remplaça Gustave. Bannier expire; Torstenson prend sa place. Plus la nature lui avait refusé d'avantages, et plus il se plaisait à la forcer; plus il était gros, et plus il était actif; plus il était perclus par la goutte, et plus il faisait voler la litière dans laquelle il était toujours couché, au milieu du plus grand feu, comme Charles XII à Pultawa. Son talent à faire subsister son armée était extrême : ses expéditions en Autriche et à Leipsick le prouvent. Il savait faire en même temps des provisions de vivres et de lauriers. Torstenson disparaît : on voit presque plus de mérite encore dans Wrangel, puisqu'il exécute ce que ses prédécesseurs, Torstenson, Gustave-Adolphe et le duc Bernard de Weymar avaient manqué; c'est-à-dire de porter la guerre avec succès dans la Bavière, ce qu'il commença par le brillant passage de la Lech ; et de menacer les États héréditaires. Wrangel avait battu les Danois sur la mer, en 1644; les

Impériaux et les Bavarois en 1648; et dix ans après la paix de Westphalie, il battit encore la flotte hollandaise au passage du Sund.

Sous les ordres des premiers chefs de cette première armée du monde, dans ce temps-là, on en vit briller des seconds qui les valaient. Gustave Horn, si fameux, si recommandable par tant de valeur et de vertu, que, lorsqu'il fut pris, le duc Bernard n'ayant pas voulu suivre son avis, le cardinal infant (car il se trouvait alors des cardinaux à toutes les armées) lui dit : « La for-« tune nous rend cette fois victorieux d'un « grand héros. Que j'apprenne de vous à être, « dans le malheur, aussi grand que je vous « vois. »

Tel on vit périr le digne élève et ami de Gustave, Lilienhoeck. Il avait sa manière dans un combat; son regard apercevait l'endroit de la victoire et du danger. Il la décide à la seconde bataille de Leipsick, franchit un fossé et y tombe percé de plusieurs balles. Le comte palatin, Charles-Gustave, lui crie : « Lilienhoeck, nous « sommes vainqueurs! — Vainqueurs! répondit-« il : je meurs avec joie. »

Enfin, le dernier de ces braves généraux nommés dans cette illustre guerre est Konigs-

marck, valeureux et rusé, qui la termina avec la rapidité d'un torrent, qui engloutit la capitale de la Bohême, le 15 juillet 1648. Cette prise, qui décida la fameuse paix de Münster et d'Osnabrück, procura douze millions d'écus aux Suédois, par le butin qu'ils y firent. Une des choses qui m'étonnent le plus, c'est de voir le numéraire qui se trouvait dans des pays ravagés pendant un si long espace de temps, où il n'y a jamais eu, et pas même encore à présent, commerce, canaux, chaussées de communication, agriculture et manufactures considérables. On dit, par exemple, que la confiscation des seigneurs bohêmes et moraves, sous Ferdinand II, alla à quarante millions; et que Waldstein, seulement dans une moitié de l'Allemagne, tira, en sept ans, six cent soixante millions d'écus de contribution. J'ai certes beaucoup de peine à le croire; et s'il y a quelque chose qui m'y porte, c'est la circulation qui se fit tout d'un coup par la sécularisation du clergé ou sa dépouille. Du reste, on vivait sans argent et sans magasin, puisque c'était toujours aux dépens du pays et du souverain, ami ou ennemi, chez qui l'on passait. Celui-ci était moins riche que le général, qui, moyennant cela, était roi de son

armée et des provinces qu'il traversait. Je ne conçois pas comment, dans les guerres intermédiaires entre celle de trente et celle de sept ans, l'artillerie a disparu. Les Suédois perdirent 80 pièces de gros canon à Nordlingen; et il n'y en avait que très peu dans nos armées et celles de l'ennemi, dans les guerres de succession. Ce n'est que par la nombreuse artillerie que nous nous rapprochons de cette guerre.

Ce qui peut seul faire croire à l'argent qui se trouvait dans l'Empire, c'est le luxe qui y régnait encore peu de temps avant cette guerre. Qu'on lise dans Petz et Spittler, Daniel Eremita, Haeberlin, *Polizey und Kleiderordung*, *Status particularis Regiminis*, etc., les détails de gourmandise d'une fête du duc Fréderic de Wirtemberg, en 1603, pour le roi Jacques, où parut la première orangerie en Allemagne; de l'électeur de Saxe, à Torgau, en 1609, etc. : ce qu'on mangea, ce qu'on but, ce qu'on dépensa en fous, en ragoûts, en essences, en mucisiens, en habits, en mascarades, à berner des renards, ne se conçoit pas. Lucullus et Apicius étaient des économes et des gens sobres en comparaison : il y avait plus d'oiseaux et de poissons de

tous les pays du monde, à l'une des sept cents tables de cent couverts que donnaient ces princes, qu'on n'en avait vu dans le salon d'Apollon. Tous ces vases d'or et d'argent, ces baignoires, ces statues massives de métal, servirent, au commencement de cette guerre, en petite monnaie. En général, nous ne pouvons pas, de notre temps, nous faire une idée de celui-là : par exemple, il fallait bien emporter sa patrie avec soi pour la soutenir. Il y avait 15,000 femmes au moins dans le camp de chaque armée.

Cela augmentait beaucoup la consommation; mais il s'y fit deux et presque trois générations de soldats. A douze ans les enfants tiraient déja leurs coups de mousquet dans une bataille: à dix dans une ville assiégée, derrière une muraille, si leurs petites mains pouvaient se lever assez haut pour les arquebusades, au travers des créneaux; à six, ils portaient à manger à leurs pères dans la tranchée, au milieu des bombes et des boulets. Personne n'y faisait plus attention; on ne craignait pas plus le grand feu qu'à présent celui du tonnerre ou une apoplexie. Outre le service agréable de recruter les armées, les femmes étaient les ouvriers, les ouvrières,

les marchands et les messagères des officiers et des soldats.

Je ne puis m'empêcher de compter au rang des héros de la guerre de trente ans, celui de la France, le plus vertueux, le plus modéré, et qui ne s'emporta qu'une seule fois mal à propos contre son souverain, et qui, à force de sagesse, fit une folie considérable la première fois qu'il s'en écarta, par l'amour, qui n'allait pas à l'air de son visage.

On a vu Turenne, en 1645, vainqueur à Nordlingen, y déployant tous ses talents militaires. On l'a vu, l'année d'ensuite, faire sa jonction avec Wrangel, après une marche de 140 lieues; rétablir l'électeur de Trèves, forcer celui de Bavière à faire la paix, le punir de la rompre, en le chassant de ses États, après l'avoir battu à Sommerhausen, en 1648, et terminer ainsi la guerre de trente ans.

Ce que je dis de Turenne me rappelle deux autres héros de la France, qui ont fait des merveilles, tous deux maréchaux de France à trente et quelques années, et tués à la fleur de leur âge. Le premier, envoyé auprès du duc de Weymar, contribua à la victoire de 1638. Justement irrité de la hauteur de Bannier à son égard, il

se venge de lui en ne s'en vengeant pas; Bannier reconnaît ses torts, qui font manquer le commencement de la campagne de 1641, et lui lègue ses armes en mourant, ainsi qu'avait fait, quelques années auparavant, le grand Bernard de Weymar. Guébriand avait fait prisonniers les généraux Lamboi et Mercy, et périt devant Rothweil en 1643.

Gassion, officier et élève de Gustave, bat un corps considérable de Waldstein, campé à Nuremberg; il donne à ses soldats les récompenses de son roi; il n'en demande qu'une après sa première victoire, c'est de courir à une autre. « Marche, lui répond Gustave en l'embrassant; « je garderai tes prisonniers, et je t'en rendrai « bon compte; » et il le fait capitaine de ses gardes. C'est une compagnie de chevet, dit le roi, car je dormirai en sûreté. Quand on lui représentait une impossibilité à la guerre, « Je porte, disait-il, à mon côté, et j'ai dans ma tête de quoi surmonter cette impossibilité. » Quels beaux temps que ceux où, jusque parmi les ministres même, il se trouvait de grands hommes de guerre! Arnheim, de l'électeur de Saxe, contribuait au gain des batailles, aussi rusé l'épée à la main que la main à la plume. Oxenstiern,

chancelier de Gustave, servait, commandait des corps avec distinction; et ce premier politique de l'Europe continua la guerre dans le sens et l'esprit de son maître, comme si du séjour des morts il lui avait envoyé ses instructions. Son grand talent dans les deux genres se manifesta quand il dit à Gustave, qui s'arrêta en Empire après plusieurs conquêtes : « Sire, j'aimerais « mieux vous en faire compliment à Vienne que « dans Mayence. »

L'énergie passe et arrive dans un siècle comme un orage aux beaux jours d'été. Tous deux, armés de foudre, brûlent, ravagent et épouvantent. Je ne profanerai pas son auguste nom en mettant sur son compte les violences criminelles de la postérité; mais il est dû à la noble fermeté dans les revers. Par exemple, lorsque Waldstein, qui avait dit, « J'emporterai Stral- « sund, cette place fût-elle même attachée au « ciel avec des chaînes de fer, » commençant à se lasser de la résistance, dit au bourgmestre, d'un son de voix terrible, « Il faut que vous « receviez dans votre bicoque garnison impé- « riale, » il répondit: « C'est ce que nous ne fe- « rons pas. »—« Il faut donc que vous donniez « de l'argent. » — « C'est ce que nous n'avons

pas. » — « Je vous apprendrai à vivre, bœufs « que vous êtes. » — « C'est ce que nous ne « sommes pas. »

Je ne finirais pas si je voulais parler, ainsi que je l'ai déja dit, de tous les héros, généraux, guerriers du premier ou second rang.

Le jeune roi de Hongrie, qui fut, depuis, Ferdinand III; l'archiduc Léopold, qui fit très bien de faire décimer le régiment de cavalerie de Madtlot, qui entraîna la perte de la seconde bataille de Leipsick; et le très beau cardinal-infant, montrèrent de la valeur et du talent.

Christian IV, roi de Danemarck, chargea lui-même trois fois à la tête de ses troupes, à la bataille de Lutter, près de la montagne de Baeremberg. Un administrateur de Wirtemberg était un excellent soldat; mais celui d'Halberstadt, le duc Christian de Brunswick, ami intime et compagnon d'armes de Mansfeld, qui mourut en même temps, en 1626, était un excellent homme de guerre; il était bouillant de courage et d'amour. Il n'y avait rien que sa passion pour l'électrice palatine ne lui eût fait faire; il portait son gant sur son chapeau en guise de cocarde. Sa devise sur ses drapeaux était : *Tout pour Dieu et pour elle.* Elle valait

mieux que la première qu'il avait prise : *Ami de Dieu, ennemi des prêtres.* Une moitié était trop familière, et l'autre trop grossière.

L'Europe enfin était électrisée; quelques grands personnages, montés sur le carreau de résine, tenaient la chaîne, et tous ceux qui en approchaient recevaient le coup et l'impulsion par un trait de feu.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

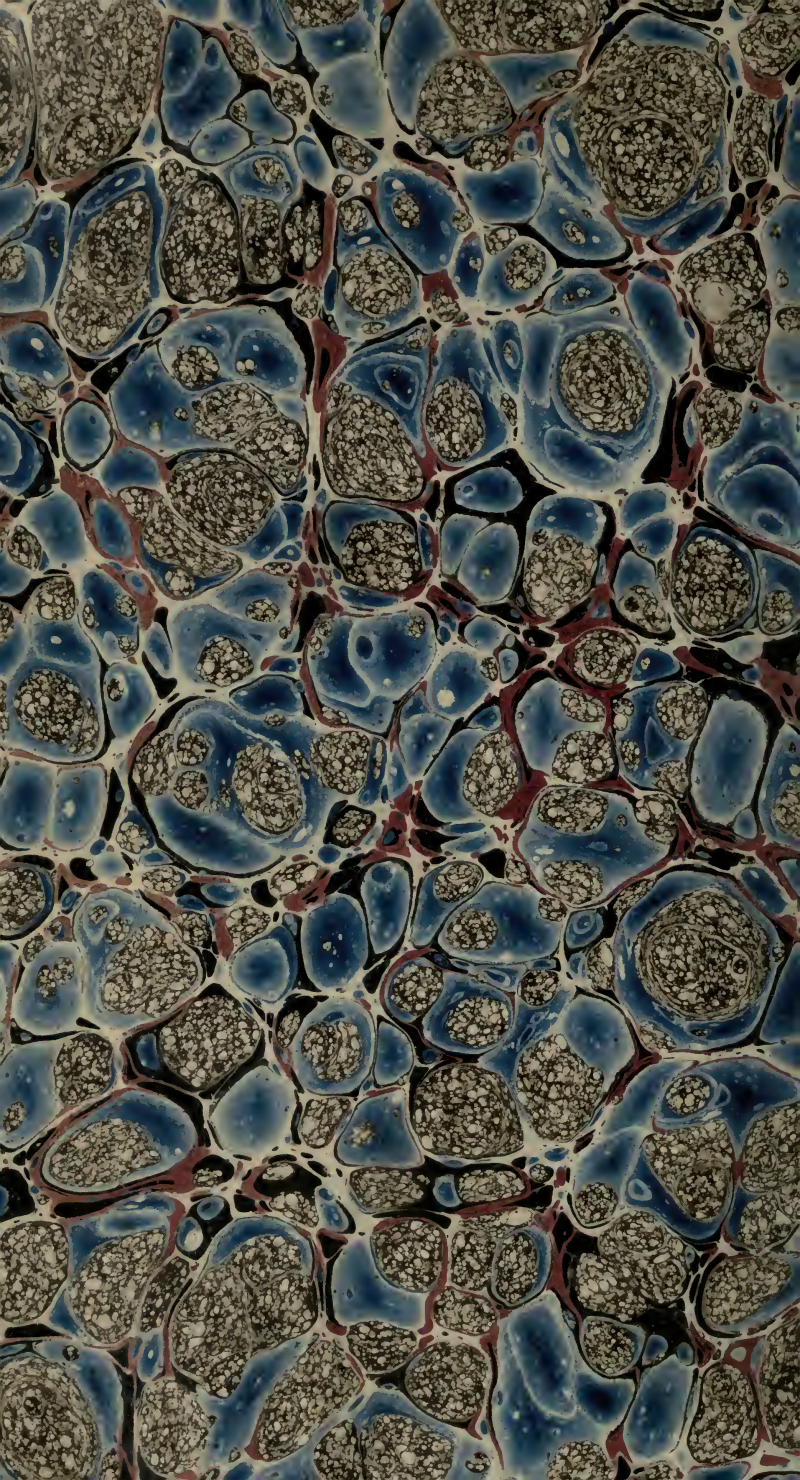
Avant-Propos.	Page j
A mon Maître.	3
Préface.	5
Première partie. Préjugés Militaires.	9
— Des Changements.	9
— Des Exclusifs.	15
— De la Cavalerie.	20
— Sur l'Infanterie.	28
— De la Tactique.	37
— De la Supériorité de l'Ennemi.	52
— Des Avancements.	55
— De la Discipline.	65
— De la Sévérité.	74
— Excellence de notre Armée.	80
— De notre Constitution.	87
— De la Médecine.	91
— Des Hôpitaux.	103
— Des Termes.	106
— Des Semestres.	109
— Des Mariages.	111
— De la Conscription.	113

— Des Magasins. Page 115
— Des Logements. 119
— Des Successeurs. 126
— Des Recruteurs et des Recrues. 128
— Des Bagages. 137
— Des Bœufs. 144
— De la Distribution de l'Ordre. 148
— Du plus ou moins de Mépris de la Vie. 150
— De tous les Animaux l'Homme est le plus peureux. 152
— De la Sensibilité dans le Militaire. 160
— Honneur. 167
— De la Religion. 170
— Aux Mécontents du Service. 177

Seconde partie. Fantaisies Militaires. 179
— Aux Commençants. 179
— De la Guerre. 185
— Des Plans de Campagne. 187
— De la Paix. 193
— De la Bataille. 199
— De la Poursuite. 204
— Des Retraites. 208
— Du Maréchal ou Général-Commandant. 210
— Des Généraux. 218
— Des Soldats. 225
— Des Aides-de-Camps. 233
— Des Volontaires. 235
— Du Désordre. 239
— Des Gardes. 248
— Des Corps de l'Artillerie, du Génie, et du Général Staab. 248
— Des Villages. 252
— Du Danube. 256
— Des Écoles 259

— Sur les Jeunes Gens. Page 261
— Pensées Détachées. 286
— De la Vie d'un Militaire. 319
— Aux Chefs du Militaire des Provinces. 328
— Aux Critiques. 331
Mémoires militaires. 333
— Sur la Guerre de Trente ans et les grands Généraux de cette Guerre. 335

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



PQ
1999
L47A16
1827
t.3

Ligne, Charles Joseph
Mémoires et mélanges
historiques et littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY